

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

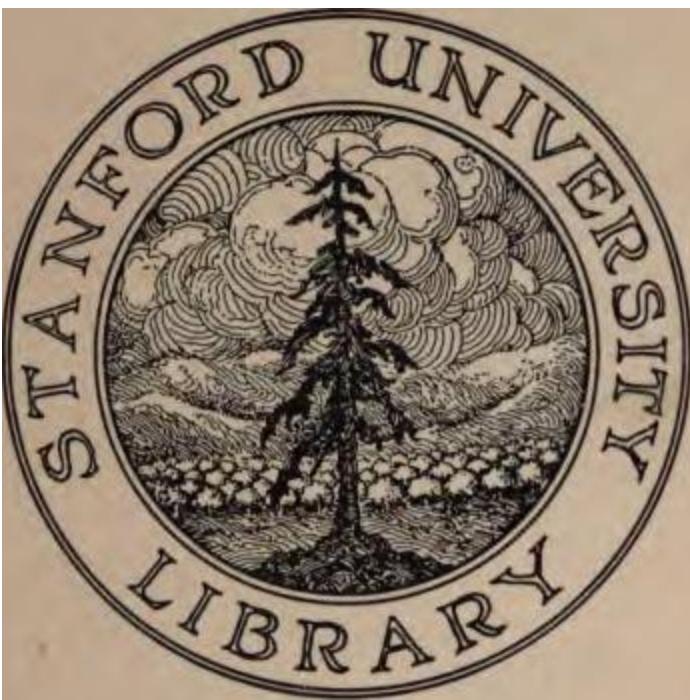
Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

GIFT OF MR. AND MRS. STEWART MARSHALL



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

-tâk



The text on this page is estimated to be only 14.70% accurate

ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC LE PÈRE GORIOT ' ^T ^

/

The text on this page is estimated to be only 4.44% accurate

iw^ •— im X.-X. Dtt««U ni« d« .'fñiiQuier. 17.

The text on this page is estimated to be only 17.92% accurate

1^ H. DE BALZAC SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE LE
PÈRE GORIOT NOUVELLE EDITION 9 PARIS CALMANN LÉVY,
ÉDITEUR ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES 3, RUE
AUBER, 3 1885 %oits de reprodoaiion et de (radaction Té&en^* /f (^

The text on this page is estimated to be only 7.56% accurate

AU GRAND ET ILLUSTRE &EOFFROY-SAINT-HILAIRE
COMME UN TÉMOIGNAGK D'ADMIRATION DI US TRATA_tZ XT DS
SON OiRll DE BALZA_a

The text on this page is estimated to be only 11.47% accurate

LE PÈRE GORIOT et Madame Tauquer, née de ConOaiu, sst una Tiedlle lemme qui, depuis quarante ans, tient h Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-S«inl»-Genaviève , ratrt le «luartier latin et le faubourg Sain t-U arceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauqusr, admet également des hommes et des femmes, des jaunes gens et des vieillard^ sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établisseiiËQt. Hais aussi depuis trente ans ne s'v était-il jamais TM de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y J'iûieure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre KQsion. MéauDioins, en 1819, époque h laquelle ce drame '\>mmence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En iuelque discrédit que soit tombé le mot drame par la iiiADi&re abusive et tortionnaire dont il a été prodiguè 'laiLs ces temps de douloureuse littérature, il est néwsMire do l'employer iui ; non que o»tt» histoire loit dra'imlique dans le sens vrai du mot, mais l'œuvre accom'f («ut-âlre 8ura-t-on versé quelquts laruies îniî^i ■ et «rtrs. Stiia-trcUe compriiie au dulâ de Paria t Lu

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

ri SCENES DE LA VIE PARrSIEKNB doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne pourent être appréciées qu'entre les buttes Montmartre et les hauteurs de Hontrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseau noirs de boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de ■ quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend [grandes et solennelles ; à leur aspect, les égOTsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de Pidoie de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enrayer sa roue, l'a brisé bientôt et continué sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant ; Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en comptant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. AU 11 (rue, il est si véritable que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être. La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Genoviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ce

The text on this page is estimated to be only 15.76% accurate

PF LE PÈRE GORIOT & at le dôme du Panthéon, deux monuments qui cbangonl les coQditiODS de l'atmosphère en j jetant des ton? jaunes, en /assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupes. Là, les pavés sont secs, lus ruïsseaol n'ont ni lx)ue ni eau, rherl)e croît le long des mura. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme loua les passants, te bruit d'une voilure y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des Institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Parts n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue NeuveSaiâ tu-Geneviève surtout est comma un cadre île bronze^ le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurai trop préparer l'iatelligence par des couleurs brunes, {ler des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ? La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainle-Gencvtève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardin, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases eu faïence bleue et blanche. On entre dans celte allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau fur lequel est écrit: Maison Vauquer, et desPension bourgeoise de» deux sexei et aulrei. PonBt le jour, une porte à claire-vote, armée d'une sooê cparde, laisse apercevoir au bout du petit pavé,

The text on this page is estimated to be only 12.75% accurate

tSCÈNES DE La VIE PARISIENNB le mur opposé h la rue, une
arcadfl peint* «n marbre Tort par un artiste du quartier. Sous le
renfoocement que sjmulu cette peinture s'élève une status représeo* lad
l'Amour. Â voir le rerois écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles j
découvrirvient peut-être ua mjthe de l'amour parisien qu'oo guérit Ji
quelques pas de li. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle ie
temps auquel remonte cet ornement par l'eulbousiasme dont il témoigne
pour Voltaire, rtnlré dans Paris eu 1777 : »(jai qiifl (a SOIS, Told tOB mitln,
n l'«it, te fui, ou le JoJI è'.re. A ta nuit tombante, la porte k claire-voie est
remplacée par une porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est
longue, se trouve encaissé par te mur de la rue et par te mur mitoyen de la
maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache
eutièrementl, ei attire les yeuï des passants par un effet pitlorei^que dans
Paris. Cbaciin de ses murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les
fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de
madame Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de
chaque muraille, r^gne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls,
mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément
tituHUi, malgré les observations grammaticales de sea hôtes. Entre les deux
alléca latérales est un carré d'artichauts flanqué d 'arbres fruitiers en
quenouillu, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de
tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là,
durant i»s Jours caniculaires, les i» asiex Tîfhfs nour si> ixirmettro de
pronilre du

The text on this page is estimated to be only 11.25% accurate

us PèBE (IOBIOT * café, Trènnenl In saroarer pur une chaleur capable itn faire éclore des œiife. La façade, élerte de trois élageo el snrmoDlée de mansardes, est bStie en moellons et badigeonnée arec celle coulenr jaune qui donn? un caractère ignoble à presque toutes les maisons da Paris. Les cinq croisées percées h cbaquo étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est ifilwéo de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées, qui, au ree-do-cbaussée, ont ,; pour ornement des barreaux en fer, grillag^w. Derrière * le hâUment est «ne cour large d'environ vingt pieds, oii rivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar b serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisino se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eauï grasses de l'évier. Celte cour a, sur la me Neuve-Sainte-GcneTiève, une porlo étroite par ott la coisinîère chasse les ordures de la maison en nelloyant wllp sentine à grand renfort d'eau, sous peine do pestilence. NatuFellement destiné à Texploitation de la pension "iirgooise, le rez-de- chaussée se compose d'une pre!i:ipre pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et "il l'on entre par une porte-fenfttre. Ce salon commuDique h une salle k manger qui est séparée de la cuisine l>iir ta cage d'un escalier dont les marches sont en bois Lt en oarreaux mis en couleur et frottés. Ilien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils el de chaises en étoffe de crin ^ raies alternative ment mates etlHifumlPs. Au milieu se trouve une table ronde i dosl l^ de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret «m ;' x-celaine blanche ornée de filets d'or eCTacées à demi, iiii fi l'on rencontre cartout aiûourd'hui. GcXVe pwwa,ftsaaL

The text on this page is estimated to be only 15.57% accurate

■s SCÈNES DE LA. TIE PABISIEMIB \ mal planchée, est
lamtirisséo à hauteur «rappul. La , surplus des parois est tendu d'uD papier
verni représeii- tant les principales scènes de Télémaque, et Joot les
classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées
grillagées ofifre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'DI;sse
par Calypso. Depuii qnaranto ans cette pe

The text on this page is estimated to be only 13.57% accurate

LE PEHE GORIOT 9 i cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou iacbéés uu «iueuses, de diâque pcDsioinaire. Il s'; reatoQtrè oe ces meubles indestructibles, proscrit» partout, mii placés l& comme le sont les débris de ta civilisaUoD lui Incurables. Vous y verriez un t>aro[nètre à capucin |ui sort quand il pleut, di& gravures exécrables qui aient l'appétit, toutes encadrées eo bois noir verni à filets do> rés) un cartel en écaille iacmslée de cuivre; un poéis vert, des quioquets d'Ârgaud où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en loile cirée aasei grasse pour qu'un facétieux eiteme j écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des cbaïses «stropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufteintles misérables â trous cassés, à cbarnières dëraltes, dont [e bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, niancbot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire □ne description qui retarderait trop l'inlërËt de celle histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le ment ou par les mises en couleur. Enfin, là règne liséré sans poésie ; une misère économe, concentrée, !. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; e n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourkle pièce est dans loui son lusire au moment oti, ■sept heures du matin, le chat de madame Vauquer e sa maltresse; saute sur les buiêts, y flaire le lait I contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, Jhût entendre son rourmi matinal. Bientôt la veuve nontie, attifée de son bonnet de tulle sous lequel d un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en int ses pantoufles grimacées. Sa face vieiLlolte,

The text on this page is estimated to be only 13.55% accurate

E 3CÈNBS DK LA VIE PARISIENNE issouillette, du milieu de laquetlE sort un née h bee d* perroi[UËt ; ses petites raûna potelées, n personoe doduo cooimB un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont «^n harmonie arec cette salle oti suinte le malheur, oli s'ext blottie la spéculation, et dont n dame Vsuquer respire l'air (diaudemenl fétide sans être écoeurée, 8a figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses jeux ridés, dont l'expression pasao du sourire prescrit aux danseuses à l'amer reafrognernsDI de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bagne ne va pas sans l'argousin, vous n'imagineries pas l'un sans l'autre. L'emlioQ point blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le tjphos est la conséquence des exhalaisons d'un hApital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupa faite arec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étofte lé'^rdée, résume le salon, la Mlle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et tât pressentir les pensionnaires. Quand elle est la, ce spectacle est complet. A^ée d'environ cinquante ans, ma itoœe Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont e 4e» malhrurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire pa^er pins eher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegra, si Georges ou Pich»gru étaient encore à livrer. Néanmoins elle est tonne femme ou fond, disent tes pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et lousset comme eux. Qn'avflit été monsieur fauquer! Elle ne s'expliquait Jamais sur le défunt. Commeut avait-il perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduii envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour /deurer, **tte maison pour vivre, et le droit do ne cont

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

LB PBRE COniOT U piiiit * aucune infortuns, parce que, disalt-slle, elle anit souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En enlenilait Iroltiner sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cusinière, l'empresait de sarrir Is déjeuner des pensioanurw ia':raes, Généra le meut les pensloBoaires eitemt'S ne sfabonI . pQt qu'au dîner, qui coulait trente Traucs par mots. A ' l-iiiue où celte histoire commpnM, les intenies étajeul ta nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meillpurs appartements de la maison. Hadame Vauquer bsbilât le moins considérable, el l'autre appartenait A madame Couture, veuve d'un ccmmissaire- ordonnateur ifi là République) fVanraise. Elle avait avec elle une Irès]fUKe personne, nommée Victorine Taillefer, & qui slle errait de mers. La pension de ces deux dames montait i dii-butt cents n'Hues. Les deux appartements du second Mdient occupés, l'un par un rieillard nommé Poiret ; Tautre, pur un homme âgé d'environ quarante ans, qui r^nait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait monsieur Vautrin. Le troisième étage se eumposait de quatre cb&mbres, loDt deux étaient louées. Tune par une vieille fille nommée mademoiselle Ufebonne^iu; l'autre, par un ancien bbricant de vermicRes, de pfttes d'Italie et d'amidon, lui se laissait nommer le père Goriot. Les deux aub'es ^^Hibres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces 'iTlirtunés étudiants qui, commo le père Goriot et made'luiselle Hiohonneau, ne pouvaient mettre que quarante <:uiii francs="" par="" mois="" leur="" nourriture="" et="" logemfjii="" mai="">i madame Manquer souhaitait peu leur prés prenait que quand elle ne trouvait pas ; Ils mangeaient trop de pain. En ce moment, l'une K dame chambres appartenait b un jeune bomme ' «wivirousd'AnKoul^meà Paris pour y laiifca«û

The text on this page is estimated to be only 16.56% accurate

I lî SCÈNES DE LA VIE PAHISIENKB . Droit, et (l(jnt la nombreuse famille sa soameltait aui plus dures privations afin de lui envoyer douzf centi fiancs par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était im de ces jeunes gens façonnés au travail par l< malheur, qui comprennent dès le premier Sge les espé< rances que leurs parents placent en eux, «l qui se prépa; rent une belle destinée en calculant déjà la portée At leurs étudOs, et les adaptant par avance au mouvemeu futur de la suciété, pour être les premiers à la pressurer, Sans ses observations curieuses et l'adresse avec laquelli il sut se produire dans les salons de Paris, ce récit n'eA pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans doute à soi esprit sagace et à son désir de pénétrer les mystêrt d'une situation épouvantable aussi soigneusement cachéi par ceux qui l'avaient créée que par celui qui la sui bissait. Au-dessus de ce troisième étage étaient un grenier i éteuilre le linge et deux mansardes, oii couchaient u gardon de peine, nommé Christophe, et la grosse Sylvi< la cuisinière. Outre les sept pensionnaires internes, au dame Tauquer avait, tion au, mal an, huit étudiants q Droit ou en Hédecieue, et deux ou trois habitués qui de meuraient dans le quartier, abonnes tous pour le dîm seulement. La salle contenait à dîner dix-huit personui et pouvait en admettre une vingtaine; mais, le matin, i ne s'y trouvait que sept locataires dont la réunion oSr^ I pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chai cun descendait en pantoufles, se permettait des obseï valions coq lidentie lles sur la mise ou sur l'air des ea ternes, et sur les événements de la soirée préeédenli en s'exprimant avec la confiance de l'intimité. Ces se] pensionnaires étaient les enfants gâtes de madame Yen I quor, qui leur mesurait avec une précision d'aslronom y ies soins et les égards, d'après le chiffre do leurs por-.

The text on this page is estimated to be only 13.76% accurate

^Hbni. Dur même coD.^idération affMait ces Stres m»(emblés par \e hasard. Les deuï locataires du sexind De l-avaient que soixante-douze francs par mois. Le bon 1 march^, i|ui De se rencontre que dans le faubourg SaintUirœl, ^ntre la Bourbo et la SalpeiriÈre, et auquel maJame Coulure faisait seule exception, annonce que ces pensionDaires devaient être sous le poids de malheurs |ilus ou moins apparents. Aussi l<> spectacle désolant (lue présentait l'intérieur de celle maison se répétait-il dans |p costume de ses habilués, paiement délabré. Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était dfv< renne problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge ùlimé, des T&lements qui n'avaient plus que l'âme. Les rommos avaient des robes passées, releintes, déteintes, dR vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'u^go, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés. Si tels étaient les habits, presque tous montraient des corps solidement charpeatés, des constitutions qui avaient résisté aui tempêtes delà vie, des faces froides, dures, effacées, comme celles des écus démonétis^!i. Les bouches flétries étaient armées de dents avides. ':-\s pensionnaires faisaient pressentir des drames acnniplis ou en action ; non pas de ces drames joués à la lui'ur des rampes, entre des toiles peintes, mais des drames vivants et muets, d esdramas glacés qui remuaient I chaudement le cœur, des drames continus. La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux _ I faliguéa un crasseux abat-jour en tafTelas vert, cerclé par du 61 d'archal qui aurait effarouché l'anga de la Pillé. Son châle à franges maitaes et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il couvrait étaient i^guleuses. Qw! itcido avai" dépouillé cette créature de ^= fortn"; léminiuesê elle devait avoir été jolie et LE PERE GORtOT

The text on this page is estimated to be only 12.59% accurate

pli SCÈNES DK La VIZ PAniSIENNft ' bien faite; était-ce leriw, IcofaNgrin, lacopiditéf avait* ' ello trop aimé, avait-elle été murchendB k la toilett«, ov seulemeot courtisune? Expiait-ellu les trioitipties d'uofl jeunesse insolente au-doTaot do laquells s'étaient ruéa lea plaiârs par une viaillesse que fayaieut les passants t Son regard blanc donnait fVoid, sa figure rabougrie m&j naçaiL Elle arait la voii clairette d'une cigale crial dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle di^iall avoir pris soin d'un vieux monsieur afTeclé d'un car tarrhe 6 la vessie, et abandonné par ses enfants, qui l'» raient cru sans ressource. Ce vieillard lui avait légu^ mille francs de vente viagère, périodiquenient disputé par les héritiers, aux calomnies desquels elle était ei butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé sa figura il s'y trouvait encore certains vestiges d'une blancheui et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de suppa ser que le corps conservait quelques restes de beauté. Monsieur Poirot était une espèce de mécanique. Bi Tapercevant s'étendre comme une ombre grise lo lon| d'une allée au jardin àcs Plantes, la tête couverte d'un (Maquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'i voire jauni dans sa main, laissant flotter les pans fléirti de sa redingote qui cachait mal une culotte presq» ride, el des jambra en bas bleus qui flageolaient comiiii celles d'un homme ivre, montrait son gilet blanc selo« son jabot de grosse mousseline recroquevilléequi s'unia sait imparfaitement i sa cravate cordée autour de itol cou de dindon, bien des gens se demandaient si cetti ombre chinoise appartenait à la race audacieuse de fils de Japfael qui papillonnent sur >e boulevard Italieq Quel travail avait pu le ratatiner ainsi T quelle pasiioi avait bistré sa face bulbeuse, qui, dessiné» «n caricatura aurait paru hors du vrai T Ce qu'il avait éié ? mais peul âtre avait-il été employé au ministère de la Justice, du

The text on this page is estimated to be only 10.35% accurate

U VSnt GORIOT ^wlnTOBU oti les exéciitours des liaiites-
oeuvres envoient iMfs mémoires de ftais, l« compt» des fournitiins ita
voiles noirs pour las parricides, de son pour les paniers, ût flcêlle pour les
couteaai. Peul-être avait-il èié tuenieur k la ported'un ibattoirjOu sous-
iospiïcleur de salubrilé. EnGa, cet homme semblait avoir été l'un des Anes
(le notro grand moulin social, l'un de ces Usions pariiïiens qui ne
connaissent même pas leurs Bertrands, quelque pivot sur lequel avaient
tourné les infortunes ou les saMis publiques, enfla l'un de ces hommes dent
nous disons, en les Toyant ; Il m fma potirietit tomme "I. Le beau Paris
ignore œs figures blêmes de soufMHces morales ou physiques. Mais Paris
est un rérl• Me océan. Jelez-y la sonde, vous n'en connaîtrez T niais la
profondeur. Parcourez-le, décrivez-le, quel'[\iu soin (jue vous mettiez « la
parcourir, à le décrire ; (juctque uombrtuï et iniér&sses que soient les
explorauhu» de celte mer, il s'y rencoclra toujours un lieu Tiai^, un anltre
inconnu, des fleurs, des perles, des uionstras. quelque chose d'inouï, oublié
par les plon^urs littéraires. La maison Vauquer est une de cos aonatruesités
curieuses. t figures y formaient un oonlrasie frappant avec «des
pensionnaires et des habitués. Quoique malolselle Victorine Taitlefer eût
une blancheur mslai semblable â celle des jeunes i3lles attaquées de
chlorose, et qu'elle se rattachai a la souffrance générale ¥>! faisait le fond
de ce tableau, par une tristesiie habiïïelle, par une contenance geuôe, par un
air pauvre et greie, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouTHosnlâ
«t sa voii étaient agiles. Ce jeune malheur resNinblait k un arbuste aux
feuilles jaunies, f^atchemsnt i-inWdnnB un terrniii conlrairp. Sa
lihysTonnmio rouanne, sca cheveux d'un bloud fauve, sa taille irup mince,

The text on this page is estimated to be only 17.63% accurate

HS SCÈNEG DE LA TIE PARIsrem'E exprimaient celle grâce que les poêles modernes Irouvaient aux statuettes du moyen âge. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie >ar juxtaposition. Beureuse, elle r't été ravissante : le bonheur esL la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage paie; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées ; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux. Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir dEs raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, al avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de VictO'-rine, qui jadis ét^it venue mourir de désespoir chez elle* madame Couture prenait soin de l'orpheline comme dt son enfant. Malheureusement la veuve du commissaire ordonnateur des armées delà République ne possédait rien au monde que son douaire et sa pension; elle pouvait laisser un jour cette pauvre Hlle, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne femma menait Victorine à la messe tous les dimanches, h confesse tous les quinze jours, afin d'eu faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentiments religieux offraient un avenir b cet enfant désavoué, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait cher loi pour y apporter le pardon de sa mère ; mais qui, toas es ans, se cognait contre la porte de la maison palei^ F Ittiile, inexorablement fermée. Sou frère, sou unique

The text on this page is estimated to be only 11.43% accurate

^B^^ IS PÈRE GORIOT 17 ^^Mlaleur, b'âlait pas veou la voir une seule (Dis en qiwtr» *ns, et ne lui envoyait aucun secoun. Elle suplilÎBÎt Dieu de dessiller les yeui de son pfere, d'altendrir le cœur de son frère, el priait pour eui sans fes accuser Madame Couture et madame Vauquer ne irouTBient pas a:isc2 de mots dans le dictionnaire de» injures pour qualitler cette oonduito barbare. Quand elles luatidissaientco million nsire infime, Vidorlne (disait eDtpQdrede douces paroles, semblabU's au chani du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime escore l'amour. Eugène de BBïtignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cbereux noirs, de« yeux bleus. Sa lumare, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait \i>mportô que des traditions de bon goût. S'il était métier do ses haNts, si les Jours ordinaires il achevait ■.'MUT les vêlements de l'an passé, néanmoins il pouvait srtrllr quslquelois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mai nouée de l'étudiant, un punlalon à l'avenant et des bottes Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, fhomnie de quarante ans, h (livoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit: Vailb un fameux gaillard ! Il avait tes épaules larges, k a développé, les muscles apparents, des main» es, carrées et fortement marquées aux phatani^s l^des bouquets de pollii touffus et d'un rout ardent, Ifl^urp, rajée par des rides prématurées, oITrail des ' % de dureté que démenlaient ses manières souples n liantes. Sa vois de basse-taille, en harmonie ovett; sa ?tûwe gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

SCENES DE LA VIE PARISIENNE rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt d^omont^oee, ra^ostol^oee, tiuil^oee, lim^oee, remont^oee, en disant : *Ça me connaît*. Il connaissait tout d'ailleurs, les voisseauij la mer, la Franea, l'élranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il m oSrait aussitôt ses services. Il avait prSté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires; mais ses obligés seraient morts plulâl que de ne pas l(lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un cerlain regard profond et plein de résolution. K la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses mœurs consistaient h sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait conûo madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu compri La bonne femme croyait la chose encore facile, taudis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le gloria qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par tes tourbillons do la vie parisienne, o^ ces vieillards indifférents 6 ce qui ne les louchait pas directement, ne se seraient pas arrfites h l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux /qui l'entouraicnl, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni

The text on this page is estimated to be only 17.41% accurate

19 ^^■poDSâfls m ses occi.palioas. Quoiqu'il eût jctâ son
^^9t*^i^ n^ bonhomie, sa coostaote complaisance et sa gaieté comme une
barrière entre les avers et les bonheurs, il laissait percer l'épouvantable
profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de luyênal, et par
laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute
société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire
supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il avait au fond de sa
vie un mystère soigneusement enfoui. Attirée, peut-être à son insu, par la
force de l'un ou par la beauté de l'autre, mademoiselle Taillefer partageait
ses regards furtifs, ses pensées secrètes, entre ce quadragénaire et le jeune
étudiant ; mais aucun d'eux ne paraissait songer à elle, quoique d'un jour à
l'autre le hasard pût changer sa position et la rendre un riche parti. D'ailleurs
aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs
allégués par l'une d'elles étaient faux ou véritables. Toutes avaient les unes
pour les autres une indifférence mêlée de dédain qui n'insultait de leurs
situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs
peines, et toutes avaient eu seules épuiser la coupe des condoléances.
Semblables à de vieux époux, elles n'avaient plus rien se dire. Il ne restait
donc entre elles que les rapports de la mécanique, le jeu de rouages sans
huile. Toutes raient passer droit dans la rue devant un aveugle, luler sans
émotion le récit d'une infortune, et voir sans espoir la solution d'un
problème de misère qui leur tendait froides à la plus terrible agouie. La plus
reuse de ses Sœurs désolées était madame Tauqner, elle était dans cet
hospice libre. Pour elle seule ce petit in, que le silence et le froid, le sec et
l'humide, tant vaste comme un stoppe, était un riant bocage.

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

^^01 SCÈNES DE LA TIE PARIEIEKNE lur «Ile Hule («lie maison jeune et morne, qui sentait le vert-de-gris du comptoir, avait des délices. Ces cabanons lui appartenaient. Elle nourrissait ces forçats acquis 8 des peines perpétuelles, en exerçant sur eux une aulorité respectée. Oïi ces pauvres êtres auraient-ils trouva dans Paris, au prix où elle les donnait, des aliments sains, suffisants, et un appartement qu'ils étaient maîtres de rendre, sinoa élégant ou comniode, du moins propre et salubre! Se fût-elle permis une injustice criante, ta victime l'aurait supportée sans se plaindre. Dne réunion semblable devait offrir et offrait en petit les éléments d'iine société coraplÈle. Parmi les dix4iuit convives il se rencontrait, comme dans les collèges, comme dans le monde, ime pauvre créature rebutée, un souffredouleur sur qui pleuvaient les [plaisanteries. Au commencement de la seconde année, celle ligure devint pour Eugène de Bastignac la plus saillante de toutes celles au milieu desquelles il était condamné à vivre encore pendant deui ans. Ce Pâliras était l'ancien vermicellier, le père Goriot, sur la tôle duquel un peintre aurait, comme Tbislorien, fait tomber toute la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi haineux, celte persécution mélangée de pitié, ce non-respect du malheur avaient-ils frappé le plus ancien pensionnaire? Y avait-il donné lieu par quelques-uns de cos ridicules ou de ces bizarreries que l'on panionne moins qu'on ne pardonne des vices? Cs.s questions tiennent de près à bien des injustices sociales. Peut-être esl-il dans la nature bumaine de tout faire supporter h qui souffre tout par humilité vraie, par faiblesse ou par indlît'érKnc& N'aimons-nous pas tous i, prouver notre force aux d^ pena de quelqu'un ou de quelque chose 1 L'être le pluf débile, le gamin sonne à toutes les portes quand il gtAe, ou sHhissepoiir tjcrire son nom sur un monument viii^.

The text on this page is estimated to be only 7.97% accurate

LE PÈRE GORIOT St ^Bo pfro Goriot, viE'illard tie
soiTnol'^n'nif an» niiTiron, ' ^^ffitoil relire chi'xnmdnmet Vaoqut-r.n»
18t3,«prf» n*oiT quitta Iva «rfairts. Il 7 arail d'abord prix l'âM'A'^i"*»!
oœup^ par madame Couturi!, si donnait alors duuzo wa\s TraocH de
pension, en hoinmn pour qui ciaq louia ip olusoudc moins étaient une
bacat^lle'* Hadama V«u< iuiT avail rafrâchi Its trois chambres rie cet
appartement riiLivenOHDl une indi'mmlé préalnble qui paja, dit-on, la
î^ileurd'un méchant a meubtement composé 0» rideaux on calicot jaunp, de
fauteul.beii bois vtimi couverlH eu rnlours d'Utreclit, de quelques peintures
A la colle, et de papiers que refusaient las cabareLi de la banlieue. Peut-^tre
l'insoucianté générosité que mit h oe UisKer attraper la père Goriot, qui vers
celte époque était res» pectuRusemont Domm6 monteur Goriot, le (Italie
considtr^r comme un imbécile qui ne connaissait rien aux ari'aires.Goriot
vint muni d'une garde-robe bien fournie, le trous;ât>au maxnilique du
négociant qui ne se reCusu rienensurutiranl du commerce. Madame Tauquer
avait admiré dix-buit chemises d» demi-hollande, dont la Uiu^stMi était
d'autant plus remarquable quu le vermicftlher portait.%ur.'ionjaljot dormant
deux épinf^les unies par une chulnellc. l't dont chacune était montée d'ua
Kros diamant. Habilualleiiient vf^tu d'un habit bleu-bsrtn-au. il prenait
chaque jour un gilet du piqué blanc, Kou* lequel fluctuait son ventre
pirliorme et proéminent, qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie
de UctoqucM. Sa tubatifire, égulement en or, couteQfdt un tniHlaJllou plein
de chrveux qui le rendaient en «ppa»ri'nce coupabl" de quelques bonups
fortunes. Lortque sou hAloAse l'accusa d'Ctre un galantin, il laissa errer sur
sea lèvres le ^ai .souru-a du bour^ieois dont on a flatté |la dada. Si-s
ormotre* {û prononçait ce mol h la manirve il||meau peupk') furent
remplie* par la nombreuse ar

The text on this page is estimated to be only 19.43% accurate

SCENES DE LA \ ^Teitf quand elle l'aida complaisamment à débarrasser et ranger les louches, les cuillères à ragoût, les couverts, «a huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners en vermeil, enfin des pièces plus ou moins belles, pesant un certain nombre de marcs, et dont il ne voulait pas se débarrasser. Ces cadeaux lui rappelaient les solennités de sa vie dorée, c Ceci, dit-il à madame Vauquer, en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui s'embrassaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne ! elle y avait consacré ses économies de demoiselle, Voyez-vous, madame ! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci ! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour longtemps, b Enfin, madame Vauquer avait bien vu, de son œil de pie, quelques inscriptions sur le grand-livre qui, vaguement additionnées, pouvaient faire à cet excellent Goriot un revenu d'environ huit à dix mille francs. Dès ce jour, madame Vauquer, née de Cooflans, qui avait alors quarante-huit ans effectifs et n'en acceptait que trente-neuf, eut des idées. Quoique le larmier des jeux de Goriot fût retourné, gonflé, pendant, ce qui l'obligeait à les essuyer assez fréquemment, elle lui trouva l'air agréable et comme il faut. D'ailleurs son mollet barou, saillant, pronostiquait autant que son long nez carré, des qualités morales auxquelles paraissait tenir la veuve, et que confirmait la face lunaire et naïvement naïve du bonhomme. Ce devait être une bête solidement bâtie, capable de dépenser tout son esprit en sentiment. Ses cheveux en ailes de pigeon. C'est le coiffeur de l'École Polytechnique vint lui

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

^H LE fkm GORIOT 33 Hner tous las malins, dessinaient cinq pointes sur na Iront bas, et décoraient bien sa figure. Quoique un peu rustaud, il était si bien tiré à ijuatre épingles, i' pienail si richement son tabac, il le humait es homme si sûr de toujours avoir sa tabatière pleine de niâcouba/ qoe le jour uù monsieur Goriot s'installa chez elle, mailaiDe Tauquer se coucha le soir en ratissant, comme une perdrix dans sa barbe, au feu du désir qui la saisit de quitter le suaire du Vauquer pour renaître en Goriot. Se marier, vendre sa pension, donner le bras h celte Une fleur de bourgeoisie, devenir une dame notable dans le 'luartier, y quéler pour les indigents, faire de petites parties le dimanche à Choisy, Soissy, Gentilly; aller au iprclacle à sa guise , en loge, sans attendre les billets d'auteur que lui donnaient quelques-uns de ses pensionnaire, au mois de juillet-, elle rêva tout l'Eldorado des ^li\s ménages parisiens. Elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante millefrancsamasséssou à sou. Cartes elle se croyait, sous le rapport de la Torlune, uo parti sortable. (Quant au reste, je vaux bien le bonliomme I se dit-elle eu se retournant dans sou Ht. comme pour 8'attesler à elle-même des charmes que la grosse ^Ine trouvait chaque matin moulés en creux. Dès ce jour, pendant environ trois mois, la veuve Vauquer profila du coiffeur de monsieur Goriot, et fit quelques frais de toilette, excusés par la nécessité de donner à sa mai^ n an certain décorum eu harmonie avec les personnes boQorables qui la fréquentaient. Elle s'intrigua beaucoup pour changer le personnel de ses pensionnaires, enafQ chant la prétention de n'accepter désormais que les gens Im pluP distingués sous tous les rapports. Un étranger » présentait-il, elle lui vantait la préférence que mon«eur Goriot, un des négociants les plus notables et les plus respectables de Paris, lui avait accordée. Elle d\ar

The text on this page is estimated to be only 12.76% accurate

9i tCÈmS DK LA VIE PAIUSIBNXR trlbua dps prospectus en
(Éle desquels ao lisait : UAISOH TACQUEB. a C'était, disait-elle, u et des
plus estimées pensions bourgeoises du jwjs latin. 11 j erislait une vue des
plus agréables sur la ralléo des Gobelins [on l'aparcpvait du troisième
étage), et un Joli jaTdin, au boutduquci s'ètehdàit une ALLÉE detilleuls. :
Elle y parlait du bon air cl de la solitude, Co prospectus lui amena madame
la comtesse derAmbermesnil, femme de trente-sJi ans, qui attendait la fin
de la liquidalion et le règlement d'une pension qui lui était due, en qualité de
veure d'un général mort sur te* champs de bataille. Madame Vauquer
soigna sa table, tît du feu dans les salons pendant près de sii mois, et tint si
bien les proi messes do son prospectus, tp'elle y mit du lùn. Aas.si la
comtesse disait-elle h, madame Tauquer.en l'appelanl ehire amie, qu'elle lui
procurerait la baronne de Vaumer' land et la veuve du colonel comte
Picquoisesu, deux de ses amies, qui achevaient au Marais leur terme dans ui
pension plus coûteuse que ne l'était la Maison Vauquer, Ces dames seraient
d'ailleurs fort à leur aise quand k Bureaux de la Guerre auraient fini leur
travail,

The text on this page is estimated to be only 9.34% accurate

LE rËHK GOniOT - 25 ^ la (JOiiiUiKse fit gènere ii-scm«Dt des observslion!i à muddnie Vauquer syr sa misi-, qui n'éUil f. len deux veuves altèrent eascmililo au Palais-Boval , oii ellofi adiel^eot, aux Gateriàs de Bob. un chaprau i plumes et un tionneL La comtesse <:ntrotna amie="" au="" magasin="" de="" la="" petitfi-jeannelte="" o="" elles="" choisirent="" un="" robe="" et="" une="" quand="" uiunilions="" turent="" employ="" i="">t que la vt'iïie fut sous les armes, elle ressembla parfaitement à ronsdgne du Bceuf à la mode. Néanmoins elle m trouva si changée à son avantage, qu'elle se crut l'obliert^ do la comtesse, cl quoique peu donnantt, elle la pria d'accepter un chapeau de vingt francs. Elle comptait, h la vérité, lui demander le service do sonder Goriot et de la faire valoir auprès.<< de lui. Madame do l'Ambermesnil .se ^rèla fort aiuicalcmenE à ce manège, el c^rna le vieux vermicellier avec lequel elle réussit A Ir une confcreDCe; mais après l'avoir trouvé puD(t, pour ne pas dire ré&actaire aux tentatives loi suggéra son désir particulier de le séduire MfD propre compte, elle sortit révoltée de sa gros-t*S, UuB ang^t dit-pllo & sa chère amie, tous ne tirerez de cet homme-lJit Il est ridiculement défiant, c'est nu grippe'-âou, unebête, uasot, qui ne vous causera que du désiigrétneDi. Il y «ut entre monsieur Goriot et madame de l'Ambermesnil des choses telles que la comtesse ne voulut même pliii se trouver avec lui. L* lendemain elle partit en uublianl 'le payer «ix mois do pension, et en laissant une défroque prisée [cinq francs. Quelque Ipreli que Budomu Vauquer mit à ses reuhercbes, elle ne put obtenir aucun nnstiitnament dans Paru sur la comtesse

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

Be l'Ambermpsnil. Ella parlait souvent de cette déplorable affaire, en se plaignant de son trop de confianca, quoiqu'ello fût plus méfiante que ne l'est une chatte; mais eHe ressemblait h beaucoup de personnes qui se déiiien! de leurs proches, et se livrent au premier venu. FaJl raoral. bizarre , mais vrai, dont la racine est facile ^ trouver dans le cœur humain. Peut-être carlaioes gens n'ont-ils plus rien à gagner aoprÉa des personnes avec lfsi|uelles ils vivent; après leur avoir montré le vida de leurflme, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée; mais, éprouvant un invincible besoin do flatterie qui leur manque, ou dévorés par l'en\-ie do paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou le cœur de cens qui leur sont élrangeTs,auris[]ue d'en déchoir un jour. Enfla il est des individuLs nés mercenaires qui ne font aucun bien à leurs amis ou à leurs proches, parce qu'ils, le doivent, tandis qu'en rendant service à des inconnus, ils en recueillent un gain d'amour-propre, plus le cercle de leurs affections est près d'eux, moins ils aiment; plus il s'étend, plus sorviables ils sont. Madame Vauquer tenait sans doute de ces deux natures, essentiellement mesquines, fausses, exécrables. — Si j'avais été ici, lui disait alors Vautrin, ce malheur ne vous serait pas arrivé I Je vous aurais joliment dévisagé cette farceuse-là. Je connais leurs /n•nousse». Comme tous les esprits rétrécis , madame Vauquec d'vait l'hahitude de ne pas sortir du cercle des événements, et de ne pas juger leurs causes. Elle aimait à s'en prendre à autrui de ses propers fautes. Quand cette perte eut lieu, elle considéra l'honnôle vermicellier comme le principe de son infortune, et comment dès Jors, disait-elle, à se deviser sur soncompte.Lorsqu'eUe

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

LE PÈRE GORIOT 27 eut recoDDU l'inutilité de ses agaceries et de ses frais de rcpi-êseDlalion, elle ne larda pas & en dcTÎner la raison. Elle s'aperçut alors que son pensionnaire avait déjà,' selon son espression, ses allures. Enfin il lui ftii prouvé que son espoir si mignonement caressé reposait sur une hase chimérique, et qu'elle ne tirerait jamais rien de cet homme-là, suivant lo mol énergique de la comlosse, r)ui paraissait être une connaisseuse. Elle alla nécessairement plus loin en aversion qu'elle n'était allée dans son amitié. Sa haine ne fut pas en raison de son amour, mais de ses espérances trompées. Si le cœur humain trouve des repos en montant les hauteurs de l'affection, il s'arrfilo rarement 'sur la pente rapide des sentiments haineux. Mais monsieur Goriot était son pensionnaire, la veuve fut donc obligée de réprimer les eiplosiOTis de son amour-propre blessé, d'enterrer les soupirs que lui causa celle déception, et de dévorer ses désirs de vengeance, comme un moine vexé par son prieur. Les petits esprits satisfont leurs sentiments, bons ou mauvais, par des petiteses incessantes. La veuve employa sa malice de femme à inventer de sourdes persécutions conlre sa victime. Elle commença par retrancher tes superfluilés introduites dans sa pension. «Plus de cornichons, plus d'anchois : c'est des duperies In dit-elle à Sylvie, le matia où elle rentra dans son ancien programme. Monsieur Cîoriot était un homme frugal, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de légumes, avaient été, de'aient toujours être sou dîner de prédilection. H fhtdono bien difficile à madame Vauquer de tourmenter son isionuaire, de qui elle ne pouvait en rien lïoisser les ^ts. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, «mita le déconsidi-rrr. et Ht ainsi iiarlager son

The text on this page is estimated to be only 11.89% accurate

SCÈMES DE LA TIE PARISIENNE pour Goriot par ses
pensionnaires qui, par conséquent, accablèrent ses engeances. Vexé la fin de
première année, la tante en était venue à un tel degré de défaillance, tributée
autant par une lente diminution de fortune que par le désir de contrarier son fils. Une
des plus détestables habitudes de ces esprits lilliputiens est de supposer
les autres chez les autres. Une heureusement, à la fin (la deuxième
année, monsieur Goriot justifia les sacrifices dont il était l'objet, en
demandant à madame Tauquer de passer au second étage, et de réduire
sa pension à neuf cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit
plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Tauquer voulut être payée
d'avance. à quoi consentit monsieur Goriot, qui dès lors nomma le père
Goriot. Ce fut à qui devinerait les de cette décadence. Exploration difficile
Comme Favart dit la pauvre comtesse, le père Goriot était un sournois un
taciturne. Suivant la logique des choses, il se vit tout indiscret parce
qu'ils n'ont que des riens à dire parlent pas de leurs affaires en doivent faire
Ce négociant à Paris, l'argent devint donc un maître pour ceux qui font

The text on this page is estimated to be only 14.79% accurate

29 ^^^P le pfttE GORIOT ^^mm, ce galantin un vieux diûle. Taui^t, selon TaalTJn, ^pH Tint vers celle époitue habiter la Maison Vauquer, !b p&re Goriot éUiit un homme qui allait ï la Bourse, et qui, suivant une eipression assez éo^rgique de la lan^c financière, earottaff sur les reQt<>s après s'y être miné. TantAt c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder et gagner tous les soirs dix-francs au jeu. TantAt on ea faisait un espion attaché k la haute police ; mais Vautrin prétendait qu'il n'était pas assez rusé pour «n éirt. Le i*r6 Goriot était encore un avare qui prêtait A la petite semaine, un homme qui nourrissait des numéros à la loterie. On en faisait tout ne que le vice, la honte, l'impuissance, engendrent de plus mystérieux. Seulement, quelque ignoble que futuent sa conduit* ou ECS vices, l'avenion qu'il inspireit n'allait pas jusqu'k le faire bannir : il payait sa puusiou. Puis il était utile, chacun essayait sa bonne ou mauvaise humeur par des plaisanteries ou par des bourrades. L'opinion qui paraissait plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de madame Vauquer. A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil ot avec lequel on pouvait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avaitdesgoût étranges. Voici sur quels faits la veuve Vauquer appuyait ses calomnies. Quelques mois aprèsie départ de la désastreuse comtesse qui avait su vivre pendant six mois h ses dépens, un matin, avant de sa lever, elle entendit dans son escalier le froufrou d'une robe de soie et le pas million d'une femme Jeune et légère qui filait cb^ Goriot, dont la porte s'était mlelUgfmincnl ouverte. Aussitôt la j^osse Sylvie vint dire 6 sa maîtresse qn'une fille trop jolie pour être honnête, mue eotiwne une divinité, chaussée en brodequins de prunele qui n'étaient pas crottés avait glissé comme une aniniille de la ruejisqu'AsRCiisino, ntluiavait demamjé

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

Il y avait des SCÉITES DE LA VIE PABISIEP. Nt l'cipparlnmeot de monsieur Goriot. MailaoiQ VauifiLT et l'»a cuisinière .se mirBnt aux écoutes, et surprirent plusieurs mots tendrement proQOuoos pendant la visite, qui dura quelque temps. Quand monsieur Goriot reconduisit fu dame, la grosse Sylvie prit aussitôt sou paaier, et feignit d'aller au marché, poursuivre le coufde amoiiii^ reux. — Madame, dit-elle & sa maîtresse en revenant, il faal que monsieur Goriot soit dientremenl riche tout de même, pour les mettre sur ce pied-là. Figurez- vous qu'il y avait au coin de l'&jtrapade un superbe équipage dans lequel elle est montée. Pendant le dîner, madame Vauquer alla tirer un rideau, pour empêcher que Goriot ne fût in modo par le soleil dont un rayon lui tombait sur les yeux. — Vous êtes aimé des belles, monsieur Goriot, te si leil vous cherche, dit-elle en faisant allusion à la visiU qu'il avait reçue. Posto 1 vous avez bon goût, elle était bien jolie. — C'était ma fille, dit-il avec une sorte d'orgueil dans lequel les pensionnaires voulurent voir la fatuité d'un vieillard qui garde les apparences. Un mois après cette visite, monsieur Goriot en reçut une autre. Sa tille qui, la première fois, était venue en toilette du matin, vint après le dîner et hubilléa commi pour aller dans lu monde. Les pensionnaires, occupés 1 causer dans le salon, purent voir en elle une jolie blonde. mince de tai'.lc, p-acleuse, et beaucoup trop distinguât pour être la fille d'un père Goriot. — Et de deux I dit la grosse Sylvie, qui ne la recoa sut pas. Quelques jours après, une autre fille, grande iit bie

The text on this page is estimated to be only 15.01% accurate

IE PZBE eolliOT St faite, brune, à choveus noirs el à l'œii vif, demanda' moDsieur Goriot. ^ Et de trois ! dît Sylvie. Cette seconde fille, qui la première Tois était aussi venue voir soa p^ le matin, vint quelques jours après, La soir, en toilette do bal et en voiture. — Et de quatre I dirent madame Vauquer et la grosse Sylvie, qui ne rconnurent dans celte graoïie dame aucun vestige de la fille smiptement mise le matin où uUe fit sa premi^e visite. Goriot payait encore douze cents Trancs de pension. Madame Vauquer trouva tout Dalurcl qu'un homme riche eOl quatre ou cinq maîtresses, el le trouva même fort adroit de les faire passer pour ses fities. Elle ne se formalisa point de ce qu'il les mandait dans la Maison ' Veuquer. Seulement, comme ces visites lui expliquaient . riudifTérence de son pensionnaire à son égard, elle se permit, au commencement de la deuïième année, de l'appeler vieux matou. Enfin, quand son pensionnaire tomba dans les neuf cents francs, elle lui demanda fort insolemment ce qu'il comptait faire do sa maison, en voyant descendre une do ces dames. Le père Goriot lui Tâpondît que celte dame était sa fille aluée, — Vous en avez donc treule-sùt, des filles? dit aigrement madame Vauquer. — le n'en ai que deux, répliqua le pensionnaire avec \a douceur d'un homme ruiné qui arrive à toutes les ilocitités de la misère. Vers la fin de la troisième année, le père Goriot r^ duiât encore ses dépenses, en montant au troisième i^ldge et en se mettant à quarante-cinq fraucs de pension par mois. Il se passa de tabac, congédia son perroquit>r t ne mil plus de poudre. Quand le père Goriot parut r la première fois sans être poudré, son hiJli.!.s(?)

The text on this page is estimated to be only 15.13% accurate

I Si SCÈNES BÊ LA *ffi PAMSIENNE laissa échapper une exclamation de surprise en appn»vant la ctjuleur de ses cheveux ; ils étai'tDt d'un ^ris sale et verdâlre. Sa physionomie, que des chagrins secrets avai'on' insensiblement rendue plus triste de jour jour, setflbiait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la labJH. Il n'y eut alors plus aucun doute. Le père Goriot était un vieux libertin dont las yeux n'a voient élv préservés de la inalig:ne influence des remèdi nécessités par ses maladies que par l'habileté d'un wiédecin. La couleur dégoûtante de ses cheveux provenait de ses ei(£s et des drogues qu'il avait prist^ pour les continuer. L'état physique et moral du bunhonime donsait raison à ces radotages. Quand son trousseau fut Osé, il acheta du calicot h quatorze sous l'aune pour Remplacer son beau liage. Ses diamants, sa tabatière d'or, as chaîne, ses bijoux, disparurent un h un. llavait quitté l'habit bleu-barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon ^is en cUir de laine. Il devint progressivement inai(rre; ses mollets tombèrent; sa Qgure bonfSe par le contentâment d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément: son ijoni se plissa, sa môctioire se dessina. Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve^SainteGeneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicelller de soisanle-deux ans, qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras. Trais de bôtise, dont la tenue éfjrillarde réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être au septoagénulre hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleuï si yivaow prirent des teintes lemes et gris-de* fer, ils avalent pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge iblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait horreur; lux aulrea, il fatsait pitié. Du jeunes étudJuiiis en Hède

The text on this page is estimated to be only 12.10% accurate

LE FËU eoRIOT 33 ^^le, ayant remarqué t'a baisse mont desa lèvre inKrteura et mesuré le sommet de son angle facial, le diclartrent alleint de crétinisme, oprèa l'avoir longtemps bouspillé sans en rien tirer. On soir, après le dîner, madame Vauquer lui ayant dit en manière de raillerie : € Eh bien I elles ce viennent donc plus voua voir, vos flileet » en metlant eo doute sa paternité, le père Goriot trMMiUit comme si son hAtesse l'eût piqua avec uu Ter. — Elles viennent quelquefois, Tépondit-il d'an* voix émue. — Abl abl vona les Teyeï encore quelquefois I a'écrièreDl les (étudiants. Bravo, père Goriot l Hais le vieillard n'entendit pas les plojtanterios que sa réponse lui atlireit, il était retombé dans un état médilatil que ceux qui l'ottser valent superBciellement pi«naieol pour un engourdissement sentie. S'ils l'aTsient bien codqu, peil-étrés auraient-ils été vivement intâre»sès par le problème que présentait sa silnation physique et morale; mais rien n'était plus difficile. Quoiqu'il fût aisé de savoir si Goriot avait réellement été vermicellier, et quel était le chiffre de sa fortune, les vieilles l^ns dont la curiosité s'éveilla sur son compte ne sortaient pas du quartier et vivaient dans In pension corn mo des huîtres sur uu rocher. Quant aux autres personnes, r^Dlralnement particulier de la vie parisienne leur faisait oublier, en sortant de Ja rue Neuve-Sain le-Genaviève, io pauvre vieillard dont ils se moquaient. Pour des esprits étroits, comme pour ces jeunes gens insoucians, in sécha misère du père Goriot et sa slupide attitude -l'ieDl incompatibles avM une fortune et une capacité r.iL'Iconqœs. Quant aux femmâs qu'il nommait ses filles, cbscuD partageait l'opinion de madame Tauquer, qui Ut aveo la logique sévère que l'habitudade (oui i donna aux vieilles femmes occupées h bava^

The text on this page is estimated to be only 16.26% accurate

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE dcr pendant leurs soirées : « Si le père Goriot avait de la fille » aussi riches que paraissaient être toutes ces dames qui sont venues le voir, il ne serait pas dans ma maison, au troisième, à quarante-cinq francs par mois et n'irait pas vêtu comme un pauvre. » Rien ne pouvait démentir ces inductions. Aussi, vers la fin du mois de novembre 1819, époque à laquelle éclata le drame, chacun dans la pension avait-il des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni l'âme féminine ; l'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe à classer dans les Cœtætiifret. disait un employé du Muséum, un des habitués du Café. « Le Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot, Poiret parlait, raisonnait, répondait ; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant, car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que les autres disaient ; mais il contribuait à la conversation, il était vivant, il paraissait sensible ; tandis que le père Goriot, disait encore l'employé du Muséum, était globalement zéro de Réaumur. Eugène de Bastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connue les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. » Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades lui prendre dans la Faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale ; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les Cours qui amusent, inventorier les richesses, des musées. Un étudiant s'y passionne alors 1

The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate

VEiird LE PËnc s r dfs niaiseriies qui lui (laraissen i p-ftndiop&i, Il a n grand hooim^, un pror^sseur du collège do France, pSTé pour sn tenir h ta haileur de son suditoiro 11 mhauKw sa cravatu et se posi> pour la frmme àcn premt^M galeries de l'Opéra-Comique. Dans res jaiiiiations sacùBstHr^s, il ee dépouille de son aubier, agrandit l'boliïon dp sa vie, et finit par corcevoir la siiperpoxitiûn * couches humaines qui composent la société. S'il a auoKé par admirer les voitures au déûlé desCbamp^vjto par un beau soleil, il snive bientAt h les envier, ^ne avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçn bachelier è*Lcitres et bachelier en Droit. Ses illusions d'enfance, ses idéen de province avaient disparu. Son intelligence mn>, son ambition exaltée lui liront voir juxto au miB du manoir paternel, au sein de la famille. Son père, mère, ses deux frère», ses deux sœurs, e(une tante ■t la fortune coosistait en pensions, vivaient sur la e terre de Rastignac. Ce domaine d'un revenu d'enD trois mille francs était soumis A l'incertitude qui it le produit tout industriel

The text on this page is estimated to be only 17.35% accurate

SCENES DE LA VIE PABISIENNE F ^m son mérite. Mais son esprit était Éminemment mëndlo^M nal; i l'exécution, ses déterminations devaient donc ^B être C-appAes des hésitations qui saisissent les \eunes ^P gens quand ils se trouvent en pleine mer, sans savoir ni de quai côté diriger leurs forces, ni sous quel angle enQer leurs voiles. Si d'abord il voulut se jeter i corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmos ont d'influence sur la vie sociale, et avisa soudain à se lancer dans le monde, afin d'y conquérir des protectrices : devaient-elles manquer à un jeune homme ardent et spirituel dont l'esprit et l'ardeur étaient rehaussés par une tournure élégante et par une sorte dû beauté nerveuse à laquelle les femmes se laissent prendre volontiers? Ces idées l'assaillirent au miheu des champs, pendant les promenades qu'il faisait gaiement avec ses sœurs, qui le trouvèrent bien changé. Sa tante, madame de Marcillac, autrefois présentée à la cour, y avait connu les sommités aristocratiques. Tout h coup le jeune ambitieux reconnut, dans les souvenirs dont sa tante l'avait si souvent bercé, les éléments de plusieurs conquêtes sociales, au moins aussi importante que celles qu'il entreprenait à l'École de Droit; il la questionna sur los liens de parenté qui pouvaient encore se renouer. Après avoir secoué les branches de l'arbre généalogique, la vieille dame estima que, de toutes les personnes qui pouvaient servir son neveu parmi la gent égoïste des pa- ' renls riches, madame la vicomtesse de fieauséant sérail la moins récalcitrante. Bile écrivit à cette jeune femme une lettre dans l'ancien slylo, et la remit i Eugène, en lui ditant que s'il réussissait auprès de la vicomtesse, elle hii ferait retrouver ses autres parents. Quelques joure après son arrivée, Rastignac envoya la lettre ^

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

LE PEn£ GORIOT ^^psQ répondit par une invilation de M pour It; k'nde. mfiiii. Telle était la situation générale de la pension bourgeoise 6 la Radu mois de novembre 1819. Quelques jours plus tard, Eugène, après être allé au bal de madame de Bausé.ant, rentra vers deux heures dans la nuit. Afin de regagner le lemps perdu, le courageux étudiant s'était promis, en dansant, de travailler jusqu'au matin. Il allait passer la nuit pour la première fois au milieu de ce silencieux quartier, car il s'était mis sous le charma d'une fausse énergie en voyant les splendeurs du monde. Q n'avait pas dîné chez madame Tauquer. Les pensionnaires purent donc croire qu'il ne reviendrait du bal que le lendemain matin au petit jour, comme il était quelquefois rentré des fêtes du Prado ou des bals de l'Odéon, en crotlant ses bas de soie et gauchissant ses escarpins. Avant de mettre les verrous à la porte, Christophe l'avait ouverte pour regarder dans la me. Baslignac se présenta dans ce moment, et put monter à sa chambre sans faire de bruit, suivi de Christophe qui eu faisait beaucoup, Eugène se déshabilla, se mit en pantoufles, prit une méchante redingote, alluma son feu de mottes, et se prépara lestement au travail, en sorte que Christophe couvrit encore par le tapage de ses gros souliers les rets peu bruyants du jeune homme. Eugène resta if pendant quelques moments avant de se plonger s livres de Droit. Il venait de reconnaître en mae la vicomtesse de Bau^xant l'une des reines de la le & Paris, et dont la maison passait pomr 6Ere la bai^réable du faubourg Saiol-Germain. Elle était 't'ailrs, el par son nom et par sa fortune, l'une des somii dn monde aristocratique. Grâce à sa tanlé de Har e pauvre étudiant avait été bien reçu dans cette s connaître l'étendue de cette faveur. ËUq

The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate

38 SCENES DE LA VIE PAEUSIKNNS ' admis dans ces i»loqs dorés équivalait k un brevet da haute noblesse. Eu sa moatrant dans cette sodêlé, k plus exclusive do toutes, il avait conquis \o droit d'alter partout. Èbloui par cetio brillante assemblée, ayant i peine échangé quelques paroles avec la viconitefse, Eugène s'était conh-nté ds distinguer, parmi la foule des dêités parisiennes qui se pressaient dons ce raoût, une de ces femmes que doit adorer tout d'abord un jeune homme. La comtesse Anasissie de Bestaud, grande et bien faite, passait pour avoir l'une des plu:> jolies taillée de Paris, Figurez-vous de grands yeax noirs, une main magniQgue, un pied bien découpé, au feu dans les mouvements, une femme que ie marquis de RonqueroUos nommait un cheval de pur sang. Cette finesse de nerfs ne loi Atait aucun avantage ; elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint. Cheval dt pur sans, flmmt de Toca, ces locution* commenç^ent à remplacer les auges du ciel, lesfigureg ossianiques, toute l'ancienne mythologie amoureuse r»poussée par le dauilysmc. Mais pour Bastignac, madame Ànastaaie de Buslaud fut la femme désirable. Q s'était ménagé deux tours daas la liste des oavaliers écrite sur l'éventail, ot avait pu lui parler pendant ta pramiêrocontredanse.— Où vous rencontrer désormais, madamet lui avait-it dit brusquement avec cetl« fore» de passion qui platt tant aux femmes. — ilais, dit-elle, au bois, aux Bouffons, cbei moi, partout. Et l'aventureux méridional s'était empressé de se lier avec celte délicieuse cumtesTe, autant qu'un jeune honune peut se lier avec une femme pendant une contredanse et une walss. En se disant cousin de madame de Beauséant, il fut invité par cette femme, qu'il prit pour une grande dame, et eut ses entrées chez elle. Au dernier sourire qu'elle iui jeta, Bastignac crut sa visitu nécessaire. Il avait au le

The text on this page is estimated to be only 11.03% accurate

U PEBE flORIOT 89 bonheur de reoconlrer un boinme cjul ne
s'était pus oioqué de son i^orance, déraut mortel au milieu des jlloiitrea
Sœpeitiiiifi« âe succès? Sa pensée vagabonde escomptait si drùit ses joies
futures qu'il se croyait auprès de madame Uiad, quand un soupir
semblableàun Aon destint kih troula lt> silence de la nuit, retentit au cuyir
du

The text on this page is estimated to be only 16.65% accurate

P[gu] K PARISIENKS ino bomnie de manière è le lui faire prendre pour le lâlè d'un moribond. Il ouvrit doucement sa porte, cl ^oand il fut dans le corridor, il aperçut une ligne de iumière tracée ao bus de la porte du père Goriot Eugène waignit que son voisin ne se trouvât indisposé, il approcha son 02i! de la serrure, regarda dans la chambre, et vit le vieillard occupé de travaux qui lui parurent trop criminels pour qu'il ne crût pas rendre service à la sociélâ en esamlnant bien ce que machinait nuitamment le soi-disant vermicellier. Le p^re Goriot, qui sans doule svait attaché sur la barre d'une table renversée un plat et une espèce de soupière en vermeil, tournait uni pècs de cfible autour de ces objets richement sculptés, en les serrant avec une si grande force qu'il les tordait vraisemblablement pour les convertir en lingots. — Peslel quel homme I ae dit Rastignac en voyant les bras nerveux du vieillard qui, 6 l'aide de cette corde, pétrissait sans bruit l'argent doré, comme une pSte. Uais serait-ce donc un voleur ou un receleur qui, pour se livrer plus sûrement à son commerce, affecterait la hi l'impuissance, et vivrait en mendiant? se dit Eugène en se relevant un moment. L'étudiant appliqua de nouveau son œil à la serrure. Le père Goriot, qui avait déroulé son cftbie, prit la masse d'argent, la mit sur la tabla après j avoir étendu sa couverture, et l'y roula pout l'arrondir en barre, opération dont il s'acquitta avec une facilité merveilleuse. — Il serait donc aussi fort que l'éT tait Auguste, roi de Polognoî se dit Eugène quand l barre ronde fut à peu près façonnée. Le père Goriot r& garda son ouvrage d'un air triste, des larmes sortireni Jde ses j«ut, il souffla le ral-de^ave à la lueur duquâ il avait tordu ce vermeil, et Eugène l'entendit se coucher en poussant un souoir. — Il est fou, oensa l'él diaoL

The text on this page is estimated to be only 14.42% accurate

LE PERE CONIOT ^K>- Pauvre enfant ! dit & haute voix le père Goriot A cette parole, Rastignac jugea prudent de garder le silence snr cet événement, et de ne pas inconsiderment condamaer son voisin. Il allait rentrer quand il distingua soudain un bruit assez difficile à exprimer, et qui devait être produit par des hommes en chaussons de lisière montant l'escalier. Eugène prêta l'oreille, et recoitnut en effet le son alternatif de la respiration de deux hommes. Sans avoir entendu ni le cri de la porte ni les pas des hommes, il vit tout à coup une faible lueur an second étage, chez monsieur Vautrin. — Voilà bien des miseres dans une pension bourgeoise ! se dît-il. Il deslridtt quelques marches, se mit à écouter, et le son de l'>r frappa son oreille. Bientôt la lumière fut éteinte, les '-ux respirations se firent entendre derechef sans que la ^ porte eût crié. Puis, à mesure que les deux hommes de&< tendirent, le bruit alla s'affaiblissant. — Qui va là ? cria madame Vauquer en ouvrant la fenêtre de sa chambre. — C'est moi qui rentre, maman Vauquer, dit Vautrin dB sa grosse vois. — Cest singulier! Christophe avait mis les verrous, » dit Eugène en rentrant dans sa chambre. Il faut veiller pour bien savoir ce qui se passe autour de soi, dans Palia. Détourné par ces petits événements de sa méditation imbitieusement amoureuse, il se mit au travail. Distract par les soupçons qui lui venaient sur le compte du p&re 8oTiot, plus disirait encore par la Bgure de madame do qui de momenU en moments se posait devant imo la messagère d'une brillante destinée, il finit coucher et par dormir à poings fermés Sur dix es au travail par les jeunes gens, ils en sept au sommeil. Il faut avoir plus du vingt ans

The text on this page is estimated to be only 11.04% accurate

42 SCSÿSS DE LX VIE PARieEENNI Le lendemain matia régnait à Paris on de cm épû brouillards qui l'enveloppeul et l'embrument si bie>) que les gBDt jes plus exacts sont trompée sur le temps. Les rendez-vous d'affaires se manqut^ut. Chacun se croit h huit heures quaod midi sonoe. U élall neuf heures et demie, madame Tauquer n'avait pas encore bougé de son lit. Christophe et la grosse Sylvie, attardas aussi, prenaient tranquilUernsot leur café, préparé *veo lee couches supérieures du lait destisé aux penslODua et que Sylvie faisait longtemps bouillir, afin que madame Tauquer ne s'aperçût pas de cette dlme illégpalenieDt levée. — Sylvie, dit Christophe en mouillant sa première rfllie, monsieur Vulrin, qu'ost un bon homme tout dfi même, a encore vu deux personnes celte nuit. Si madame s'en inquiétait, ne faudrait rien lui dire. — Vous «-l-i! donné quelque chose? — Il m'a donné cent sous pour son mois, une manière de me dire : Tais-toi. — Sauf lui et madame Couture, qui ne sont pas gardants, les autres voudraient nous retirer de la main gauche ce qu'ils nous donnent de la main droite au joiu de l'an, dit Sylvie. — Encore qu'esl-ce qu'ils donnent 1 fit Chiistopbâf une méchante pièce, tt de cent sous. Voilà depuis deux ans le père Goriot qui fait ses souliers lui-même. Ce g gou de Poiret se passe de cirage, et le boirait plutAt que du le methre à ses savates. Quant au gringalet d'étudiant* il me donne quarante sous. Quarante sous ne payent pas mes broses, et il vend ses vieux habits, par-dessus k marché. Que baraque ! - bah 1 fit Sylvie en buvant de petites gorgées de eaH, s places sont encore les meilleuies du quartier;

The text on this page is estimated to be only 10.10% accurate

UC PÉltE CORIOT 13 vil bien. Mais, k propos du gros papa Vautrin. CLri»tûpbe, TOUS a-l-on dil quelque choso T — Oui. J'airbncoQlié il y «quelque Jours un moniiiieui liai» la rue, qui m'a dit : — N'est-ce pas chez vous que decneuri] un gros monsieur qui a det favoris qu'il leintT Soi j'ai dit : — Non, monsieur, il ne les teial pas. Do bommegai comme lui, il n'en s p«9 le temps, i'ai donc dit ça à monsieur Vautrin, qui m'a répondu : —Tu as bien ijit, mon garçon I Réponds toujours comme ça. Bian i^t plus désagréable que de laisser connaître nos intiiaitk. Ça peut fairâ manquer des mariages. ^^^- £fa bienl à moi, au marché, on a voulu m'englau^bttussi pour me faire dire si je lui voyais passer sa ^^pise. Cl» faroe ! îiens, dit-elle en s'interrompant, ^^^p dix heures quart moins qui aoonent au Val-deV Gtâce, et personne ne bouge. I —Ah bab! ils sont tous sortis. Madame Couture et L u^une personne sont allées manger le bon Dieu à Saint^Jjboue dËs huit heures. Le p^re Goriot est sorti avec ^^^BOquet. L'étudiant ne reviendra qu'après son cours, k ^^^■leures. Je les ai vus partir en faisant mes escaliers ; H^EJe père Goriot m'a donné un coup avec ce qu'il poriJWI, qu'était dur comme du fer. Que qui fait donc, oa I bonhomme-là t Les autres le font aller comme une louI pie, mais c'Ast un brave homme tout de même, et qui l ïaat mieux qu'eux tous. Il ne donne pas graud'cbose , msis les dames chez lesquelles il m'envoie quelquefois ! îiilongent de fameux pourboires, et sont joliment ficeIAm. — Cellea qu'il appelle ses flles, hein? Elles sont une douaiDe. — Je ne suis jamais allé que chez deux, les mêmes qui iTWMies ici. I Tflilà madame qui s* iMnu« ; elle va faire son sab

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

I ' U SCÈNES DE LA. VIE PARISIENNE ' but: fautquej'y aille. Tous veillerez au lait, Chrbtophe, rappoTl au chat. I Sylvie monta chez sa maïb-esse. 1 — Comment, Sylvie, voilà dix heures quart moins, vous 1 m'avez laissée dormir comme une marmolle! Jamais pareille chose n'est arrivée. — C'est le brouillard, qu'est à couper au couteau. — Mais le déjeuner? — Bah 1 vos pensionnaires avaient bien le diable au corps ; ils ont tous décanillé dès le patron -Jacquetle. — Parle donc bien, Sylvie, reprit madame Vauquer : on dit le patron-minette. ' — Ah ! madame, je dirai comme vous voudrez. Tant y a que vous pouvez déjeuner à dii heures. La Michonnetle et le Poireau n'ont pas bougé. Il n'y a qu'eux qui soient dans la maison, etils dorment comme des souches qui sont. — Mais, Sylvie, tu les mets tous les deux ensemble, 'comme si... I — Comme si, quoi? reprit Sylvie en laissant échapper un gros rire bâte. Les deux font la paire. — C'est singulier, Sylvie ; comment monsieur Vautrin est-il donc rentré cette nuit après que Christophe a eu mis les verrous? — Bien au contraire, madame. Il a entendu monsieur Vautrin, et est descendu pour ni ouvrir la porte. Et voilà ce que vous avez cru... — Donne-moi ma camLsole, et va vile voir an déjeu- . ner. Arrange le reste du mouton avec des pommes de j terre, et donne des poires cuites, de celles qui coûtent deux liards la pièoa. ^ Quelques instants après, madame Vauquer descendit su moment où son chat veuait de renverser d'un coup

The text on this page is estimated to be only 12.66% accurate

LE PÈBE GOBHIT iS patt/iTassietle qui courrait un bol delail, et lelapititcu tuute lia te. — Mistigris ! s'écria-t-elle. Le chat se sauva, puis rerinl se rrotter à ses jamttes. Oui, oui, fais ton capou, vieui IScbe I lui ditrolle, Sylvie ! Sylvie ! — Eh bien, quoi, madame? — Toycez donc ce qu'a bu le chat. — C'est la faute de cet aDimal de Christophe, à qui j'avaia dit de mettre le couvert. Uù tsl-il passé? Ne vous inquiétez pas, madame ; ce sera le caré du père Goriot. Je mettrai de l'eau dedans, il no s'en apercevra pas. Il ne fait attention à rien, pas même h ce qu'il mange. — Où donc est-il allé, ce Chinois-IS ? dit madame Vauquer eu plaçant les assiettes. ^^ — Est-ce qu'on saili Il foit des trafics des cinq cents ■fables. ^H — l'ai trop dormi, dit madame Vauquer. ^f — Uais aussi madame est-elle fraîche somme une En ce moment la sonnette se fit entendre, el Vautrin enlia dans le ssloq en chantant de sa grosse vois : • l'ai loDStemps paruaru le monde, Et l'on m'a vu de toute part... I — Oh ! oh ! bonjour, maman Vauquer, dit-il en apercevant l'hOlesse, qu'il prit galurameul dans ses bras. - Allons, unissez donc. -Dites imperliDenl! reprit-il. Allons, dites-le. Voul-Toua bien le dire? Teoez, je vais mettre le couvert K TOUS. Ah ! je suis gentil, n'est-ce pas? Cgortiser lu Lrune et la bloode. Aimer, soupirer...

The text on this page is estimated to be only 11.43% accurate

SCENES DE LA TIB PARISIENNE - Je n'eus de voir quelque chose de tâtageMa. . . . sa hiMrd, r ^^ — Quoi T dit la vuvé. — Le père Goriot était à huit heures et demie me Dfltiphine, chez l'orfèvre qui achète de vieux couverts et des galons. Il lui a vendu pour une boue soie uauâteosile de ménage en vermeil, assez joliment l'ortillé pour un homme qui n'est pas de la manique. — Bah! Traiment! — Oui. Je revenais ici après avoir conduit un de mes amis qui s'expatrie par les Messageries royales; j'ai attendu le père Goriot pour voir; histoire de rire. Il est monté dans ce quartier-ci, rue des Grès, où il est entré dans la maison d'un usurier connu, nommé Gobseck, un fier drôle, capable de faire des dominos avec les os de son père; un juif, un arabe, un éc, un bohémien, un homme qu'on serait bien embarrassé de dévaliser, il met ses écus à la Banque. — Qu'est-ce que fait donc ce père Goriot? — Il ne l'a rien, dit Vautrin, il défait. C'est imbécile assez même pour se ruiner à aimer les filles qui... — Le TOileS dit Sylvie. — Christophe, cria le père Goriot, monte avec moi. Christophe suivit le père Goriot, et redescendit bientôt. — Où vas-tu? dit madame Tauquer à son domestique — Faire une commission pour monsieur Goriot. — Qu'est-ce que c'est que ça? lui dit Vautrin en prenant des mains de Christophe une lettre sur laquelle il écrivait: A madame la comtesse Anastaïe de hestaud. Et tu vas? reprit-il en rendant la lettre à Christophe.

The text on this page is estimated to be only 9.45% accurate

t,B rfiRR nonioT ^^t Rnv> du RpliioT. J'ai onlro de n'> rpitiPltrc
cm qu'A madamt? la comtes-te. — Qu'est-ce qu'il j a lè-dedan* T dît Vautrin
pd mctiBnt la lettre au jour; uq hiilet de bao-^ueT non. n eniT'ouvrît
l'enveloppe. Un billet acquitta, s'écria-t-11. Fourche I il est galant, le
roquenlin. Ta, vieux La!>car. dit-il en coilTant de fa large Diain Christophe,
qu'il Ht tourner sur lui-même comnio un dé, tu aurai un bon pourboire. Le
couvert était mis, SjMc faisait bouillir le lait. Mati Vauquer allumait son
poêle, aidée parTautrta ■nnait toQjours; it. Man land tout fut prflt. madame
Coutniv -nou,î pu» aller aujourd'hui chez monsieur Tailleferî Pauvre petite,
eUe tremble comme la feuille, reprit madame Couture en t'asseysul derant
le po^te h la bouche duquel elle présenta .'tes souliers qui fumÈrenU —
Ghauffez-vous donc, Victorine, dit madame Vauquer. — CfsI bien,
madrmoîfielle, de prier le bon Dien d'attendrir le
oœurdoïotrep^re.ditTflutrin en avançant < chaise h l'orpheline. Mai^ ça ne
sufBt pas. J' rous ■dratl un ami qui st» chargeât de dire sua Tait h ce min-lil,
un aaiivaie qui a, dit-on, trois m\VI

The text on this page is estimated to be only 14.16% accurate

II Us SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE et qui ne vous donne pas de dol. Une bdiô fille h besoin «te dot dans ce temps-ci. — Pauvre enfant, dit madame Tauquer. Allez, mon chou, votre monsire de père attire le malheur à plaisir sur lui. A ces mois, les yeux de Victoire semouillèrentdelarmes, et la veuve s'arrêta sur un sigao que lui Ot madame Couture. — Si nous pouvions seulement lo voir, si je pouvais lui parler, lui remettre la dernière lettre de sa fumme, reprit la veuve du Commissaire-Ordonnateur. Je n'ai jamais osé la risquer par la poste ; il connaît mon écriture... — O femmes tnnoeentei, mathetimtses et persécutées ^ s'écria Vautrin en interrompant, voilà donc où vous eu ôlesl D'ici à quelques joursjemo mêlerai de vos affairast et tout ira bien. — Oh ! monsieur, dit Victorine en jetant un regard à la fois humide et brûlant h Vautrin, qui ne s'en émut pas, si vous saviez un moyen d'arriver h mon père, dite^ lui bien que son affection et l'bonneur de ma mère ma sont plus précieux que toutes les richesses du monde. Si vous obteniez quelque adoucissement à sa rigueur, je prierais Dieu pour vous. Soyez sûr d'une reconnaissance.. — J'ai longtem}i3 parcouru le monde, cl.anta Vaultin d'une voix ironique. En ce moment, Goriot, mademoiselle Micbonneau, Poiret descendirent, attirés peut-être par l'odeur du roux que faisait Sylvie pour aecommoderlesreslesdu mouton. A l'instant où les sept convives s'attablèrent ea se soobaitant le bonjour, dix heures sonnèrent, l'on entendit àansia rue le pas da l'éludiant.

The text on this page is estimated to be only 8.41% accurate

le FÊKE GUIUOT 19 — JLht bien, [no(uieurEugtu«ditSjlvie,
Bujourd'tiui TOUS allez déjeuner avec tout le monde. L'éluiliant salua las
pcniiuuuui aires, et s'assit auptk» du pÈre Goriot. U rient àù m'arriver une
singulière areoturo, diti en se servant abondamment du mouton et se
coupant un morceau de pain quo madame Vauquer mesurait toujours de
l'œii. — Dne aventure I dit Poiret. — Eh bien, pourquoi rous en ctonnyrieï-
vous, vicui chapeau? dit Vautrin I» PoireL Monteur est bien Tait pour en
avoir. Mademoiselle Taillefer coula tiòdement un rt^ard sur le jeune
étudianL — Diles-Bous votre aventure, demanda madame Vauquer. — Hier
j'étais au bal chez madame la vicomtasse de Deausêant, une cousine à moi,
qui possède une maison niagnlGque, dee appartements habillés de soie,
enfin i{ui nuQS a donné une fétu superbe, où je me suis amusé wumiû un
roi... — Tdft, dit Vautrin en interrompant net. — Uonsiour, reprit Tivemeul
EiiyèuD, (jue voulez-vous dire? Ji: dis telet, parcoque les roi te lels
s'amusent beaucoup l'iu^i que k'S rots. — Cesl rrai : j'aimerais mieui être co
petit oiiiusans souci que roi, parce que. tit Poîrat l'id^— EnOu, reprit
l'étudiant en lui coupant la parole, ju émoK atoc une des plus belles femmei
du bal, «ne oomtMM ravissante, la plus délideus» erôalura que j'aio .'^niois
vu«. Elte Mait coiffé» avec dei fleur» do péctior, ■ 11" avait au c^é ^u (ilus
bi'uu bouijiet ^:L^ Ciuis, Jus

The text on this page is estimated to be only 16.22% accurate

^\$0 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE fleurs naturelles qui embauroaient; maiâ, bah ! il faudrait que vous l'eussiez vue, il est impos:sible de peindre une remme aimée par la danse. Kh! bien, ce matin f ai rencontré celle divine comtesse, sur les neuf heures, à pied, rue des Grès. Oh ! le cœur m'a battu, je me figurais... — Qu'elle venait ici, dit Vautrin en jetant un regard prol'ond à l'étudianl. £! le allait sans doute chez le papa Gobseck, un usurier. Si jamais vous fouillez des cœurs de femme à Paris, vous y trouverez l'usurior avant l'amanl. Votre comtesse se nomme Anastasie de Restsud, et demeure rue du Helder. A ce nom, l'étudiant regarda fivement Vautrin. Le père Goriot leva brusquement la lête, il jeta sur les deui terlocuteurs un regard lumineux et plein d'inquiétude qui surprit les pensionnaires. — Christophe arrivera trop tard, et elle y sera donc allée, s'écria douloureusement Goriot. — J'ai deviné, dit Vautrin on sa penchant à l'oreillo de madame Vauquer. Goriot mangeait machinalement sans savoir ce qu'il mangeait. Jamais il n'avait semblé si stupide et plus absorbé qu^l l'était en ce moment. — Qui diable, monsieur Vautrin, a pu vous dir» nom? demanda Eugène. — Ah ! ah l voilà, répondit Vautrin. Le père Goriot le savait bien, lui I pourquoi ne le saurais-je pas? — Monsieur Goriot, a'écria l'étudiant. — Quoi! dit le pauvre vinitlard. Elle était donc bien beUe hier? — Qui! - Madame de Kestaud. ' Vojnz-vous le vieux grigou, dit madame Vauque^ I & ViWlrîn. coimn ses ycus s'allument.

The text on this page is estimated to be only 15.08% accurate

^H Le p^rre goeuot 51 ^t*- Il l'enlretieadrait doucT dit k voix basse mademoiselle Micboimeau h l'étudiaDl. — Oh ! oui, elle était furieusement belle, reprit Eugène, que le père Goriot regardait avidement. Si madame de Beauséant n'avait pas été là, ma divine comtesse efit élé la reine du bal; les jeunes gens n'avaient d'yeux que pour elle, j'étais le douzième inscrit sur sa liste, elle danfiil toutes les contredansas. Les autres ranimes enrageaient. Si une créature a é'é heureuse hier, c'élaill bien elle. Ou a bien raison Os dire qu'il n'y a rien de plud beau que liégate à la voile, cbeval au galop et femme qui danse. — Hier en haut de la roue, chez une duchesse, dit Vautrin; ce malin en bas de l'échelle, chez un escompteur: voicià les Parisiennes. Si leurs marJs ne peuvent entretenir leur luie eft'réné, elles se vendent. Si elles no savent pas se vendre, elles éventreraient leurs mères pour; chercher de^quoi brillar. Elles fout les cent mille coups. Connu, connu 1 Le visage du père Goriot qui s'était allumé comme le soleil d'un beau Jour en enleudant l'étudiant, devint liombre à cette cruelle observation de Vautrin. — Eb bien 1 dit madame Vauquer, o(i donc est volro aventure? lui avez-vous parlé i lui avez-vous demandé si «Ile voulait apprendre le Droit? — Elle ne m'a pas vu, dit Eugène. Hais rencontrei ime des plus joli»s femmes de Paris rue des Grès, à neu(heures, une fummequi a dO rentrer du bal h deui heures du matin, n'est-ce pas singulier? Il n'y a que Paris pour ces aventures-li. — ' Bah I il y en a de bisn plus drdlefl, s'écria Vautrin. " «■liiûioisolle Taillefor avait i, peine écouté, tant elle il préoccupée par la tentative qu'elle allait faire. Has Coulure lui Lt sigoe de se lovot v^ut a.\\ti ^^a.

The text on this page is estimated to be only 12.17% accurate

K SCÈNES DB LA TIB PAIIISIENNB. er. Quand les deux danes sortirent, le p[^] Goriot les imila. — Eh bieol i'avez-vous vul dit insdame Vauquer à TauErÎD el à ses autres pensioDQairee. Il tsX clûr igu'il l[^]eet ruiné pour cas femmes-lk. " — Jameis on ne me fera croire, s'écria l'étudiant, qu« la belle comtesse de Hestaud «ppartienne au pire Goriot. — Uais, lui dit Vautrin en l'iDlerrompant, nous ne tenons pas à vous le faire croire. Vous #tes encore trop jeune pour bien connaître Paris; vous verrez plus tard qu'il s'y rencontre ce que nous nommons des hommu t ;>(itno)u... (Acesmots, mademoiselleHiclionDeiipurpg'ama Vautrin d'un air iul[^]igent.) Vous eussiez dit un cheval de régiment entendant lo son de la trompetle, — Ahl ah! fit Vautrin en e'inlerrompant pour lui jeter un regard profond, que nous n'avoni néu nos petites passions, nous? (La vieille fille baissa les yeui comme une religieuse qui voit des statues.) [^]— Eh bieni reprit-il, ces gens-là chaussent une idée «t n'en démordent pas. Us n'ont soif que d'une certaine eau prise h une certaine fontaine, et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leurs femmu, leurs enfants; ils vendraient lear flme au diable. Pour les uns, cette fontaine «si le Jeu, la bourse, une collection de tableaux ou d'insectes, la musique ; pour d'autres, c'est une femme qui sait leur cuisiner des friandises. A ceui-là, vous leur offririez toutes lei femmes de la terre, ils s'en moquent, ils ne veulent que celle qui satisfait leurs passions, fiouvent «etlk femme ne les ahn« pas du tout, vous les rudoï«, .flur vend fort cher des bribes de satisfactions; eh bien* Bii> farceurs ne M lassent pas, et mettraient leur der[^] nière couverture su Uont-de-Piélé pour lui apporta leur dernier écu. ie père Goriot est un d'i c-s gens-là. La eoïatesse l'exploite parce qu'il est Oitiurvl, et voilft la

The text on this page is estimated to be only 13.24% accurate

^H LK PÈRE GtniOT S3 ^Hkau monde! Le pauvre bonbommi^ ne pense qu'à elle. Hors lie sa paasion, 'oiis le voyez, c'est une bête brûle. Meli^z-ltf sur ce chapitre-là, son visage élinceil'» comme un diamaot. Il n'est pas difficile de deviner c* secret-là. Il a porté ce matin du vermeil i la fonte, et je l'ai ru entrant chez le papa Gobseck, rue des Grès. Suivez bien ! Bd revenant, il a envoyé chez la comtesse dpRestaudce Diats de Christophe qui nous a montré l'adresse de la lettre dans laquelle était un billet acquitté, n est clair que si la comtesse allait aussi chez le vieil escompteur, it y avait urgence. Le père Goriot a galamment Dnancé pour elle. H ne faut pas coudre deux idées pour voir «lair là dedans. Cela vous prouve, mon jeune étudiant, que, pendant qne votre comtesse riait, dansait, faisait ses singeries, balançait ses fleurs depft^her, et pinçait sa robe, elle était dans ses petits souliers, comme on dît, en pensant à ses lettres de change protestées, ou à celles de son amant. — Vous me donnez une furieuse envie do savoir la vérité. J'irai demain chez madame de Bestaud, s'écria Eugène. — Oui, dit Poirelf il biut aller demain chez madame deRestaud. K- Vous y trouverez peut-ftro le bonhomme Gorlol viendra toucher le montant de ses galanteries. - Mais, dit Bngènc avec un air de dégoût, votre Paris iaoe nn boubier. - Et un drOle de boubier, reprit Tautrin. Ceux qui ^ croltent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'ycrottent Ji pied sont des fripons. Ayez le malheur d'y décrocher n'importe tiuoi, vous eies montré sur la plac« du Palais-de-JusUce comme une curiosité. Volez un million, vous Wes marquédans les 9alonscomm«M'WNisi\N..

The text on this page is estimated to be only 17.18% accurate

^^F SCÈKES DE LA VIE PARISIEnnC ^^RQt) pa^ez trente
millinns à la Gendarinrie et h la Jusl^^&n Dour maiotpnîr celte morale-lS.
Joli I — Comment, s'écria madame Vauquer, le père Goriot aurait fonda son
déjeuner de vermeilî — N'y avait-il pas deuï tourterelles sur ie couverelet
dit Eugène. — C'est bien cela. ^ — Il y tenait donc beaucoup, il a pleuré
quand il a eu ^K^tri l'écuelie et le plat. Je l'ai vu par hasard, dit ^Hlgèue. ^V
— Il y tenait comme à sa vie. répondit la veuve. !|^ — Voyez-vous le
bonhomme, comme il est passionné, s'écria Vautrin. Cotte femme-là sait lui
chatouiller l'âme. L'étudiant remoula chez lui. Vautrin sortit. Quelques
instants autres, madame Couture et Victorino montèrent dans un flacre que
Sylvie alla leur chercher. Poiret offrit son bras à mademoiselle Michonneau,
et tous deux allèrent se promener au Jardin-das-Plantes, pendant les deuï
belles heures do la journéo— £h bien! les voilà donc quasiment mariés, dit
la grosse Sylvie. Ils sortent ensemble aujourd'hui pour la première fois. Ils
sont tous deux si secs] que, s'ils so cognent, ils feront feu comme un
briquet. — Gare au cliSlo de mademoiselle Michonneau, di en riant
madame Vauquer, il prendra comme de l'amadou. A quatre heures du soir,
quand Goriot rentra, il vit, h la lueur de deux lampes fumeuses, Victorine
dont les jreux étaient rouges. Madame Vauquer écoutait le récit de la visite
infructueuse faite â monsieur Taillefer pendant la .matinée. Ennuyé de
recevoir sa fille et cett, vieille " imrae, Taillefer les avait laissées parvenir
jusqu'à lai lur s'expliquer avec elles. — Ha cbère dame, disait madame
Couture à madame

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

^■^ Le PtRE GORIOT 55 ^^■uqucT, Ggarez-vvus qu'il u'a pas
même Tait asseoir ficlorine, qu'est rcslée constammeDt debout. A tDOi, il
m'a dit, sans se mettre en colère, tout froider~enl, da nous épargner la peine
de venir ctiez lui; que mademoiselle, sans dire sa lille, se Duiseit dans son
espiit en l'importunant (une fois par su, le monstrel]; que la mère de
Yictorine ajanl été épousée sans fortune, elle D'arait rien i prétendre; enfin
les choses les plus dures, qui ont fait fondre en iarmes cette pauvre petite.
La petite s^est jetée alors aux pieas de son père, et lui a dit avec courage
qu'elle n'innsait autant que pour sa mère, qu'elle obéirait à ses volontés sans
murmure; mais qu'elle le suppliait de lire le testament de la pauvre défunte.
Elle a pris la lettre et la lui a présentée en disant les plus belles choses du
monde et les mieux senties : je ne sais pas oii elle les a prises Dieu les lui
dictait, car la pauvre enfant était si bien inspirée qu'en l'entendant, moi, je
pleurais comme une bête. Savez-vous ce que faisait celte horreur d'hommeT
Il se coupait les ongles; il a pris cette lellro que la pauvre madame Taillefiir
avait trempée de ses larmes, et l'a jetéeaufeueuditisnt: C'est bon l D a voulu
relever sa fille qui lui prenait les mains pour les lui baiser, mais il les a
retirées. Ëst

The text on this page is estimated to be only 11.96% accurate

^Bni SCÈNES ne LA TtE paupierennb injour, et se di»ml «Je ces risiis qui constituent, certaines classes parisiennps, un esprit drOIntique dans lequpl la Wtîw enlrp comm» élément principal, et dont le mérite consista parliciiliôri>iTient àsus le geste on la prononciation. Celle espèce d'argot varie continuel!»* ment. La plaisanterie qui pn psl lo princip* n'« Jamais un mois d'existence. Un évânemenl politique, un procès en cour dVsis. une chanson des rues, les farces acteur, tout sert S entrcfnir ce jeu d'esprit, qui consiste surtout h prendro les idées et les mots comme des volants et à se les renvoyer sur des raquettes. La récents Invention du Diorama,

The text on this page is estimated to be only 9.10% accurate

^H LE Fine ootuoT 57 V^tae par lo cou pt le serrant rfe manière h
l'étoullbr. ' Ohé I les autres, ohé I Uademoisello Mîchonneau entra
dotn^ffl^nt, salua lea I «m*iTe9 sans rien dire, et s'alla placer pr&s dea trois
^^fenioes. ^^K— Bile ïoo fait toujours grelotter , cette n'eille
chaure^^pnris, dit à roii basse Blanchon à Vautrin en moDtrant
^^Sademoiselle Miebonneau. Mol qui étudia le système de Gftll, je lui
trouve les bosses de Judas. — Monsieur l'aconnueT dit Vautrin. — Qui ne
l'a pas rencontrée I répondit Bianchon. Ma parole d'honneur, celte yieille
flUe blanche me fait reflet de ces longa vers qui finissent par ronger une
poutre. — Voilà ce que c'est, jeune homme, dit la quadragénaire en peignant
ses favoris. ^^H Et lese, elle ■

The text on this page is estimated to be only 14.19% accurate

E SCENBS DE LA TIE PARI!;iENNS ms exemple, un brouillard lugubre, mélancoiiiiip, ver» poussif, un brouillard GorioL. ^ Goriorama, dil le peintre, parce qu'on n'y voyait goutte. — Hé! milord Glôriotte! il 6tra qupslîADDode véaus. As.tis au bas bout de la leble, piès de la porte par laquelle on servait, le pèri> Goriot leva la tple en flairaol un morceau de pain qu'il avait sous sa servietla, par une vieille habitude commerciale qui reparaîs!;ait quelquefois. — Hé bien! lui cria aigrement madame Tauquer d'une voix qui domina le bruit des cuillers, des assiettes et des voii, esl-ce que vous no trouvez pas le pain bon? — Au contraîrp, madame, rôpondit-il, il est fait avec do la farine d'Ëtampes, premiers qualité. — A quoi voyez-vous cela î lui dit Eugène. — A la blancheur, au goût. — Au goût du nez, puisque vous le sentez, dit madame Vauquer. Vous devenez si économe que vous finirez par trouver le moyen de vous nourrir en humant l'air do la cuisine. — Prenez alors un brevet d'invention, cria l'employé au Muséum, vous ferez une belle fortune. i — Laissez donc, il fait ça pour nous persuader qu'il a été vermicellier, dit le peintre. — Yotre nez est donc une eomuo? demanda encore l'employé a Muséum. — Cor quoi? "t Bianchon. — Cor- nouille. — Cor-nemuse. — Cor-naline. - Cor-niehe. - Cor-nichon. - Cor-beau.

The text on this page is estimated to be only 11.63% accurate

LE PÈRE aomo £9 — Cor-nac. — Cor-oorama. Cm huit réponsos partirent ds tous Ips cOtés de la shIIp arec In rapidité d'un feu de fil", el prêtèrent d'autant plus à rire, que te pauvre père Goriot regardait les eon-; m»s d'un air niaiii, comme un homme qui lècho derompandre une langue i^lrangère. — Cor î dil-il à Vautrin qui se trouvait près de lui. — Cor aux pieds, mon vieux ! dit Vautrin en enfonçant le chapeau du père Goriot par une lapo qu'il lui ippliijua sur la tête et qui le lui Ot descendre jusque sur tajeux. Le pauvre vieillard, stupéfait de cette brusque attaque, rerta pendant un moment immobile, Christophe emporta l'issietlo du bonhomme, croyanl iju'il avait fini sa soupe ; m sorte que quand Goriot, après avoir relevé son chapfSD, prit sa cuiller^ il frappa sur la table. Tous les conriïis éclatèrent do rire. — Monsieur, dit le vieillard, vous êtes un mauvais plaisant, et si vous vous permell'ij: encore de me donner ie pareils renfonceuuls... — Eh bien ! quoi, papii t dit Vautrin en l'interrorapint. — Eh bien l vous payerez cela bien cher quelque jour... — En enler, pas vrai? dit lu peintre, dans ce petit Min Doir où l'on met les enfants méchants ! — Eh bien, mademoiselle, dit Vautrin ft Viclorine, MUS ne mangez pas. Le papa s'est donc montré n tianl? — Une horreur, dit madame Couture. — Il faut le mettre à la raison, dit Vautrin. — Hais, dit Rastignac qui se frouvait assez près de Bionchou, mademoiselle pourrait tenter un procès sur

60 SCENES DE LA VIE PARISIENNE la qufslTon des aliments, puisqu'elle ne mar^ge point Eh^ ehl voyez donc comme le père Goriot examine mademoiselle Victorine. Le vieillard oubliait de manger pour contempler la pauvre jeune fille dans les traits de laquelle éclatait une douleur vraie, la douleur de Tenfant méconnu qui aime son père. — Mon cher, dit Eugène à voix basse, nous nous sommes trompés sur le père Goriot. Ce n'est ni un imbécile ni un homme sans nerfs. Applique-lui ton système de Gall, et dis-moi ce que tu en penseras. Je lui ai vu cette nuit tordre un plat de vermeil, comme si c'eût été de la cire, et dans ce moment Tair de son visage trahit des sentiments extraordinaires. Sa vie me paraît être trop mystérieuse pour ne pas valoir la peine d'être étudiée. Oui, Bianchon, tu as beau rire, je ne plaisante pas. — Cet homme est un fait médical, dit Bianchon, d'accord ; s'il veut, je le dissèque. — Non, tâte-lui la tête. — Ah l bien, sa bêtise est peut-être contagieuse. Le lendemain Rastignac s'habilla fort élégamment, et alla, vers trois heures de l'après-midi, chez madame de Restaud en se livrant pendant la route à ces espérances étourdijment folles qui rendent la vie des jeunes gens si belle d'émotions : ils ne calculent alors ni les obstacles ni les dangers, ils voient en tout le succès, poétisent leur existence par le seul jeu de leur imagination, et se font malheureux ou tristes par le renversement de projets qui ne vivaient encore que dans leurs désirs effrénés ; s'ils n'étaient pas ignorants et timides, le monde social serait impossible. Eugène marchait avec mille précautions pour ne se point croter, mais il marchait en pensant à ce quW dirait à madame de Restaud, il s'approvision

The text on this page is estimated to be only 9.74% accurate

tE PEHE GORIOT ^^■1 d'esprit, il inventait les reparties d'aa« conversah Ikin ioia^'inaire, il préparait ses mots fins, ses pbrases I la TallBjrranci, en supposaoI da petites drconsIauee bvoiables it la déclaration sur laqu^dle il fondait «on ireoir. Il so crotta, l'étudiant, il fut forcé de faire cirer K* bottes et brosser son pantalon au Palais-Royal. « Si j'elais rir.bo, se dil-il en changeant une pièce de cent sou» qn'il avait prise en soi de malMur, je serais allô ca *oiliire, j'aurais pu penser à mon aise. » Enfin il arriva rue du Helder et demanda la comtesse de Restaud. Avec il r»ga froide d'un homme aûr de triompher un jour, il reçut le coup d'œil méprisant des gens qui l'avaient vu traversant la «nir à pied, sans avoir entendu le bruit d'une voiture h. la porte. Ce coup d'œil lui fut d'autant plus sensible qu'il avait déjà compris son infériorité en I entrant dans cette cour, où ptalLiil un beau cheval rJcb»maatattelé àl'un de ces cabriolets pimpants qui uflicheut (b luïo d'une existence dissipatrice, et sous-entundei riiabitude de toutes les félicités parisiennes. Il se mit, à iiii tout seul, de mauvaise humeur. Les tiroirs ouverts .JUS son C4irveau et qu'il comptait trouver pleins d'esIpfit se fermèreut, il devint stupide. En attendant la re. ponse de la comtesse, h laquelle un valet de chambre allait dire les noms des visiteurs, Eugèoe se posa sur un seul pied devant une croisée de l'antichambre, ^api'uya le coude sur une nspugnolette, et regarda ma' iMualemeQt dans la cour. Il trouvait le lemps long, it - < Il surait allé s'il n'avait pas été doué de cotte ténacité iii^iiliuualii qui enfanle des prodiges quand elle n eo iifiie droite. — Houâieur, dit le valel de chambre, madame est dauï .'iri boudoir «t fort occupée, elle nu m'a paa répondu ; ■■■■■ ^i», i,\ monsieur veut pa^aur uu salon, il y a di;jù quel

The text on this page is estimated to be only 14.79% accurate

ra ECEKES DE LA VIE PARISIENNE Tout 6Q admiraDt
l'épourentable pouvoir de ces g qui d'un seul mot, accusent ou jugent leurs
maltrois Baslignac ouvrit délibérément la porte par laquelle était sorti le
valet de chambre, afin sans doute de faire croire à ces inconnus qu'il
connaissait les lieux de la maison ; mais il déboucha fort étourdiment dans
une pièce où se trouvaient des lampes, des buffets, un appui-rein à chauffer les
serviettes pour le bain, et qui menait à la fois dans un corridor obscur et dans
un escalier de bois. Les rires étouffés qu'il entendit dans l'antichambre
firent à son comble sa confusion. — Monsieur, le salon est par ici, lui dit le
valet de chambre avec ce faux respect qui semble être une leçon de plus.
Eugène revint sur ses pas avec une telle précipitation qu'il se heurta contre
une baignoire, mais il retint heureusement son chapeau pour l'empêcher
de tomber dans le bain. En ce moment, une porte s'ouvrit au bout du long
corridor éclairé par une petite lampe, Rastignac y entendit à la fois la voix de
madame de Restaud du père Goriot et le bruit d'un baiser. Il entra dans la
salle à manger, la traversa, suivit le valet de chambre et entra dans un
premier salon où il resta posé devant la fenêtre, en s'apercevant qu'elle
donnait sur la cour. Il voulait voir si ce père Goriot était bien réellement son père
Goriot. Le cœur lui battait étrangement, il se souvenait des épouvantables
réflexions de Vautrin. Le valet de chambre attendait Eugène hors la porte du
salon, et il en sortit tout à coup un élégant jeune homme, qui dit
impatiemment : « Je m'en vais, Maurice. Vous direz madame la comtesse
que je l'ai attendue plus d'une demi-heure. » Cet impertinent, qui sans doute
avait l'habitude de l'être, chanta quelque roulade italienne < & > dirigée
vers la fenêtre où se trouvait Eugène, et

The text on this page is estimated to be only 14.23% accurate

LK PERE GORIOT ^^Bat pour voir la Bgure de l'éludiaDt ^^ ^
respect nécessaire exigé par un homme taré, mais dont on rougit plus lard.
Le père Goriot répondit par un petit salut amical, plein de bonhomie. Ces
évânemeuls se passèrent avec la rapidité de l'éclair. Trop attentif pour
s'apercevoir qu'il n'était pas seul, Eugène entendit tout à coup la voix de la
comtesse. — Âh [Uaiime, vous vous en alliez, dit-elle avec un ton de
reproche où se mêlait un peu do dépit. a comtesse n'avait pas fait attention à
l'entrée du tU. Rastignac se retourna brusquement et vit la comB
coquettement vêtue d'un peignoir en cachemire inc, h nœuds roses, coiffée
négligemment, comme le 1 les femmes de Paris au matin; elle embaumait,
elle i doute pris un bain, et sa be^ulô, pour ainâ assouplie, semblait plus
voluptueuse; ses yeux it bumkles. L'œil des jeunes gens sait tout voir : Is
s'unissent aux rayonnemenls de la fenime

The text on this page is estimated to be only 12.25% accurate

64 SCENES DE U VIE PABISIENNB] Gomme une planta aspire dans l'air des suDstflDces qui | lui sont propres; Eugène seiHit donc la fraîcheur épanouie des mains de cette femme sans avoir tMsoin d'y toucher. Il voyait , à (revers le cachemire, les teintes rosées du corsage que le peignoir, légèrement enlrouvert, laissait parlois h nu, et sur lequel son regard s'étalait Les ressources du buse étaient inutiles à la comtesse, la ceinture marquait seule sa taille flexible, son cou invitait à l'amour, ses pieds étaient jolis dans les pantou^es. ' Quand Haiime prit cette main pour ta baiser, Eugène aperçut alors Maxime, et la comtesse aperçut Eugène — Ah ! c'est vous, monsieur de Rasiignac, je suis bien J aise de vous voir, dit-elle d'un air auquel iiavent ob^ J les gens d'esprit. I Maxime regardait allemativemeDI Eugène et la cent- 1 lesse d'une manière assez significative pour faire décam- 1 [ter l'intrus. — Ah ça, ma chère, j'espère que tu vas me mettre ce petit drâlo à la porLc ! Cette phrase était une J traduction claire et intelligible des regards du jeune J homme impeitinemment fier que la comtesse Anastasie I avait nommii Maxime, et dont elle consultait le visage I de cette intention soumise qui dit tous les secreis d'une 1 femme sans qu'elle s'en doute. Bastignac se sentit une ! haine violente pour ce jeune homme. D'abord les beaux cheveux Uonds et bien frisés de Maxime lui appru^nt j combien les siens étaient horribles. Pais Maxime avait des bottes fines et propres, tandis que les siennes, malgré le soin qu'il avait pris en mar::liant, s'étaient empreintes d'une légère leiDtti de boue. Enâu Maxime pormil une redingote qui lui serrait élégsmment la taille et le faisait reast^mbler a une juliu femme, tandis qu'Ëugèue «Tait à deux heures et damia un habit noir. La spirituel enfant de la Chareiita sentit la supériorité que la mise auniiat h ce ditudy, uimi'e el ^raud, â l'œil clair.

The text on this page is estimated to be only 13.53% accurate

LE P^tRB GORIOT 65 au lein^l pâle, un de ces hommes capable» de ruiofr àe» urptielin.G. Sans attendre la repoaso d'Eugène, msdaBW lie Restaud se sauva comme h tire-d'aile dans l'aolre saloD, en lais,UDt ûolter les paas de son peignoir qui se roulaieDi et se déroulaient de manière à lui donner l'apparence d'un papillon; et Ma:(ime la suivit. Eugène fii' npui suint Maxime et la comtesse. G's trois personnages se Houvèreut donc en présence à la hauteur de la cheminée, au milieu du grand salon. L'étudiant savait bien ; qu'il allait gêner cet odieux Maxime ; mais, au h.sque de déplaire à madame de Restaud, il voulut gPner le dandy. Tout à coup, en se souvenant d'avoir vu ce jeune homme ■u bal de madame de Beaugéant, il devina ce qu'était Uaxime pour madame do Bestaud ; et avec cette audace juvénile qui fait commettre de grandes sottises on obIcair de grands succès, il se dit : Voilà mon rival, je Tpux triompher de lui. L'imprudent! il ignorait que m comte Maxime de Trailles se laissait insulter, tirait le premier et tuait son homme. Eugène était un adroit ttiasseur, mais il n'avait pas encore abattu vingt poupées sur vingt-deux dans un tir. Le jeune comte se jeta dans une bergère au coin du feu, prit les pincettes, et fouilla lb fojer par un mouvement si violent, si grimaud, que le beau visage d'Anastasie se chagrina soudain. La jeune femme se retourna vers Eugftne, et lui lança un de ces regards froidement interrogaiifs qui disent si bien ^^ Pourquoi no vous en allez-vous pas î que les gens bien ; I .itérés savent aussildt faire de ces phrases qu'il reudrait| peler phrases de sortie. Itagène prit nn air agréable et dit : — Sladame, j'ai hâle de vous voir pour... Is'arrèta tout court. Dne porte s'ouvrit. Le monsieur t le tilbury se montra soudain, sans chaâ pas la comtesse, regarda soucieusenienl

The text on this page is estimated to be only 11.37% accurate

i SCÈNES DE LA VIE PAAISIEXNE Eugèae, et tendit la main h Maxime, en lui disant c Bonjour, d avec utie eiprassian fratorncUo qui surpri siagulièremenJ Eug&oe. Les jeunes gens de provint ignorant combien est douce la vie k trois. — Monsieur de Restaud, dît la comtesse à l'éludiant e lui montrant son mari. Eugène s'inclina prorondément. — Monsieur, dit-^llo en continuant et en présentait ËugËnoau comte de Reslaud, est monsieur de RasU'gua^ parent de madame la vicomtesso de Ueauséjtnt par ti Uurcillac, et que j'ai eu le plaisir de '.enconlrer à se dernier bal. Parent dt madame la vicomteue de Beauséant par lé MamUoft ces mots que la comtesse prononça presque emphatiquement, par suite do l'espèce d'orgueil qu'è^ prouve une maîtresse de maison à prouver (ju'ello ni chez elle que des gens do distinction, furent d'un ~ magique, le comte quitta son air froidement céréind nieui et salua l'étudiant. — Enchanté, dil-il, monsieur, de pouvoir faire votn connaissance. Le comte Maxime de Trailles lui-mOme jela sur Et* gine un regard inquietL et quitta tout h coup son air impertinent. Ce coup de baguette, d& à la puissante inte^ vention d'un nom, ouvrit trente cases dans le cerveau di Hérédionul, et lui rendit l'esprit qu'il avait préparé. Uni soudaine lumière lui tit voir clair dans l'atmosphère dl la haute société parisienne, encore ténébreuse pour lui La Maison Vauquer, le père Goriot élaieut alors blei loin de sa pensée. — Je croyais les Marcillac éteints? ^t lu comte dl Beclaud h Eugène. — Oui, monsieur, répundit-il. Mon graud-oncJo, U £ËfvaJier de Ilastignac, a cpuusé i'béritière de la.

The text on this page is estimated to be only 8.60% accurate

InllTCfl*: LZ PEfIB GORtOT 07 . D n'a eu qa'uDt fillr, qui a ApousA)e mafiéËàl àti Clarimbtull, aïeul malcnel du niidafrje de BP4Uséant. Noos sommes la brandiB «detlf; brnaoho d'autant plus paurrc que moD graud-onde, Tice-amiral, l tout pffrdu att servie» da roi. I« goaverDem(!iii révolutionnaire n'a pas voulu admettre nos créances datu la liquidaboQ qu'il a faile de la compagnie âos Indes. — Ilonsiout volm h'rand-onclâ ne commaud ait-il pas it V*ns«rt- avant 1789 î — Précisémeni. — Alors, il a coDuu mon grand-père, qui commaodail le Wanoick. Maiimi:^ haussa légèrement les épaules eil regard^Dt madame de Restaud, et eut l'air de lui dire ; S'il su met i causer marioe avec c^ lui-là, nous sommes perdus. inastasia comprit le regard de monsieur de Trailtes. Avec celte admirable puissance que possèdpnl les femmas, elle se mit k souriro en disant : ■ Venez, Haiinie; j'ai quelque chose à vous demander. Messieurs, nous TOUS laisserons naviguer de conserve sur le Warwiek et !ur fc Vengeur. » Elle se leva et fit un signe plein de Iraitrtse railleuse à Maiime, qui pfil avec elle la toute du boudoir. A peine ce couple mori/amin*^, jolie expression ■Uranande qui n'a pas son équivalenl en fTani.^ais, avait-il atteint la porte, que le comte interrompit aa converMilion avL-c. Eugène. — Anastasie ! resli'z donc, ma chère, s'écria-l-ii avec humeur, vous savez bien que... — Je reviens, je reviens, dit-elle en l'inierrom pria. Il ne me faut lu'un moment pour dire à Slaxime ce dont je veux le charger. Elle revint promptement. Comme toutes les femifies (Jn\ roT0é*« d'nhfprwT le nnrf^ff de K'iirs maris ini'.r ^you m «uuduint k leur l'antùutt, bavuttl tuCuuo.AVku

The text on this page is estimated to be only 17.05% accurate

I 08 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE jusqu'oti elles peuvent aller aSn de ne pas perdre un», confiance précieuse, et qui alors De le.^ choquent jamais dans les petites choses de la vie, la comtesse avait vu d'après les inflexions delavoix du comte qu'il n'y aurait aucune sécurité à rester dans le boudoir. Ces coDtretemps étaient dus à Eugène. Aussi la comtesse monlra< I-elle l'étudiant d'un air et par un geste plein de dépit ' Uazime, qui dit fort épigrammatiquementl au comte, k sa remme et à Eugène : — Ecoutez, vous êtes en affaires, je ne veux pas vous gêner; adieu. Il se sauva. — Bestez donc, Haximel cria le comte. — Venez dîner, dit la comtesse, qui laissant encore une fois Eugène et le comte suivit Maxime dans le premier salon où ils restèrent assez de temps ensembla *pour croire que M. de Bestaud congédierait Eugène. Rastignac les eolendai\ tour à tour éclalant de rirej causant, se taisant; mais le malicieux étudiant faisait dt l'esprit avec monsieur de Be>taud, le flattait ou l'emba^ quait dans des discussions, afin de revoir la comtesse de savoir quelles étaient ses relations avec le père Goriot. Cette femme, évidemment amoureuse de Maxime; cette femme, maîtresse do son mari, liée secrètement ai vieux vermicellierj lui semblait tout un mystère. Il voui lait pénétrer ce mystère, espérant ainsi pouvoir régner souverain sur cette femme si éminemment Parisienaoi — Ânaslasie, dit le comte, appelant de nouveau si femme. j — Allons, mon pauvre Maxime, dit-elle au jeuui homme, il faut se résigner, A ce soir... — J'espère, Nasie, lui dit-il à l'oreille, que voua consignerez ce petit jeune homme dont les yeux s'allumaiea comme des ctmrbons quand votre peignoir s'entr'ou vrai I Il vous ferait des déclarations, vous compromctU'ait, c vous me iijrwriz a le tuer.

The text on this page is estimated to be only 14.72% accurate

Il LE PÊRK GORIOT 69 p Êles-voos Ton, Maxime? dii-elle. Ces pelits élunts ne sont-ils pas, au contraire, d'eïcellenls paratounerres? Jo le ferai, certes, prendre en grippe h Bi>sbud. Maxime éclata do rire et sortit suivi de la cointesso, qui se mit à la fenêtre pour le voir montant Pn voilurn, faire piaETer son cheval et agitant son fouet. Elle ne reTint que quand la grande porte fui fermée. - Dites donc, lui cria le comlfl quand elle rentra, ma chère, la terre où demeure la famille de monsieur n'est pas ioio de Verleuil, sur la Charente, Le grand-oncle do monsieur et mon grand-père se connaissaient. — Enchantée d'Être en pays de connaissance, dit la comtesse distraite. — Plus que vous ne croyez, dit à voii basse Eugène. — Comment! dil-elle vivjmenl. — Mais, reprit l'éludianl, je viens de voir sortir do chez vous un monsieur avec lequel je suis porte ô porte (iiMis la même pension, le père Goriot. A ce nom enjolivé du mut père, le conite, qui li.^onnait, jrta les pincettes dans le feu. comme si elles lui eussent brûlé les mains, et se leva. — Uonsieur , vous auriez pu dire monsieur Goriot I s'Écria-t-il. La comtesse pâlit d'abord en voyant l'impatience de son mari, puis elle rougit, et fut évidemment embarrassée ; elle répondit d'une voix qu'elle voulut rendre naturelle, et d'un air faushemeot dégagé : v 11 est impossible de connaître quelqu'un que nous aimions mieux... » Elle K'iateiTompil, regarda son piano, comme s'il se réveillait en elle quelque fantaisie, el dit : — Aimez-vous la musique, monsieur ï — Beaucoup, répondit Eugène, devenu rouge et bêtifié

The text on this page is estimated to be only 11.52% accurate

^ '70 sccires Dx LA TiB PANsmNK pnr l'idée oonruse qu'il eut d'aroir oommiHquelqup lourde Roltise. — Chnntez-vous T s'écrin-t-elU en s'on alKint à S04 fâano dont ellp attaquâ TîremPDI toutes les touches ej^ Im remuant df^puis l'ut à'en bas jusqu'au fa d'ea haut. Birroh! — Non, raadaniH. Le comte de B^-slaud se promenait do long en lai^i — C'est dommage, vous vous fites prive d'un grand ^ jnoyen de succès. — Ca-a-ro, coro-a-ro, ca-a-ora-ro, na du-bi-ta-re, chaula la copitese. En proDonçanl le ^om du père Goriot. Eugénie aval donné un coup de baguette magique, mais dont l'effo était llnvwae de celui qu'avaient frappé «es mots : parenl de madame de Beauséant. Il se trouvait dans la situation d'un homme introduit par faveur chez un smaleul de curiosités, et qui, touchant par mégardo une armoii pleine de figures sculptées, fait tomtier trois ou quatre ,Wles mal collées. Il aurait voulu se jeter dans un gouffre. Le visage de madame de Bestaud était seo, froid, et devenus indiffÉrents fuyaient ceux du malencontreux étudiant. — Madame, dit-il, vous avez k causer avec monsini de Restaud, rouillez agréer mes hommages, et me pev mettre... — Toutes les fois que vous viendrez, dit précipitamment la comtesse en arrêtant Eugène par un geste, Ates sûr de nous faire , h monsieur de ttestaud comme l moi, le plus vif plaisir. Eugène salua profondément le couple et sortit suivi monsieur de Resta ud, qui, malgré ses iastances, l'i pngna jusque dans l'antichambre. — Toutes les fois que monsieur se présentera, dit l1 comtA & Maurice, ni madame ni moi nous n'y seroDs.

The text on this page is estimated to be only 11.15% accurate

U PERE GORIOT 71 ^^ nntl Eug&Dfi mit lo pipd sur !p pcrroTi,
il s'nperçHl ^îTil pleuvnit. — Allons, sf dit-i!, jo suis Tenu faire une gnur-
hprie dont j'ignore la cnuse et la porlép. Je gâterai par-dessus le marché
mon habit et mon chapeau. Jedoïrais rester -tans un coin h pôcber le Droit,
ne penser qu'à devenir un rude magistrat. Puis-je aller dans le monde quand,
pour y manœuvrer convenablement, 9 ffiut un tas de cabriolets, do bolto
cirées, d'agrès indis-' pensaNes, des chaînes d'or, dès le matin des gants de!
daim qui coûtent six francs, et toujours des ganis jaunes , le soir 1 Vieux
didle de père Goriot, va ! Quand il se trouva sous la porte de la rue, le
cocher d'une voiture de louage, qui venait sans douie de remiser de
nouveaux mariés et qui ne demandait pas mieux que de voler h son maître
quelques courses de contrebande, fit k Eugène un signe en le voyant sans
pam"pluie, en hab

The text on this page is estimated to be only 14.61% accurate

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE f ^H ne connaissait pas
cumbien il était riche en parents qui ^m iKse soudaient pas de lui, ^M — Le
vicomte de Bi'an^nt, rue,.. ^P — De Grenelle, dît le eocheren hochant la
tôte et Tinterrompanl. VoycK-vous, il y a encore l'hOtelduconiiieet du
marquis de Beauséant. rue Saint-Dominiqu, ajoulal-il en releviiiit le
marchppied. — Je le sais bien, répondit Eugène d'un air sec. Tout le monde
aujourd'hui se moque donc de moi ! dit-il en jetant son cliapeau sur Ips
coussins du devant. Voilà une escapade qui va me coûter)a rançon d'un roi.
Mais au moins je vais faire ma visite à ma soi-disant cousine d'une manière
solidement aristocratique. Le pèrti Goriot me coûte déjà au moins dix
fraucti, le vieux scélérat ! Ma rail ja vait> raconter mon aventure à madame
de Seau séant, peut-être la ferai-je rire. Elle saura sans doute le mystère des
liaisons criminelles de ce vieux rat sans queue et de cette belle Temme. Il
vaut mieux plaire à ^ma cousine que de me cogner contre cette femme
immorale, qui me fait l'effet d'être bien coûteuse. Si le nom de la belle
vicomtesse est si puissant, de quel poids doit donc étr" Sd personne î
Adressous-nous en haut. Quand on s'attaque h quelque cho.se dans le ciel, il
faut viser Dieu I Ces paroles sont la formule brève des mille et une pensésB
entre lesquelles il floltait. Il reprit un peu de calme et d'assurance en voyant
tomber la pluie. Il se dit que i^U allait dissiper deux des préCL

The text on this page is estimated to be only 15.48% accurate

«Ti t, E PÈRE GONRO 73 voiture passant sous le porche, touroant dans la cour, et s'airèlant sous la marquise du perron. Le cocher h grosse houppelande bleue bordée de rouge vint déplier le marchepied. Ed de.scendant de sa voiture, Eugène entendit des rires étouffés qui parlaient sous le péristyle. Trois ou quatre valets avaient déjà plaisanté sur cet é

The text on this page is estimated to be only 14.09% accurate

i p.. ftCtiTKR DE LÀ VIE FARISTENNE tant plus cnrieuse que le sdoo do madame de Rfstaud 1 lui fournisMit un terme de comparaison. A quatre beu- 1 Tes e.t demie la Ticomlesse était visible, Cinq minutes plus] tfl, elle n'eût pas reçu son cousin. Eugène, qui ne savait rien des diverses étiquettes parisiennes, fut conduit par un grand escalier plein de fleurs, blanc de ton, h rampe dorée, à tapis rouge, chez madame de Beau.sénnt, dont U ignorait la hiofographie vert>ale, une de ces ctiangfantes histoires qui se conlenl tous les soirs d'oreille en oreille dans les salons de Paris. La ricomlesse était liép depuis trois ans avec un des plus célèbres et des plus riches seigneurs portugais, l« iparquis d'Adjuda-Pinto. C'était une de ces liaisons innocentes qui ont tant d'attraits pour les personnes ain^ liées, qu'elles ne peuvent supporter personne en bers. Aussi le vicomte de Beauséant avait-il donné lui-m^ma l'exemple au public en respectant, bon gré mal gré, celte union morganaïque. Les personnes qui, dans les ^premiers jours de celte amitié vinrent voir la vicomtesse à dtiui heures, j trouvaient le marquis d'Adjuda-Pinto. Madame de Beauséant, incapable de fermer s^ porte, ce qui eût été fort inconvenant, recevait si troitement les gens el contemplait si studieusement sa corQicbe, que chacun comprenait combien il la gênait. Quand on sut dans Paris qu'on gCuait madame de Beai> aÎÉant en venant la voif entre deux et quatre heures, ello se trouva dans In solitude la plus complète. Elle alloil aux BoufTons oîi à l'Opéra eu compagnie do mons)eui de Beauséant et de monsieur d'Adjuda-Pinlo ; mais PB homme qui .«ail vivre, monsieur de Beauséanl qaitlail toujours sa femme et le Portugais après les y avoir installés.Monsieurd'Adjudadevail se marier. Ilépousailuno demoiselle de Rochelide. Dans toute la haute société une Bèulepersonneignoraitenpûrpce mariage, cette personne

The text on this page is estimated to be only 8.32% accurate

H^{^^} urtM: «ravr Hî ^{^^}iUnmitAnmB d[^] ■««DBéant.
QoriquMHkn 4» ■• MBiai bien arairai bien parié rBiruc-meot ; ellp en trait
rilt croTantaup isps amies roulsii[^]nl Iroubteran baDb«ur j«iDiué. Cependant
les bana allaiiMit »> publier. Oiioiqu*U tQl Tenu pour notifier en mana[^] à
la ncDmiesoe, le beau Portugais n'aTaii «ncore osé dire un tntr» not.
Pourquoi T Rien .san» doute n'f <4 plas difOdle qse da notifiitr h une
fpmin« un Jtpmhtable uliitnaNm. Ortaina homraps ne trouvent plus k l'aisp
sur le lerratn, itérant uu homme qui leur menare le cœur ava: une épée, que
devant unt[^] femme qui. après avoir débile ses élégies pendant deux heures
ta\ la morte et demande des teis. En ce moment donc monsieur d'Adjuda-
ihnto était mr les épines, et voulait sortir, en se disant que siadame d«
Beauséant apprendrait cette nouvelle, il loi écrirait, il serait plus commode
de traiter ce galanl a»mssinat par correspondance que de vivo vont. Quand
le valet de chambre âc la vicomtesse annonça monsieur Eugène de
Ra«tigrnac, il fil tressaillir de Joie le marqua <l'Adjuda-Pinto. Sachez-le
bien , femme «mante est encore plus ingénieuses h se créer des doutes
qu'elle n'est babiJe h varier le plaisir. Quand elle i-[^] sur le Kointd'dlre
quittée, elle devine plus facilement le sens l iinfnwte que le coursier de
Virgile ne flaire les ioini-iius corpuscules qui lui annoncent ramour.AusKî
compf7. que madame de Beauséant surprit ce tressai Itemenl involontaire,
iS[^]r. mais naïvement épouvantable. Eutrène if[^]orait qu'on ne doit jamais se
pré.senter chez nui qufl ce soit è Paris sans s'être fait conter par les amis
rtnla maison l'histoire du mari, celle de ia lemme ou deaenfaQt.s, aflnden'y
commettre aucune de ces balourilisps dont un dit pittoresquement en
PoloRiie; j4(te/M des hant/i à votrt ehoTÎ sans doute pour vous tirer du
mauvais pas ou "oua vous embourber. Si ces nv)|

The text on this page is estimated to be only 14.64% accurate

iCXH«6 Ve LA. VIE PARISTenNB heurs de la conversation n'ont encore aucun nom pu Franco, on les 7 suppose saas doute impossibles, par mite de l'énorDio publicité qu'j obtiennent]es médisances. Après s'être embourbé chez madame de Reslaud,

The text on this page is estimated to be only 15.48% accurate

^B LE PÉHE IWKIOT 77 BÇrit, la soif de l'or lui sécha la gon^. Il avait cent trenlo francs pour son trimesire. Son père, sa mère, ses frères, s»s sœurs, sa tante, ne dépenxaient pas deux cents Traocs par mois, à eux tous. Cette rapide comparaison entre sa situation prÀsente et le but auquel il falluil parvenir contribuèrent h le stupéiier. — Pourquoi, dit la vicomtesse en riant, no potme^-vouï poî venir aux Italiens? — Des affaires? Je dtne chez l'ambassadeur d'Anglo— Vous les quitterez. Quand un homme trompe, il est invinciblement forcé d'entasser mensonges sur mensonges. Monsieur d'Adjuda dit alors en riant : Vous l'exigez? — Oui, certes. — Voilà ce que je voulais me faire dire, répondit-il en jetant un de ces 0ns regards qui auraient rassuré toute autre femme. U nrit la main de la vicomtesse, la baisa et partit. Eugène passa la main dans ses cheveux, et se tortilla pour saluer en croyant que madame de Beauséant allait pensera lui; tout b coup elle s'élance, se précipite dans la galerie, accourt à la fenStre et regarde monsieur d'Adjuda pendant qu'il montait en voilure; elle prête l'oreille i Pordre, et entend le chasseur répétant au cocher: Chez monsieur de Bochefld. Ces mots, et la manière dont d'Adjudase plongeait dans sa voilure, furent l'éclair et le foudre pour cette femme, qui revint en proie à de mortelles appréhensions. Les plus horribles catastrophes ne sont que cela dans le grand monde. La vicomtesse rentra dans sa cbanilure à coucher, se mit à tahle, et prit on joli papier. Ziwinomcrni.éuivait-eUe.oA vouï dlnei citet Ut AucAfjde,

The text on this page is estimated to be only 11.88% accurate

HS SCÈNES DE LK VIE PAKISIUNNB mit twñ à Fambmiadt
angiaie, vaut tm dcvet une «ifticatton; je wna ailtndi. Après avoir redressé
quelques lettres défigurées pArle tremblemeat convulaif de sa maiD, elle
mit un C qni voulait dire Claire de BourgOKii

The text on this page is estimated to be only 10.85% accurate

^Biv' LU PÉRI fiOtUOT 79 ivfl ma ramille, dit-il eu continuant, vous aimeriez i jouer le rôle d'une de cm fées fabulaus qui ou plaïdaient à dissiper les obslacles dutour de leurs âll«;uls. — Eti bïea ! mon cousin, dit-olleen riant, à quoi puis- je rous être bonne. — Hais le sais-je? voua appartenir [«r un lien de liarenté qui se perd dans l'ombre est d^Jà louie uuelorlune. Vous m'avez troublé, je ne sais pluace qua je venais vous dire. Vous &les la seule' personne que je connaisse à Paris. Ali I je voulais vous consulter en vous demandant de m'accepler comme un pauvre eufanl qui désire sa ooudie à vuLro jupe, et qui saurait mounr pwnfj vous. WjÉ| — Vous tueriez quelqu'un pour moiT ^^ — i'en tuerais deux, Ûl Eugène. « — Eul'aDIl Oui, vous êtes un onfanl, dit-elle on réprimant quelques larmes; vous aimeriez âiucàremeal, vouai — Oh 1 fil-il eu hocbanl la tête. La vicomlefise s'intéressa vivument h l'étudiant poui ' une réponse d'ambitieux. Le Uéridioual en était i sou premier calcul. Entre le boudoir bleu de madame de U«-slaud et le salon rose de madame de Buauséant, il avait Cail trois années de ce Droit parUka dont ou uo parle pa&, ijuoiqu'il constitue une baule jurisprudence sociale qui, bieu apprise et bien praliquËo, mène à tout. — Ab ! j'y suis, dit Eugène. J'avais remarqué madame * Il Reslaud à votre i>al, je suis allô ce malin chez olli<. vous="" avez="" dq="" bien="" lu="" dit="" eu="" bouriaut="" madiiuit.="" beaus="" eh="" ouif="" je="" suis="" un="" ignorant="" qui="" mettra="" contre="" lui="" tout="" le="" monde="" si="" me="" refusez="" votre="" secours.="" crois="" qu="" est="" rortdifticile="" de="" rencontrera="" paris="" une="" femme="" jf="" bellt="" rjctie="" soit="" inoccup="" et="" il="" m="" faut="" que="" aulrei="" fcmtnd=""/>

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

f SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE "Tons savez si bien expliquer : la vie. Je trouverai partout un moDEieuT de Trailles. Je venais donc à vous pour vous demander le mot d'une énigme, et vous prier de me dire de quelle nature est la sottise que j'y ai faite. — Madame la duchesse de Lange-aïs, dit Jacques en occupant la parole à l'éludant qui fit le geste d'un homme violemment contrarié. — Si vous voulez réussir, dit la vicomtesse à voix basse, d'abord ne soyez pas aussi déraisonnable. — Eh bien bonjour, ma chère, reprit-elle en se levant et allant au-devant de la duchesse dont elle pressa les mains avec l'effusion caressante qu'elle aurait pu montrer pour une sœur et à laquelle la duchesse répondit par les plus jolies courtoiseries. — Voilà deux bonnes amies, se dit Bastignac. J'aurai dès lors deux protectrices; ces deux femmes doivent avoir les mêmes affections, et celle-ci s'intéressera sans doute à moi. — A quelle heureuse pensée dois-je le bonheur de te voir, ma chère Antoinette? dit madame de Fleury — Mais j'ai vu monsieur d'Almeida-Pinto entrant chez monsieur de Bochefide, et j'ai pensé qu'alors vous étiez seule. . Madame de Beauséant ne se pinça point les lèvres, elle ne rougit pas, son regard resta le même, son front parut s'éclaircir pendant que la duchesse prononçait ces fatales paroles. — Si j'avais su que vous fussiez occupée... ajouta la duchesse en se tournant vers Eugène. — Monsieur est monsieur Eugène de Baslignac, un de nos cousins, dit la vicomtesse. Avez-vous des nouvelles du général Unruh? dit-elle. Sérizy m'a dit hier

The text on this page is estimated to be only 8.67% accurate

U tnmt (ionterT Rn ne le voyait plus; l'avpz-vousa eu chez * d'huî
La ducbetne, qui pasuil pour Mre «twDdonnée par inoDsieur de Sontriveau,
de qui file éifiit éperitument éprise, senlil au cœur la pointe de wllo
question, et rougit iii répoudftDt : — Il était hiCT è l'Elysée. — De serrice,
dit niadanie de Beauséaril. — Qara, voQS savez sans doute, reprit la
duchesse en jetant des flots de oiaHgni'é par ses regards, que demain tes
iMins de monsieur d'AdJuda-Pinto et de mademoiadle il«Boehéfide se
publient? Cb coup était trop violent; la vicomtesse pSIit et répondit en riant
: — Un de ces bruits dont s'amusement lec Mis. Pourquoi monsieur d'Ajuda
porterait-il chez les Soefæfide sa des pins beaux noms du Portugal ? Les
Botteflde sont des getis anoblis d'hier. — Hais Bertbe réunira, dit-on, deux
cent mille livres de rente. — Monsieur d'Adjudi oil trop rich»] pour faire de
oet calculs. — Mais, ma chère, mademoiàello de BocbeSdu eai cliarmante.
— Ahl — Enfin, it y dîne aujourd'hui, les conditiones sont arrÊlées. Vous
m'élouncz étrangomenl d'être si peu instruite. — Quelle soUise avez-vous
donc faite, monsieurT dit madame de BeausoanL Ce DauvTu eiifanl mt si
nouvel* liment jeté dans le monde, qu'il ne comprend rien, ma cbtre
Antoinetle, à ce que nous disons. Soyez bonne pour lui, remettons i causer
de ci-la demain. Demain, VDjez-vous, tout sera sans doute oftiiiiell, el vous
pourrea ' p ofUcifluse è coup sÛr. e tourna sur Ku^ène Uu de ixs regard»
iVOr

The text on this page is estimated to be only 14.22% accurate

B2 eCÈNCs DE LA TTE PARtSnENTfK pertinent! qui enveloppfit un homme des pieds à la tête, f eplnlis»-nl, et le mettent à l'état de zéro. — Madnm, j'ai, sans le> savoir, plonge un poignard dsDs le cœur de madame de Bi^ataud. Sans le savoir, voilà ma faute, dit l'étudiant, que son génie avait assea bien servi et qui avait découvert les mordantes épigrammes cachées souk les phrases affectueuses de cet deux femmes. Vous continuez à voir, et vous craignez pcul-èlre les gens qui sont dans le secret du mal qu'ils vous font, tandis que celui qui blesse en ignorent la profondeur de sa blessure est regardé comme un sot, un maladroit qui ne sait prolitor de rien, et chacun le méprise. Madame de Beauséant jeta sur l'étudiant un de ces regards fondants où les grandes âmes savent mettre tout îi la fois de la reconnaissance et de la dignité. Ce regard fut comme un baume qui calma la plaie que venait de faire au cœur de l'étudiant le coup d'œil d'buissier-prijeur par lequel la duchesse l'avait évalué. — Figurez-vous que je venais, dit Eugfne en continuant, de capter la bienveillance du comte de Bistaudi car, dit-il en se tournant vers la duchesse d'un air à la fois humble et malicieux, il faut vous dire, nnadame, que je ne suis encore qu'un pauvre diable d'étudiant) bien seul, bien pauvre... - Ne dites pas cela, monsieur de Bastignae. Kotis autres femmes, nous ne voulons jamais de ce dont peisoime ne veut. — Bahl fitEogène,ie n'ai que vingt-deux ans, il foui savoir supporter les malheurs de son âge. D'ailleurs, (e suis à confesse; et il est impossible de se mettre à genoux dans un plus joli confessionnal : on y fait les péihés dont on s'accuse dans l'autre. I La duchesse prit uu air froid & ce dLscours aiiti

The text on this page is estimated to be only 13.85% accurate

LR PGIIE GORIO ^^Bligtaux, dont «llo pro§crivit le mauvais guût en disant ^Ti la vicomtesse : — Monsieur arrive... Madame de Beauséant se pril à rire franchement et de son cousin et de ta duchesse. — Il arrive, ma chère, et cherche une inslilulrice qui lui enseigne le bon goûL — Madame la duchesse, reprit Eugène, n'esl-il p.is naturel de vouloir s'initier au secrets de ce qui nous cbarmc? (Allons, se dit-il à lui-même, je suis sûr que je leur fais des phrases de coiffeur.) — Mais madame de fteslaud est, je crois, l'écolière de monteur de Trailles, dit la duchesse. — Je .d'en savais rien, madame, reprit l'étudiant. Atis» me suis-je étourdiment jelé entre eux. EpAd, je m'Mïs assez bien entendu avec le mari, je me voyais MUfTert pour un temps parla femme, lorsque je me suis avisé de leur dire que je coDuaissais un homme que je v^aïs de voir sortant par un escalier dérobé, et qui avait, au fond d'un couloir, embrassé la comlesse. ^ Qui est-ceî dirent les deux femmes. — Un vieillard qui vit A raison de deux louis par mois, in fond du faubourg Saint-Marc«au, comme moi, pauvre étudiant; un véritable malheureux dont tout le monde se moque, et qun nous appelons le père Goriot. — Mais, enfant que vous files, s'écria la vicomtesse, ïïïïiame de Restaud est une demoiselle Goriot. — La fille d'un vermicellier, reprit la duchesse, une jftiile femme qui s'est fait présenter le mfime jour qu'une lillB de pâtissier. Ne vous en souvenez-vous pas Clara? Le roi s'est mis it rire, et a dit en latin un boa mol sut Il Tarine. Des gens, comment donc? des gens... — Ejutdem fnritue, dit Eugène. — Cest cela, dit la duchesse.

The text on this page is estimated to be only 11.77% accurate

w 1 ge) I SCENES DE LA VIE PAJUSIEMIB — Ih I c'est fton
père, re[^]irit l'étudiaat en foisant an gestB d'boireur. — Mais oui ; «
boDhomme arojt doux filles dont il est quasi fou, quoique l'une et l'autre
l'aient à peu près Feaië. — La socoode n'est-elle pas, dit la vicomtesse en
regardant madame de Langeais, mariée h un banquier dont le nom est
allemand, un bdron de Nucingen î Nese nommet-elle pas Delphine? N'est-
ce pas une blonde qui a une loge d« oAté à KOp[^]a, qui vient aussi aux
Bouffons, ei ril très-haut pour se faire remarquer? La duchesse sourit es
disant : — Mai», ma

The text on this page is estimated to be only 12.25% accurate

Hftnhlo Wco horrible, el nous voyons c*pfnd«nlr(la tous (m jours. N'y a-i-il p« une eau» h celnî Dites-nioi, ma chère, avez-vous peosé jamais h ce qu'est un gendre? Un gendre est un homme pour qui nous élèverons, vous ou moi, une chèn< petite créature, k laquelle nous tiendront par mille liens, qui sera pendant riix-sept ans la joie de la famille, qui en est l'âme blanche, dirait LaDiartlne, et qui en deviendra la peste. Quand cet homme nous l'aura prise, il commencera par saisir son amour comme une hache, afin de couper dans le cœur et au vif de cet ange tous les sentiments par lesquels elle s'attachait à sa famille. Hier notre fille était tout pour nous, nous étions tout pour elle; le lendemain elle se Tait notre ennemie. Ne voyons-nous pas cette tragédie s'accomplissant touR les jours? lû. In helle- Qlle est de la dernière impertinence avec le beau-père, qui a tout sacrilié pour son fils. Plus loin, un frendre met sa bellemère à la porte. J'entends demander ce qu'il y ade dramatique aujourd'hui dans la société 1 mais le drame du gendre est elTrayant, sans rompter nos mariages mii sont (Wenus de fort soties choses. Je me rends parfaitement compte de ce qui est arrivé h ce vieux vermicellier. Je rroiamerai rappeler que W Foriot... —Goriot, madame, — Oui, ce Moriot a été président de sa section peo;it la révoitutioo ; H a été dans le secret de la fameus»^ ■ ■:%i-Ue, et aeommencé sa fortune par vendre dans je ^■mps-lii des farines dix fois plus qu'eile,s ne lui ojûbiient. Il en a eu tant qu'il en a voulu. L'intendant de mn grand'mère lui en s vendu pour des sommas immenses, O Goriot partflgeaitsans doute, comme tousces ff-iis-lâ, avec le Corail* de Salut Public, Je me souviens qite rinteridant disait A ma g rand'mèro qu'elle pouvait neur ep »ouie sécurité i, Grandvilliers, paTCft (çm <>s

The text on this page is estimated to be only 18.16% accurate

86 SCÈXES DE LA VIE PARISIENNB blés étnient unt^
excellleole carie civique. Eh bi^, oe Loriol, qui vendait du blé aux coupeurs
de iPles, n'a eu qu'une passion. Il adore, dit-on, ses lilles. Il a juché l'aînée
dans la maison de Reslaud, et greffé l'autre sur le baron
deNucingen.unricheb'inquierquifait le royaliste. Vous comprenez bien que,
sous l'empire, les doux geniires ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce
vieux Quatre-vingt-treize chez eux : ça pouvait encore aller avec
Buonapnrte. Hais quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gflné
monsieur de Restaud, et plus encore le banquier. Les filles, qui aimaient
peut-être toujours leur père, ont voulu ménager la chèvre et le chtMi, le père
et le mari ; elles ont reçu le Goriot quand elles n'avaient personne ; elles ont
imaginé des prétextes de tendresse. « Papa, venez, nous serons mieux, parce
que nous serons seuls I B etc. Moi, ma ch&re, je crois que les sentiments
vrais ont des yeux et une intelligence : le cœur de ce pauvre Quatre- vingt-
treize a donc saigné. Il a vu que «es fliled avaient honte de lui ; que si elles
aimaient leurs maris, il nuisait à ses gendres. Il fallait donc se sacriGer. Il
s'est sacrifié, parce qu'il était pare : il s'est banni de lui-même. En voyant ses
filles contentes, il comprit qu'il avait bien luit. Le père et les enfants ont été
complices de ce petit crime. Nous voyons cela partout. Ce p&ro Doriot
n'aurait-il pas été une tache de cambouis dans la salon de ses lilles? Il y
aurait été gêné, il s'y serait ennuvé. Ce qui arrive à ce père peut arriver à la
plus jolie (emme avec l'homme qu'elle aimera le mieux : si elle l'ennuie de
son amour H s'en va, il fait des Ifichetés pour in fuir. Tous les sentiments en
sont \h. Notre cœur est un irésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruiné-s-
Nous i pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier qu'à
un homme de ne pas avoir un sou à lui. Ce père avait tout donné. Il avait
donné, pendant vingt

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

^Tfis, ses entri LE PERE GORIOT fe, ses entraîne, son amour; il avait donné sn foi" n un jour. Le ciÉron bien pressé, ses filles onl laissé ta zpste au coin des rues. — Lfi monde est infSmp, dit la vicomtesse en efRIant son châle el sans iHver les yeux, car elle était atteinte au iif par les mots que madame de Langeais avait dits pour Plie en racontant cette histoire. — Infâme ! non, reprit la duchesw; il va son traint roilà tout. Si je vous en parle ainsi, c'est pour montrer i]ue je ne suis pas la dupe du monde. Je pense comme vous, dit-elle en pressant la main de la vicomtesse. Le monde est un bournier, tâcboDS de rester sur les hauteurs. Elle se leva, embrassa madame de Beauséant au front en lui disant: Vous êtes bien belle en ce moment, nia obère. Tous avez les plus jolies couleurs que j'ai vu»s jamais. Puis elle sortit après avoir légèrement inciiué la tAie en re^rdant le cousin. — Le père Goriot est sublimel dit Eugène en se souvenant de l'avoir vu tordant son vermeil la nuit. Madame de Beauséant n'enlendit pas, elle était pensive. Quelques moments de silence s'écoulèrent, et lo pauvre étudiant, par une sorte de stupeur honteuse, n'osait ni s'en aller, ni rester.ni parler. — Lu monde est infâme et méchant, dit enfin la vifomlessB. AuMitôt qu'un malheur nous arrive, il se reni.'unlre toujours un ami prêt h venir nous le dire, et à nous fouiller le cœur avec un poignard en nous faisant :i

The text on this page is estimated to be only 11.38% accurate

LA »IR PABISIENim lir.jç^^Hff comme it mérite il^ l'f trc. Vuus voulez parvnnir, aiderai. Vous sonderez combien est pTofoude la corruption {éminine, vous loisfrez la largeur de la mi.>i(-rabla vanité des hommes. Quiùque j'sio bien lu dans cd livra ia monde, it y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Uainleuanl je >»is tout. Plus froidement calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux rie poste que vous lai-sserez crernr à chaque relais, vousarriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-Tous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut Jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous xeriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous d&> viendriez la vicllme. Si jamaia vous aimiez, gardez bieppotre secret ! ne le livrez pas avant d'avoir bien su h qui vous ouvrirez votre cœur. Pour oréserver par avance cel amour qui D'eiiste pas encore, apprenez Ji vous méfier de m monde-ci. Êc»utez-moi, Miguel... (Elle se irompatt naïvement de nom sans s'en apercevoir.) Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort, C'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Utestaud a de la naissance, sa femme a été adopij^e, elle a été présenté»; mais sa soeur, sa riche sceur, la belle madame Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argool, meurt dA chagrin; la jalousie la dévore.elleestà cent lieues de sa sœur; sa sœur n'est plus sa sœur ; ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père, kasei, madame de Nucingen laperait-elle toute la l>oue qu'il y a entre 'a rue Sainl-Lazi.re et la rue île GreneUe pppur entrer ilans mon salon. Elle a cru que de Marsa,r la Attait arriver h son buu et elle s'est faitn l'esclave

The text on this page is estimated to be only 8.88% accurate

Lit r ! GORIOT «31 le per« rSBmme *-*e MiirsaT. rit« assomme
dp ManuT. De Marsa» » Tort peu d'tilitt. Si vous me la preseniex, tour serca
xon BeojaiT'iD, Plie vous adorera. AimeE-la si vous \iùn*cz après, sinon
aervez-voaa d'elle. Je la rerrai une ou ilf ux fois, en grande soirée, qasDd il
v aura cohue; maU ja ne la recevrai jamais le matin. Je la saluerai, «'la
«ultira. Vous vous âtes fermé la porb> de Iti comlessp pour avoir pronODcé
le aooi du père Gorio(. Oui, mon cher, vous iries vingt Tois ctaes madame
Kestaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez Été consigno. Eh
bien I que le père Goriot vous înQ-oduLse (irès de madame Delphine ÎB
Nuciagmiaes qui aiment rhomrae déjà choisi par ane autre, comme il y i de
pauvres bourgeoises qui, en prenant joa cbapeaux, espèrent avoir nos
inanières. Vous aurez B^g SUCCÈS. A Paris, le succès e^t loat, c'est la clef
du ^^HpVOtr> Si les femmes vouk irouvent de l'esprit, du ^Rbeol> Iw
nommes je croiront, «i vous ne les détrompez pM, Vous pourrez alors tout
vouloir, vous aurez je pied partout. Vous saurez alors ce qu'est lo moade.
une réunion (le dupes et de rripons. Ne sojez ni parmi les uns ni parmi les
autres. Je vous doune mon nom comme un m ttAnane [Mxir entrer dans ce
labyrinthe, Nb le com[iroiitctlez pa.s, dit-elle eu recourlianl .«on cou et
jetant an regard de reine h l'étuiliant, rendez-le-moi blanc Allez, laissez-
moi. Nous autres femmes, nous Hvonsaussi Qo» batailles à livrer. — S'il
vouK rslidil un homme de bonne volonté pour tre le feu h une mineî dit i.u
" Hunpant. -Kh bien? dil elle.

The text on this page is estimated to be only 14.96% accurate

SCENES DE LA VIE PARISIENNE 11 se frappa le cœur, sourit au sourire de lui et sortit. Il était cinq heures. Eugène avait Taim, il craignait de ne pas arriver à temps pour l'heure du dîner. Cette crainte lui fit sentir le bonheur d'être rapidement emporté dans Paris. Ce plaisir purement machinal le laissa tout entier aux pensées qui l'assaillaient. Lorsqu'un jeune homme de son âge est atteint par le mépris, il s'emporte, il enrage, il menace du poing la société tout entière, il veut se venger et doute aussi de lui-même. Rastignac était en ce moment accablé par ces mots ; « Vous êtes fermé la porte de la comtesse. — J'irai ! » se dit-il, et si madame de Beauséant a raison, si je suis condamné... je... Madame de Restaud me trouvera dans tous les salons où elle va. J'apprendrai à faire des armes, à tirer le pistolet, je lui tuerai son Maxime ! Et de l'argent ! lui criait sa conscience, où donc en prendras-tu ? Tout à coup la richesse étalée chez la comtesse de Restaud brilla devant ses yeux. Il avait vu là le luxe dont une demoiselle Goriot devait être amoureuse, des dorures, des objets de prix en évidence, le luxe inintelligent du parvenu, le gaspillage de la femme entretenue. Cette Tascinanle image fut soudainement écrasée par le grandiose hôtel de Beauséant. Son imagination, transportée dans les hautes régions de la société parisienne, lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la léle et la conscience. Il vit le monde comme il est : les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune Vultima ratio mundi.

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

i LE PtRK BORlOT 91 ■ Tes et l'aspect de celte salle lui furent horribles. La transiliun était trop brusque, le contraste trop complet, pour ne pas développer outre mesure chez lui le sentiment de l'ambition. D'un côté, les fraîches et charmantes images de la nature sociale la plus élégante. des figures jeunes, vives, encadrées par les merveilles de l'art et du luic, des têtes passionnées pleines de poésie ; de l'autre, de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions n'avaient laissé que leurs cordes et leur mécani

The text on this page is estimated to be only 13.11% accurate

I Vt SCEPfl» DE LA VW PABISIEWNE Tous l

The text on this page is estimated to be only 10.54% accurate

^M PERK GOHIOT V'i HoDsienr Goriot, dit madame Vaut{ueràvoîibasse, •eratt donc le p^e d'une comteiwe, i c'I' heure» — Et (l'une baronne, lui rétiliqua Rsstignac. — Il n'a que ça h faire, dit Biaocbon à Rasligoac; Ja lui ai pris la tête : il n'y a qu'une bosse, celle de ia paternité, ce sera un Père Éiemel. Eugène était trop sérieuj pour que la plaisanterie de BiflQchon le fît rire- Il voulait proBloi des con.seils dn madame de Beausâant, et se demandait où et comment il se procurerait de l'argent. Il devint soucieui en voyant les savanes du monde qui se déroulaient h ses yeux â la fois vides et pleines; chacun le laissa seul dans la salle à nuiOèfcr quand le dîner fiit fini. — Vous avez donc vu ma Olle ĩ lui dit Goriot d'une «oii émue. Réveillé de sa méditation par le bonhomme, Eugène hii prit la main, et le contemplant avec une sorte li'atleudrissement : — Vous êtes un brave et digne homme, répondit-il. Nous cuuscrons de vos filles plus lard. Il se leva sans vouloir é4X)uter le père Goriot, et se retira dans sa chambre, oti il écrivit à sa mère la lettre suivante : ■ Ha chère mère, vois si [u.n'as pas une troisième maD melle à t'ouvrir pour moi. Je suis dans une situation t h taire promptement fortune. J'ai besoin de douze i> cents francĭ, et il me les faut à tout prix. Ne dis rien > du ma demande à mon père, il s'y opposerait peut« fĭtre, et si je n'avais pas cet argent, je serais on proie u à UD d^espoir qui me conduirait à me brûler la corBvelle. Jo t'expliquerai mes motifs aussitôt que je le t verrai, car il faudrait fécrire des volumes pour te a faire comprendre la situation dans laquelle je suia. Je > n'ai pas joué, ma bonne mère, je ne dois rien; mais > ù tu liens i me cuiuiover la vie une lu m'as donnée.

The text on this page is estimated to be only 16.33% accurate

rPt SCÈNES DE LA TTE PARISIENNE • il faut tne trouver celle
sompn. EnQn, je vais chez la > vicomtesse de Beausèant, qui m'a pris sous
sa proie» tion. Je dois aller dans le monde, et n'ai pas un » pour avoir des
ganls propres. Je saurai ne mauger B que du pain, ne boire que de l'eau, je
jeûnerai au beD soîD ; mais je ne puis me passer des outils avec lesquels j>
on pioche la vigne dans ce pays-ci. Il s'agit pour moi » de faire mon chemin
ou de rester dans la boue. Je D sais toutes les espérances que vous avez
mises en B moi, et je veux les réaliser promptement Ma bonne) mère,
vends quelques-uns de tes anciens bijoux, je te c les remplacerai bientôt. Je
connais asïiez la situation » de notre famille pour savoir apprécier de tels
sacri» flces, et tu dois croire que je ne te demande pas de le » faire en vain,
sinon je serais un monstre. Ne vois dans > ma prière que le cri d'une
impérieuse nécessité. Notra s avenir est tout entier dans ce subside, avec
lequel B je dois ouvrir la campagne; car cette vie de Paria est B un combat
perpétuel. Si, pour compléter la somme, » il n'y a pas d'autres ressources
que de vendre les > dentelles de ma tante, dis-lui que je lui en enverrai de B
plus belles, s Etc. Il écrivit h chacune de ses sceurs en leur demandant leurs
économies, et, pour les leur arracher sans qu'elles parlassent en famille du
sacrifice qu'elles ne manqueraient pas de lui faire avec bonheur, il intéressa
leur délicatesse en attaquant les rordes de l'honneur qui sont si bien tendues
et résonnent si fort dans déjeunes cœurs. Quand il eut écrit ces lettres, il
éprouva néanmoins une trépidation involontaire: il palpitait, il ireasailkit.
Ce jeune ambitieui connMssait la noblesse immaculée de ces imes
ensevelies dans la soliludo, il sanil I ^fuelles peines il causerait à ses deux
sœurs, et aus^

The text on this page is estimated to be only 15.37% accurate

tl PERE GORIOT » quelles wraienllRurs joies; avec quel
plaisirellcs s'enIrciendraieDteosecret decefrèrebien-aimé, au rond du clos.
Sa ctinscience se lera lumineuse, et les lui montra complani en secrel leur
petil trésor : il les vit, déployant le géoio noalideux des jeunes fliltis pour lui
envoyer incogniio cet argent, essayaot une prâniière tromperie pour fve
sublimes. * Le cœur d'une sœur est un diamant de purelé, un abîme de
tendresse I ■ se dil-il. Il aïail honte d'avoir écrit. Combien seraient puissants
leurs vœux, combien pur serait l'élan de leurs Smes vorle qui était restée
entrebâillée, entra et lui dit: — Qu'avez-vous, monsieur t — Ah ! mon bon
voisin, je suis encore flis et frère iiB comme vous êles père. Vous avez
raison de trembler j^^BHir la comtesse Ana.slasie, elle est à un monsieur
^^Bzime de Trailles qui la perdra. ^^Hf père Goriot se retira en balbutiant
(fuelques paroles ^^ftnt Eugène ne saisit pas le sens. Le lendemain, Rasti"
gnac alla jeter ses lettres à la poste. H hésita jusqu'au dernier moment, mais
il les lança dans la botte en di,»aol : Je réassirai I Le mot du joueur, du
grand capi, mot fataliste nw perd plus d'hommes qu'il n'en ' Quelques jours
après, Eugène alla chez madame i et n'y Tal pas reçu. Trois fois il y
retourna, \s fois encore il trouva la porte close, quoiqu'il s^ préI Ut h des
hcurt-s où le comte Mixime de TraillM n'y

The text on this page is estimated to be only 13.12% accurate

SCÈNES ns Lt. VIS pjutistEimt était pas. La vicomieaMM- avait eu raisou. L'éludiautn'âstudia plus. H aIJait aux Couru pour y répondreà l'appel, et quand il avait allesté sa présence, i! Uét^mpaîL 11 s'elait fait le raisoDDemeDt que se font la plupart des étudiacitH. Il rétervail ses étudeu pour le moment où il s'agirait de passer ses exaiaeus ; il avait résolu d'entasser ses iu«criptioDs de seconde et do troisième année, puis d'appreudxe le Droit sérieusement et d'un ^eul coup au dernier moment. Il avait ainsi quinze mois de loisirs pour naviguer sur l'océan de Paris, pour s'y livrer à la traite des femmes, ou y pÊcber la fortune. Pt-udant coue semaine, il vit deux fois madame de fieauséant, ctaez laquelle il n'allait qu'au moment où sortait la voiture du marquis d'Âdjuda. Pour quelques jours encore cette illustre femme, la plus poétique figure du faubourg Saint-Germain, resta victorieuse, et fit suspendre le mariage de mademoiselle de KocheQde avec le marquis d'Adjuda-Pinto. Mais ces derniers jours, que la crainle de perdre son Ijonheur rendit les plus ardents de tous, devaient précipiter la catastrophe. Le marquis d'Âdjuda, de concert avec les Bochefide, avait regardé cette brouille et ce raccommodement comme une ciiuooslance heureuse ; ils espéraient que madame de Beauséant s'a» coutumerait à l'idée de ce mariage et finirait par sacrifier ses matinées à un avenir prévu dans la vie des hommes. Ualgré les plus saintes promesses renouvelées chaque jour, monsieur d'Adjuda jouait donc la comédie, M lu vicomtesse aimait à ^tre trompée. « Au lieu de sauter noblement par la fenëltre, elle se laissait rouler dans les escaliers, > disait la duchesse de Langeais, sa meilleure amie. Néanmoins, ces dernières lueuri brillèrent asbez looglemps pour que la vicomtesse restât 6 Paris «t _y ttervtt sou jeune parent auquel ell« portait une aorte nû'allcclion su peFaliUuuùe. Eugène s'elait montré pour eUn

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

LE P«KË POniOT 97 plein de dévouement et de sensibililé dans une cirnuisance où les femnjes ne voient ije pitié, de cunsoifflion Traie dans aucun regard. Si un bumme leur dit alors de douces paroles, il 1m dit par spéculation. Dans le désir de parfaitementi tiien connaître son échiquier avant de tenter l'abordage de la maison de Nucingen, Baslignac voulut se mellru au fait de la vie aniéHeure du père Goriot, et recueillit des renseignements certains, qui peuvent se réduire h ceci. Jean-Joachim Goriot était, avant la révolution, un simple ouvrier vermi cellier, habile, économe, et assea entreprenant pour avoir acheté le Tonds de son maître, ijue le hasard rendit victime du premier soulèvement de 1789. Il s'était établi rue de la Jussienne, près de la Balle-aux-Blés, et avait eu le gros bon sens d'accepter la présidence de sa section, a&n de faire protéger son commerce par les personnages les plus influents de cette dsngereusi.t époque. Cette sagesse avait été l'origine de sa fortune qui commença dans la disette, fausse ou vraie, par suite de laquelle les grains acquirent un prix énorme i Paris. La peuple se tuait h la porte des boulangers, tandis que certaines personnes allaient chercher sans émeute des pâtes d'Italie chez les épiciers. Pendant celte année, le citojen Goriot amassa des capitaux qui plus tard lui servirent à laire son commerce avec toute la 'npérieurilé que donne une grande masse d'argent à ei*III qui la possèJe. Il lui arriva ce qui arrive k tous les iiniinesqui n'ont qu'une capacité relative. Sa médiioriia |p »auva. D'ailleurs, sa fortune n'étant connue ■■■■l'■^u moment où il n'y avait plus de danger h ôtre -:rhp, il n'excita l'enrie de personne. Le commerce de grauis semblait avoir absorbé loule son intelligenoe. jluait-il de blés, de farines, de grenailles, de recooleux qualités, les provenances, da veiller à leur

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

I 98 SCENES DK LA VIE PARIsnSMffl conservation, de prévoir l«scoiirs, de prophétiser l'nboiidance ou la pénurie das récoltes, de se procurer les c^ < réaies à bon msrbé, de s'en approvisionner en Sicile, < en Ukraine, Goriot n'avait pas son second. A lui voir i conduire ses aifairps, expliquer les lois sur l'exportation, , Hur l'ImpoTtatioD des graina, étudier leur esprit, saisir leurs défauts, un bomme l'eût jugé capable d'fttre minislre d'Étal. Patient, actif, énergique, constant, rapide dans iws expéditions, il avait un coup d'œil d'aigle, il devançait tout, prévoyait tout, savait toul, cachait tout; diplomate pour concevoir, soldat pour marcher. Sorti de sa spécialité, de se simple et obscure boutique sur le pas de laquelle il demeurait pendant ses beurat d'oisj-r vêlé, l'épaule appuyée au montant de la porte, il redevenait l'ouvrier stupide et grossier, l'homme incapable de comprendre un raisonnement , insensible à Unt» les plai^irs de l'espn'. l'bomme qui s'endprmais au (tpeolacle, un de ces Doiibaus pansieus, fort» seulem^^ %» bêtise. Ces natures se ressemblent prei^^ut- toutes. A pre»- ' que toutes, vous trouveriez un sentiment sublime eu cœur. Deux .ientiment.s exclusifs avaient rempli lu cueur du veroiicelliei'. en avaient absorbé l'bumide, commf; le commerce des prsm-- en^plovail toute l'intelliirence de sa cervelle. Sa femme, fille unique d'un riebe fermier de la Bri«, hit pour lui l'objet d'une admiration religieuse, 0 un aiiiuk^r houa Lui tte.-.. Ujnut avait admire «m elle une . nature M\b et forte, .'«n.sible et jolie, qui contrastait vi- ' goureu.sement avec la sienne. S'il e.st un sentiment inné dans le cœur de l'homme, n'est-ce pas l'or^ïueil de la pro- ' tection exercée h tout moment en faveur d'un èlrv faible? ' joiRoei-j l'amour, celle reconoaiss ,les Ames franches pour le principe t et vuui comprendrez une louje de biiarrerles n .Vprès Mpt ans de bunheur -ank nuaKen, Goriot, i

The text on this page is estimated to be only 10.68% accurate

^M M Ptæ conioT n ^ftrfuiwment pour lui, piiriil sa rcmiii" :
file fnmmeii(lil à prefiilra do l'empira sur lui, en il«hor.-> -if la sphère des
sentimpnLs. Ptul-Alre eût-elle cultivé cetls nature inerte, peut-StrB y eût-
elle jerà rinteJligeuce des cbu!ie.<< du monde et île La vie. Dsns celle
situation, le senliment de la paternUé so développa chez Goriot ju.oqu'à la
déraison. Il reporta ses affections trompées par Uk mort sur ses deux
QUe», qui, d'aPurd, satisfirent iQement tous se.« sentiments. Quelque
brillantes que lot les propo.iilions qui lui furent faites par des Démis ou des
fermiers jaloux de lui donner leurs I, il voulut rester veuf. Son beau-p^e. le
seul homme r lequel il avait eu du penchant, prétendait savoir
inemmenlqueGonot avait juré de ne pas faire d'inUitd k sa femme, quoique
morte. L«s gens cjtt la Halle, mMm de comprendre cetli^ sublime folie, eu
plajidT, et donnèrent A Goriot quelque grotesque solet. Le premier d'entre
eux qui, en buvant le vin 3'uu marché, s'avisa de le pronon&sr, recul du
vermiMllier un coup de poing sur l'épaule qui l'envoya, la \fiUf U première,
sur une borne de la rue Ubiin. Le dévouement irréHechl, l'amour omiirsgeui
et délicat que piiruit Goriot à ses QIIh.s était si connu, qu'us jour uu d» M'-
% concurrents, voulant le faire partir du marehé pou' nt-fter maître du
cuurs, lui dit que Delphine veuajtd'i^li «versée par un cabriolet. Le vermii -
allier, pHip in le. quitta aussitdt la Halle. Il fut malade peadanl s jours par
suite de la réaction des KentimenlK aires auxquels le livra cette faus.'^^
alarme. S'il iqua pas sa tape mi'urnère sur l'épaulo de rci nme. Il le chassa
de la Halle en le forçant, daas unf e critique, h faire faillite. L'éducation de
w L mies fol naturellement déraisonnable. Rirhf ■**• b d« soixante imlie
livres de rente, et im twpeastiut

The text on this page is estimated to be only 18.99% accurate

SCENES DB LA VIE PARISIENKE se] douze «ents francs pour lui.lo boiitipur de Goriot ëteil ^e salisraire las fantaisies de ses filles: les plus excellents maîtres furent chargés de les douer des lalents qui signalent une bonne éducation ; elles eurent une demoiselle de compagnie ; neureusement pour elles, ce fui une femme d'esprit et de goût ; elles allaient h cheval, elles avaient voiture, elles vivaient comme auraient vécu les maîtresses d'un vieux seigneur riche; il leur sufSsait d'exprimer les plus coûteux désirs pour voir leur père s'empressant de les combler; il ne demandait qu'une caresse en retour de ses offrandes. Goriot mettait se.s filles au rang des anges, et nécessairement au-dessus de lui, le pauvre hommell II aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient. Quand ses filles furent en Sge d'être mariées, elies purent choisir leurs maris suivant leurs goûts : chacune d'elles devait avoir en dote la moitié de la fortune de son père. Courtisée pour sa beauté par le i»mtede Restaud, Anaslasie avait des penchants aristocratiques, qui la portèrent k quitter la maison paternelle pour s'élancer dans les hantes sphères sociales. Delphine aimait l'argent : elle épousa Nucingen, banquier d'origine allemande qui devint baron du Saint-Empire. Goriot resta vermieellier. Ses filles et ses gendres se choquèrent bientôt de lui voir continuer ce commerce, quoique ce fût toute sa vie. Après avoir subi pendant cinq ans leurs instances, il consentit à se retirer av

The text on this page is estimated to be only 13.79% accurate

■ LE PKRB GOHIOT iOl I^CesrPDsn'gnements élaient tout ce que savait un montàeat Huret sur le compte du père Goriot, dÔDl il arajt achelé le fonds. Les suppositioDS que Basliguac avait entendu faire par la duchesse de Langeais se trouvaient ainsi contiroyées- Id se termine Texposition de cetie obscure, mais pQi-oyable tragédie parisieDDe, Vers la fin de celte première semaine du mois de décembre, Rastignac reçut deux lettres, l'une de sa mère, l'autre de sa sœur atnôe. Ces écritures si connues le firent à la fois palpiter d'aise et trembler de terreur. Ce* deux frêles papiers contt.'Daient un arrêt de vie ou de mort sur ses espéraniics. S'il concevait quelque terreur en se rappelant la détresse de ses parents, il avait trop bien éprouvé leur prédilection pour ne pas craindre d'avoir aspiré leurs demifTes gouïies de sang. L* lettre de sa nière était amsi conçue: « Mon cher enfsnl, je l'envoie ce que tu m'a» de^«andé. Fais un bon emploi de cet argent, je ne pourlis, quand il s'agirait de te sauver la vie, trouver une iDd« fois une somme si considérable sans que ton père en Pût instruit, co qui troublerait l'harmonie de g notre ménage. Pour nous la procurer, nous serions p obligés de donner des garanties sur notre terre. Il Il m'esl impossible de juger le mérite de projets que je

The text on this page is estimated to be only 11.12% accurate

SCÈNES DK LA VIK PARTltEKNE ^^Beo te liui^t. Dans quelle
carrière tVnljra(' constance, d'une bonté inouïe : elle allait jusqu'à con^^*
CBvoir ce que lu me dis de tes gants. Mais elle a un ^^u faible pour l'ainé,
disait-elle gaiement. Mon Eugène, ^B aime bien ta lante, Je te ne dirai ce
qu'elle a fait pour ^Bk loi que quand tu auras réussi; autrement, son argent
I^^M te brûlerait les doigts. Vous lie savez pas, enfants, e* B que c'est que
de sacrifier des souvenirs! Mais que ne > vous sacrifierait-or pas? Elle me
charge de te dire > » qu'elle te baise au front, et voudrait te comoumiquer t»
par ce baiser la force d'Sire souvent heureux. Cette 1:4 bonne et excellente
femme t'aurait ecnt si elte n'avait

The text on this page is estimated to be only 13.76% accurate

^M LE PCBB GORIOT 108 ^Ppaa la goutte aux doigts. Ton père va bieD. La récolle • de i8i9 passe nos espérances. Adieu, cher enfant, je ■• no ^irai rien de tes sœurs : Laure l'écrit. Je lui laisse B le plflisir de babiller sur les petits événements de la a fauille. Fasse In ciel que tu réussisses ! Ob t ouï, réusi> sis, raon Eugêue. tu m'as fait cuuiiultre une douleur a trop vive pour que je puisse la supporter une seconde • fois. J'ai suceijue c'était que d'âtre pauvre, en désirant u la tortune pour la donner à mon enfant Allons, adieu. » Ne nous taLss^ pas san» nouvelles, et prends ici le baiser B tjuu la mère fenvoie. n Quand Eugène eut achevé cette leltre,il était en pieurs, il pensait a'i père Goriot tordant son vermeil et le vendant pour aller payt^r la lultre de changR de sa ûlle. a Ta mère a Inrdu ses bijoux I st^ disait-il. Ta tante a pleuré sans doute en vendant quelques-unes de ses Telicfuesl De quel droit ma udirais-lu AnastasieT Tu viens d'imiter pour l'é^oïsme de ton avenir eu qu'elle a fait pour son amaoll Qui. d'elle ou de toi, vaut mieux? b L'étudiant se sentit les entrailles rongées par une sensation decbaleur iutulératile. Il voulait renoncer au monde, il voulait ne pas prendre cet argent. Il éprouva ces nobles et beaux remords secrets dont le mérite est rarement apprécié par les hommes (juand ils jugent leurs semblables, et qui font souvent absoudre par les anges du ciel le criminel condamné par les juristes de la terre. itastignac ouvrit la lettre de sa .^ioeur, dont les expressions innocemment gracieuses lui rafraîchirent l« cœur. Il Ta lettre est venue bien à propos, cher frère. Agathe B et moi, nous voulions employer notre argent de tant ^e manières différentes, que nous ne savions plus à lel achat nous résoudra. Tu as fait comme le dôme»

The text on this page is estimated to be only 14.26% accurate

I I MtU SCENES BB LA VIS PARISIENNE 'a tique du roi
d'Espag[^]ie quaod il a renversé les montres » de son maître, tu nous as misf[^]
d'accord. Vraiment, s nous étions constammenl en querelle pour celui de «
nos désirs auxquels nous donnerions la préférence, et B nous n'avions pas
deviné, mon bon Eugène, l'emploi j) qui comprenait tous nos désirs. Agathe
a sauté do joie. ■ Enfin, nous avons été comme deux folles pendant B toute
la journée, à telles enseignit (slyle de tanlc) qufl s ma mère nous disait de
son air sévère : Uais i|u'avezB VOUS donc, mesdemoiselles? Si nous avons
été grons dées un brin, nous en aurions élê, Je crois, encore plus ji
contentes. Une femme doit trouver bien du plaisir h t souffrir pour celui
qu'elle aimel Moi seule éiais rêveuse • et chagrine au milieu de ma joie. Je
ferai sans douta » une mauvaise femme, je suis trop dépensière. Je m'êj»
tais acheté deux ceintures, un joli poinçon pour percer s les œillets de mes
CORseU, des niaiseries, en sorte que » j'avais moins d'argent que cette
grosse Agatbe, qui •• est économe et eniasse ses écus comme une pie. Elle
i> avait deux cents francs 1 Uui, mou pauvre ami, je n'ai cinquante écus. Je
suis bien punie, je voudrais s jeter ma ceinture dans le puiLs, il me sera
toujours pénible de la porter. Je t'ai volé. Agathe a été char» mante. Elle m'a
dit: Envoyons les trois cent cinquante -V francs, à nous deux I Mais je n'ai
pas tenu à te raonp ter les choses comme elles se sont passées. Sais-tu D
commenl nous avons fait pour obéir à tes commande' menlsî nous avons
pris notre glorieux argent, nous sommes allées nous oromener toutes deui,
et quand une fois nous avons eu gagné la grauiie route, noua avons couru à
Ruffec, où nous avons tout bonnemen! donné la sommée monsieur
Grimbert, qui tient le bureau dos Messagerie royales ! Nous étions légèra »
comme des biroodelles en revenant. Est-ce que le b

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

r LK FteE flORlOr 105 peur nouR allf^ereil T mF! dit Agathe.
Nous ddus sommes (lil mille choses qup je nn tous râpélerai pns, monsi(!ur
If rarisien, ii étail trop quesliou de tous. Ohl clier frère, nous t'aimuns bien,
voilà tout en deuiinoW. Oiiant au secret, selorj ma lanle, de petits manques
tomme nous sont capables de tout, mffme de se taire. Ma mère est allée
mjstérieusomeni h Angoulême avec n.a lante, et toutes deux ont gardé le
silence sur la haute politique de leur voyage, qui n'a pas eu lieu sans

The text on this page is estimated to be only 8.96% accurate

106 SCÈNES uB LA VU fARJSISNNB n maire pour le *cher*
frère, jernais btire n'a porie isut de vœux f8iU> • pour wn boutieur, ni laut
(f'amour satisfait. Tu auras » donc bien des choses à nous dire quaud tu
vienB dras! Tu mo diras lout, à moi, je suis l'alD'^n.Ha taota B nous a
laissé soup<.uuivir tu="" atdin="" de="" succ="" dans="" b=""
lemodde.="" l="" pirle="" d="" dune="" et="" ton="" u="" uit="" du=""
tant="" avec="" nous="" s="" i="" dis="" doue="" eug="" si=""
voulais="" ii="" dous="" pourrions="" passer="" mouchoirs="" le=""
des="" chemises.="" rite="" h="" ce="" sujet.="" ifl="" fallait=""
promplement="" oelli-s="" chemises="" bieti="" cou="" sue=""
serions="" oblig="" y="" mettre="" tout="" suite="" avait="" paris=""
fa="" que="" mras="" ne="" coh="" dussions="" pan="" eurerrats=""
un="" mod="" surtout="" pour="" les="" poignets.="" adieu="" ijo=""
t="" uu="" front="" il="" cftt="" gauche="" sur="" ta="" tempe=""
qui="" m="" eiclu="" siment.="" je="" laisse="" feuillet="" agathe=""
promis="" rien="" lire="" te="" dis.="" mais="" ieo="" plus="" ie=""
resterai="" pr="" pendant="" qu="" laddh="" bk="" bastiunac.=""> Oh I
oui, se dit Eug&ne, oui, la fortune h lout prix trésors ne payeraient pas ce
dévouement. Je vou'drais leur apporter tous les bonheurs ensemble. Quinla
cent ciuquante francsl sw dit-il après une pause. Il faut qoB chaque pièce
porle coup ! Laure a raison. Nom d'Rm .femme ! je n'ai que des chemises
dt- gru.s,se toile. P#ur le inheur d'un autre, une jeune flJle deviiiut rusée
autant voleur. Innocente pour elle et prévoyante pour

The text on this page is estimated to be only 11.10% accurate

LK PEKB AOniOT KI3 moi, elle est cûinin«; l'âiif^p du cioi qui pardoime ks hules de la lurre sans Ifrs eompivodre. Le mondt; èlail à tuî I Déjà »)n tailk'ur avait (■Xé njnvoqué. î^iidé, conquis. En vovanl mûaaieur UeTraiH'-s. Rnstignac avait compris l'iDOuence qu'eurceul les tailleurs sur la vie de.s jeunes ^eus. Hélus! il n'exisle pas dA nioyynn-' entre ces deux lermus : un tailleur est ou un eriDcemi mortel, ou un ami liounô par la Tacture. Eugène Teucontra dans le sien un homme qui avait compris la paIfflulté de son commerr^, el qui se considérait comme on trait d'union »ntre le présent et l'avenir des jeunes gens. Aussi Rastignac reconnaissant a-t-îl fait la fortune de cet homme par un de ces mot« auxquels il excella plus tard. — /e lui connais, dtMai!-il, deux pantalons

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

I SCENES DE LA VIS PARISIEN. IB quelques Tugitives pièces d'or déguste ses l(ts détaille, il s'y complali, il sf balance dans le ciel, ne sait plus ce que signifie le mot misère. Paris lui a) partieat tout eDlier. Age oti tout est luisant, ob loi scintille et flambel âge de force jojeus« dont personne ne profite, ni l'homme, ni la femme! Sge des dettes des vives craintes qui décuplent tous les plaisirs ! Qt n'a pas pratiqué la rive gauche de la Seine, entra la ri Saint-Jacques et la rue lies Saints-Pères, ne connatt rii &'la vie humMne! — a Ah! si les femmes de Paris s vaitmt I se disait Raslignac en dévorant les poires culte è un liard la pièce, servies par madame Vauquer, elli Tiendraient se Faire aimer ici. » En ce moment leur des messageries roj'ales se présenta dans ta salle luatiger, après avoir fait sonner la porte b claire-Toii Il demanda monsieur Eugène de Kastignac, auquel tendit deui sacs à prendre, et un registre Basiignac fut alors sangle comme d'un coup de fouet p Je retfard profond que lui lanja Vautrin. — Vous aurez de quoi payer des leçons d'armes des séances au tir, lui dit cet homme. — Les galions sont arrivés, lui dit madame VauquE en regardant les sacs, Mademoiselle Michonneau craignait de jeter les yeu sur l'argent, de peur de montrer sa convoitise. — Vous avez uoe bonne mère, dit madame Coutun — Monsieur a une bonne mère, répéta Poiret, — Oui, la maman s'est saignée, dit Vautrin, Voi pourrez maintenant faire vos farces, aller dans le mondi y pocher des dots, et danser avec des comtesses qui oi des flpurs de pocher sur la tfite. Mais croyez-moi, joua homme, rréqueulez le tir. Vaulrji) fit le geste d'un homme qui vise son advo' aaiie. fiastignac voulut donner pour buure au facteur,

The text on this page is estimated to be only 16.07% accurate

i IK fERE GORIOT 109 trouva rien dans sa poche. Vautria
Touilla

The text on this page is estimated to be only 8.75% accurate

fiiO SCeN]!!t Mt LA YIE PATtISIErntS ■ l'flfcompiasftmnDl de
ses croissants riésirs les lui «rAieq demandés. Parmi ses qualités se
trouvrtit. cettu vivoriti méridtoiiarp qui fait marcher droit A la dinêcullô pou
la résoudre, et qui De permut pas h un homme d'outre Loire A» rester dans
iiae jiiicortiludi" i|ue|conqun; qu»' , liléqui-ies geiui du nurd nomment un
déraut: pnui eux, xi C0 fui l'ongine du la rortunn de Mnrat, ce fu aassi la
CHUstt de sa mor|. Il faudrait cooclure ilf Ifi qu land un iiiéndioual .'«Hit
unir la fourberii^ du Nur

The text on this page is estimated to be only 8.46% accurate

LK rtRE GOItlOT ^^V — ToTri Tingt .40Ufi,dit Rastignsc en
tendant une pîvxf — On dirait que voas avez peur de me devoir quelque
Cbu.seî s't-criii Vaulria en ^luti^fi-ant un regard divina^^^wr dan^ t'Sme du
jeone tiommu auquel il jeta nu lit ^^Mj MMiTîres goguenards et
diogéuiques de^uels Ellg^De ^^Bait été fiUT le point de se lâcher cent lois.
^^B— Mais... oui, répondit Téludiant qui tenait ans deuT 1 MCti à la main
et s'eiait leTé puur monier thez tui. Vautrin sortait par la porte qui donnait
dans le salon, «t l'étudiant se. disposait h s'en aller par celle qui menait sur
le carré de l'escalier. — Savez-TOus, monsieur le marquis de
BaNlifmacorania,qi]ece que vous me dites n'est •'Tactemi'dl paît poli. Un
alors Vautrin en fouettant la porte du salon -t vnuanl i l'eiudiant qui le
regarda Iroideniolet. RastigTiac ferma la porte de la salle à manirer, en
*mmenanl avec lui Vautrin au bân de l'escalier, danti le csrre qui héparait In
«aile A manger de la cuisine, où m Irouvail une porlp pleinn doiinsnt Kur te
jardin, et \urmonl'-f d'un grand carreau garni de tiarreux en fer. LA,
riHudJant dit devant î^ylvin qui déboucha de sa cui* sine ; — Monâieuf
Vaiiiriri, je ne suis pas marquis, et je ne m'appelle pan Bahlignacorarna. —
Ils vont se battre, dit maderaoisi;lle Michonneau d'un air indifférent. — Se
battre! répète Poiret, — Que non, rt^pondit madame Vauquer en cares.-^ani
!» pilt' d'

The text on this page is estimated to be only 14.81% accurate

LES SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE — Rapprochons, ma chère petite, dit madame Coulture, ces affaires-là ne vous regardent pas. Quand madame Couture et Viclorine se levèrent, elles se rencontrèrent, à la porte, la grosse Sylvie qui leur barra — Quoi qui n'y a donc? dit-elle. Monsieur Vautrin a dit à monsieur Eugène; Expliquons-nous! Puis il l'a pris par le bras, et les voilà qui marchent dans nos artichauts. En ce moment Vautrin parut. — Madame Vauquer, dit-il en souriant, ne vous effrayez de rien, j'allais essayer mes pistolets sous les tilleuls. — Oh! monsieur, dit Viclorine en joignant les mains pourquoi voulez-vous tuer monsieur Eugène? Vautrin fit deux pas en arrière et contempla Viclorine. — Autre histoire, s'écria-t-il d'une voix railleuse qui fit rougir la pauvre fille. Il est bien gentil. n'est-ce pas, ce Jeune homme-là? reprit-il. Vous me donnez une idée. Je ferai votre bonheur à tous deux, ma belle enfant. Madame Couture avait pris sa pupille par le bras et l'avait entraînée en lui disant à l'oreille : — Mais, Viclorine, vous êtes inconcevable ce matin. — Je ne veux pas qu'on tire des coups de pistolet chez moi, dit madame Vauquer. N'allez-vous pas effrayer tout le voisinage et amener la police, à l'heure! — Allons, du calme, maman Vauquer, répondit Vautrin. Là, là, tout beau, nous irons au tir. Il rejoignit Rastignac, qu'il prit familièrement par le bras: — Quand je vous aurai prouvé qu'à trente-cinq pas je mets cinq livres de poudre dans un sac de paille, lui dit-il, cela ne vous ôterait pas votre courage. Vous m'avez l'air d'être un peu rageur et vous voudriez tuer comme un imbécile.

The text on this page is estimated to be only 11.27% accurate

W PBRe nOFtlOT . 13 - Yons reculez, dit Eugène. '■— Ne m'échaufte-z pas ia bile, répondit Vautrin. Il ne ffiiL pas (Void, ce matin, venez nous asseoir là-bas, dil-il en montrant les sièges peints en veri. Là, personne na Qons enteiiidra. J'ai il causer avec voiis.^'ous êtes un bon petit jeune homme auquel je ne veux pas de mal. Je vous aime. Toi de Tromp... (mille tonnerrosi). Toi de Vautrin. Pourquoi vous siraé-je, je vous le dirai. En allendanl, je vous cofiDais commie si je vous avais fait, et vais vous le prouver. Mutiez vos sacs là, reprit-il en lui montrant la table roode. Rastignao posa son nrRpnl sur la table et s'assit en proie à une curiosité que développa cliez lui au plus haut degré le changement soudain opéré dans les manières de cet bomme, qui, apr^s avoir sarlé de le tuer, se posait comme son protecteur. — Vous voudriez bien savoir qui je suis, ce que j'ai fait, ou ce que je Tais, reprit Vautrin. Vous 6tes trop CUrii^ux, mon petit. Allons, du calme. Vous allez oa eniF'Ddro bien d'autres! J'ai eu des malheurs. Ecoutez-moi d'abord, vous me répondrez apr^. Voilà ma vie antéripure en trots mots. Que suis-jeT Vautrin. Que ftis-je t O qui me platt. Passons. Voulez-vous coiinuttre mou i-iraciêrel Je suis Ironavec ceux qui me Toni du bien ou 'iiml le cceur parle au mien. A ceux-là tout est permis, ili peuvent me donner des coups de pied dans les os de*r l'imbes sans que je leurdi.se; Prends garit! Mais, nom 'l'une pipe ! Je suis méoiiant winme le diable avec ceux '|iii me tracassent, ou qui no me reviennent pas. Et il l'ilton de voua appri'ndre que je me soucie de tuer un ^omme comme de ça I dit-il en lançant un jet de salive. ÏH-'ulement je m'efforce de le tuer proprement, quand il *t»M absolument. Je suis ce que vous appelez nn ar^ J'ai lu les Mémoires de Bonvenuto Cellinî, tel quutt

The text on this page is estimated to be only 15.23% accurate

ni 8CÉNES DE LA VIK PARISIENNB I ^■VOiis me voyez, et
cd ilalien euore ! J'ai apuris d? cnt ^^ioinme-là, quiétailunflerluron, à imiler
la Providence, tjiii nous tue à lorl et à travers, et h aimer le beau partout où
il se trouve. N'est-ce pas d'ailleurs une belle partie è jouer que d'être seul
contre tous les hommes et d'hïoir ia EhaticeT J'ai bien réfléchi 4 la
constitution semelle de votre desordre social. Mon petit, le duel est un jeu
d'enfant, une sottise. Quand de deux hommes vivants l'iHi doit disparaître,
il faut être imbécile pour s'en remeltro au hasard. Lo duell croii ou pile!
voilà. Je mets cinq balles de suite dans un as de pique enrenfon^nt chaque
nouvelle balle sur l'autTe, et A trente-cinq pas encore t quand on est doué do
ce petit talenl-li, l'on peut se croire sûr d'abattre son homme. Eh bien! j'ai
tiré sur un homme à vingt pas, je l'ai manqué. Le drOle n'avait jamais de sa
vie manié un pistolet. Tene^ ! dit cet homme extraordinaire en défaisant son
gilet et montrant sa poitrine velue comme le dos d'un ours, mais garnie d'un
crin fauve qui causait une sorte de dégoAt môle d'eOVoi, ce blanc-tmc m'a
roussi le poil, ajoula-t-il en mettant le doigt de Rastignac sur un trou qu'il
avait au aein. Mâisdans ce temps-là j'étais un enfant, j'avais voire âge, viugt
f>t un ans. Je croyais encore à quelque chose, i l'amour d'une femme, un tas
de bStises dans lesquelles vous allez vous embarbouiller. Nous nous serions
battus, pas vraiT Vous auriez pu me tuer. Supposez que je sois en terre, où
seriez-vousî 11 faudrait décamper, aller en Suisse, manger l'argent du papa,
qui n'en a guère. Je vais vous éclairer, moi, la position dans laquelle vous
Êles; mais je vais lefaireaveclasupëriorité d'un homme qui, après avoir
examiné les choses d'ici-bas a vu qu'il n'y avait que deux partis è prendre:
ou une slupide *éissaoce ou la révolte. Je n'ohéis A rien, erf-ce elairt z-
vunscequ'il vousfaut, à vous, au traiu dont vous

The text on this page is estimated to be only 13.05% accurate

^'•lll Bot LE PEHB GORIOT JI5 «UezT un million, elprompl-
^rairil; sans quoi, avec nolra petite léle, nous pourrions aller BSupr dans les
lilels de SainW^loud, pour voir s'il y a un Èlre-SuprCmp. Ce million, j<>
vais vous to donner. Il fitune pause en regardant ■K^ue- — Ah! ahl vous
Tailles meilleure mine à votre pa Vautrin. Hn entendant cemot-lè, vous êlns
comme jeune ûlle h qui l'on dit: Ace soirt etqui se toillelle ta HB pourléchant
'^omme un chiil >)ui boit du lait. kla bonne heure. Allons doncl A nous
deux I Voici votre compte, jeune homme. Nous avons là-bas, papa, maman,
grand'tanle, doux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petiLs fVères
(quinze et dix ans), voilb le Ronlrdle de l'équipage. La tante élève vos
sœurs. Le curé vient apprendre le latin aux deux frères. La famille mange
plus de bouillie ne marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes,
maman se doune h peine une robe d'hiver et une robe d'élè, nos sœurs font
comme elles peuvent, le nais tout, j'ai été dans le Midi. Les choses BOnt
comme cela chez vous, si i'on vous envoie douze cents francs par an, et que
votre terrine ne rapporte que trois mille francs. Nous avons une cuisinière et
un domestique, il faut garder le déf'orura, papa est baron. Quaul h nous,
nous avons de l'ambition, nous avons les Beauséant pour alliés et nous
allons à pied, nous voulons la fortune et nous n'avons pas le sou, nous
mangeons les ratatouillei de mamati Vauquer et nous aimons les beaux
dlnersdu fauLourg Saînl-Germaiiii, nous couchons sur un grabat et nous
voulons une hôtel. Je ne blâme pas vos vouloirs. Avoir Je l'ambition, mon
petit cœur.ca D'est pas donné h tout le monde. Demandez aur tJsmmes quels
hommes elles recherchent, les ambitieux. Les ambitieux ont les reins plus
forts, le sang pluaricii^ en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres
hommes. Et Is femni'i im trouvo si Ijeuruuse et b\ beWe fixn. \viàUTv«>

The text on this page is estimated to be only 12.94% accurate

RCèNEli DE LA VIE PAKISIENNE fIODt la force est énornti,
fOI-el!e en dangrer d'être brisée par lui. Je fais l'inventaire de vos déairs atin
de vous poser la question. Celle question, ia Voici. Noas avons une faim de
loup, nos quenottes sont incisives^ tommenl nous 7 prendrons-nous pour
approvisionner la marmite? Nous avons d'abord le rode à naan^or, ce n'est
pas emu-sant, et ça n'apprend rien ! mats il ie faut SotU Nous noua faisons
avocat pour devenir président d'u c«ur d'assises, envoyer les pauvres diables
qui valent mieux que nous avec T. F. sur l'épaule, afin de prouver aui riches
qu'ils peuvent dormir IranquillemenL C!e n'est pas drflie, et puis c'est long:.
D'abord, deui années à droguer dans Paris, & regarder, sans y toucher, les
nanans dont uous sommes friands. C'est l'allouant de d^ sirer toujours sans
Jamais se satisfaire. Si vous i pâle et de la nature des mollusques, vous
n'auriez rien k craindre ; mais uous avons le sang fiévreux des lions et un
appétit à faire vingt sottises par jour. Vous succomberez donc à ce sL'pplice,
lu plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons
que vous soyez sage, que vous buviez du lait et que voUs rbsâiec des
élégies; il faudra, généreux comme vous l'i mcncer, après bien des ennuis et
de.sprivationsàrendn un chien enragé, par devenir le substiit de quelqtxi
drôle, dans un trou de ville où le gouvernement vuUS jettera mille Iraïics
d'appointements, comm^ on jetla une soupe h un dogue de boucher. Aboie
aprÈw les roleurs, plaide pour les riches, fais giùllotiner les gens de c

The text on this page is estimated to be only 14.12% accurate

LE PERE QORtOT ^^Be filti^ de nteunii^r, riche d'environ six
mîlln de renie. ^Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi A
trente ens, avec mille écns d'sppojnlements, et vous épouserez la fille «U
Ire. Si vous failes quelques-unes de ces petites bassesses politiques, comme
de lire sur uu bull6i;;B Villèle au lieu de Manuel (ça rime, ça met la
conscience en repos), vous serez, à quarante ans; procureur général, et
pourrez devenir dépulé. Beman^ueï cher enfanlj que nous aurons fait des
«euros h nolro ' [wile conscience, que nous aurons eu vingt ans d'ennuis, de
misères swrètes, el que nos sowrs auront coiffé sainte Catherine. J'ai
l'honneur de vous faire observer de p qu'il n'y a que vingt procureurs
généreux en France, et que vousêtes vingt mille aspirants au grade, parmi
lesquels ils se rencontre des farceurs qui vendraient leur famille pour
monter d'un cran. Si le métier v goûte, voyops autre chose. Le baron do
Rastignac veut-îl filre avocat? Oh ! joli. Il faut oStir pendant dix ans,
dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, mi cabinet, aller
dans le mond€, tiaiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le
palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non;
mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, h cinquante^ ans, gagnent
plus de cinquante mille francs par ans ! Bah ! pluiôl que de m'amoinrir
ainsi rflmc, j'aimerais mir'ux me faire corsaire. D'ailleurs, oti prendre des
«eus? Tout ça n'est pas gai. Nous avoni. une ressourc ians la dot d'une
femme Voulez-vous vous marier; c ^ra vous mettre une pierro au COU ;
puis, si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent nos sentiments
d'bonneur, notre noblesse I Autant commencer aujourd'hui votre révolte
contre les conventions humaines. t fierait riï'n que se coucher comme un
serpent deil On* femme, lécher les pietls de la mère, faire de*

The text on this page is estimated to be only 15.81% accurate

118 SCÈNES OB LA VIE PAillStENNK bassesses h dégôûter
une Iruie, pouah ! si vous trouvies au moins le bonheur. Hais vous serez
malheureux co m œe les pierres â'égoux avec uae femme que vous aurez
épousé

The text on this page is estimated to be only 16.01% accurate

E GOKIOT Hvsis on plie s'il per.siste ; < genoux ^ -quand on a'a pas pu l'enterrer sous la bou*»- La corruption est en force, le talent e^t rare. Ainsi, la uu.iurHon est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointements pour tout po■ lagff, et qui dépensent plus de dix mille fiancs à leur toilette. Vous verrez des employés h douze cents francs anbolser des terres. Vous verrez des femme se prostituer pour aller dans la voiture du Dis d'un pair de France, i^ut peut courir à Longchamp sur la chaussée du milieu. Vous avez vu le pauvre bÉta de père Goriot obligé de payer la lettre de change endossée par sa fille, dont la mari a cinquante mille livres de rente. Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrerdes manigances infemales. Je parierais Tia I6te contre un pied de cette salade que vous donnerez dans un guépier chez la première femme qui vous plaira, fûl-ello riche, bulle et jeune. Toutes sont bricolées par les lois, en guerre avec leurs maris à propos de lout. Je n'en Quiraispas s'il fallait vous expliquer les traQcs qui se font pour des amants, pour des chiffons, pour des enfants, pour te ménage ou pour la vanilé, rarement par vertu, soyez -en sûr. Aussi rhonnête homme est-Il l'ennemi commun. Mais que croyez-vous que soit l'honnële homme? A Paris, l'honnële homme est celui qui se tait, et refuse de partager. Je ne vous parle pas de ces pauvres ilolesqui^iartout font la besogne sans €(re jamais récompensés de leurs travaux, et que je nomme la confrérie des savates du bon Dieu. Certes, là est la vertu dans toute la Heur de sa b&Viîti, mais là est la misère. Je vois d'ici la grimace de ces tiraves gens si Dieu nous faisait la mauvaise plaisanterie !" s'absenter au jugement dernier. Si donc vous voulez .Tumpte'ment la fortune, il faut être déjà riche ou le ;^

The text on this page is estimated to be only 12.70% accurate

i SCENEg DE LA VIE PAmSIBNNE ' COI tpel S" lOL Ifir raître.
Pour s'euricbir, il tt'agil ici da jouer de ttT&ads cou[Js, autremeDt on
carotte, bI voire serviteur. Si dan» les cent professions quevous pouvez
embrasser, il se rencontre dix hommes r[ni réussissant vite, le public les
a^K 'lie des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie tsite [«Qu'elle est.
Ça n'est pas plus beau que la cuisine, qs pue lout autant, et il faut se salir les
mains si l'on veut fricoter; sachez sDulem eut vous bien débarbouiller: \h
est toule la morale de notre époque. Si je vous parle ninsi du monde, il m'en
a donné le droit, Je le connais. Croj'ezvous que je le blâmeî du tout. Il a
toujours été atusi*. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est
parfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et les niaii disent alors qu'il a
ou n'a pus de mœurs. Je n'accusi les riches en faveur du peuple ; l'homme
est le n en haut, en bas, au milieu. Il su rencontre par chaqiM million de ce
haut bétail d'à lurons qui se multeitt au^ dessus de tout, même des lois ; j'en
suis. Vous, si vom ^les un homme supérieur, allez en droite ligne et la ton
haute. Hais il faudra lutter contre l'envie, ta calomnie, h niédiocrilé, contre
lout le monde. Napoléoiî a rencontra un ministre de la guerre qui s'appelait
Aubry, elqui fail'i l'envoyer aux colonies. Tatei-voust Voyez si voui pourrez
vous lever chaque matin aveo plus de volODl que vous n'eu aviez la veille.
Uans ces cujonclures, j vais vous faire une proposition que personne ne
refuse rait. Écoulez bien. Moi, voyez-vous, j'ai une idée. Moi idée est d'aller
vivre do la vie patriarcale au milieu d'ui i^rand domaine, cent mille arpents,
par exemple, au Èlals-Duis, dans le sud. Je veux m'y faire planteur, aven
des esclaves, ifagner quelques bons petits millioDS vendre mes bœufs, mon
tabac, mes bois, en vivant comm^ un souverain, en faisant mes volontés, en
menant ue çu'on ae conduit pas ici, où l'ou se tapit dans un terriei

The text on this page is estimated to be only 13.38% accurate

Hipt U PEBË GOMOT 121 pl&tre. Je rnifs un grand poète. Mes poésies, je ne les écris pas : elles consistent en acions el en seulimenls. Je po&âède en ce moment cinquante mille francs qui me donneraient à peine quarante nègres. J'ai besoin de deux wnt mille francs, parce que js veux deux cents nèirrea, a6n de satisfaire mon goût pour la vie patriarualb. Des nf'gres, voyez-vous ? tfest des enfants tout venus dont on fait cequ'oQ veut, sans qu'un curieux de procureur durai arrive vous en demander compte. Avec ce capital noir, m dix ans j'aurai trois ou quatre millions. Si je réussis, ^rsonne ne me demandera : Qui es-tu ? Je serai monsieur Quatre-Miillions, citoyen des État-UDis. J'aurai cinquante ans, je ne serai pas encore pourri, je m'amuserai Il ma l'a

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

[i'i SCENES DR L\ VUS PARISUNNE il liou dans Pnrifl, il 7 en a quaraDt(Mi«pt qui donnpt lieu h den marchés semblables. La ubanibre des Notaires a forcé raonsiouc... — Que faut-il qup je fasse T dit avidement Rastignao en interrompant Vautrio. — Presque rien , répondit cet homrao en laissant échapper un mouvement de joie semblable iï la aourda «pression d'un pêcheur qui sent un poisson au bout de sa ligne. Écoulez-moi bien 1 Le cœur d'une pauvre fill« malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide h sa remplir d'amour, une éponge s^.be qui se dilate aussiti^l qu'il y tombe une goutle de sentiment. Faire la cour à une jeune personne qui se rencontre dans des conditions de solitude, de désespoir et de pauvreté sans qu'eLlo se doute de sa fortune à venir! dame! c'est quinte et quatorze en main, c'est connaître les numéros h la loterie, c'eïit jouer sur les rentes en sachant les nouvelles. Voua conirujsez sur pilotis un mariage indestructible. Viennent des millions à cette jeune fille, elle vous les jettera aux pieds, comme si c'était des cailloux. — Prends, moi bien-aimé! Prends, Adolphe 1 Alfred! Prends Eugène 1 dira-t-elle si Adolphe, Alfred ou Eugène ont eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par dei sacriQces, c'est vendre un vieil babit afin d'allei au Cadran-Bleu manger ensemble des croûtua aux champignons; de là, le soir, b l' Ambigu-Comique; c'est mettn sa montre au Monl-de-Piélé pour lui donner un châte, Jf ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariIjoles auxquelles tiennent tant les femmes, comme, pai exemple, de répandre des gouttes d'eau sur lu papier i lettre en manière de larmes quand on est loin d'elles: vous m'avez l'air de connaître parfaitement l'argot dl cœur. Paris, voyez-vous, est comme une forPt du No* f eau Monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sut

The text on this page is estimated to be only 13.48% accurate

LE TEHE GoniOT 113 Tages, les Illinois, les Hurons, qui vivent du produit que donneDt les différentes chasses socialBs; rousêtes un cbaaleur de millioilH. Pour les prendre, vous usez de pièges, de pipeaux, d'appeau. Il 7 a plusieurs manières de chasser. Les uns cha^sRut b la dol; les autres chassent ^ la liquidation, ceux-ci pēchenl des consclecest ceuzin vendent leurs abonnés pieds et poings liés. Cclu' qui T'vifDt avec sa gibecière bien garnie est salué, fSté, T'^^ii dans la bonne société. Rendons justice ft ce sol ho»: ijilier, vous avez afTalrcè la ville la plus complaisante |;i|i soit dans le monde. Si les flores aristocraties de iiiifis les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans 'S rangs un millionnaire inHtme, Paris lui tend les -^ court à ses fStes, mange ses Jlners et trinque avec — Mais où trouver une flile ? dit Eugène. — Elle est h tous, devant voast — Mademoiselle Victorine? — Juste I — Eh ! commentî — Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Bi 'snae I — Elle n'a pas un sou, reprit Eugène étonné. — Ah! nous y voilà. Encore deux mots, dit Vautrin, fi Idut s'éclaircira. Le père Taillefer est un vieux coquin (jiii passe pour avoir assassiné l'un de ses amis pendant l) révolution. C'est un de mes gaillards qui ont de l'indépendance dans les opinious. 11 est banquier, principal Hsociâ de la maison Frédéric Taillefer et compagnie. 11 I un Us unique, auquel il veut laisser son bien, au déciment de Tictorine. Uoi, je n'aime pas ces injusticesU. Je suis comme don Quichotte, j'aime à prendre la dédu faible contre le fort. Si la volonté de Dieu était ntinr son BU, Taillefer repr^drail sa fille; il I

The text on this page is estimated to be only 13.18% accurate

r I 124 KttSH DE LA VIE PABDUENKS voudrait un héritier quelconque, une bèle qui est de la nature, et il ne peut plus avoir d'enfants, je le s Victorine est douce et gentille, elle aura bientôt eût son v^{re}. Elle le fera tourner comme un Allemand avec le fouet du sentiment! Elle est sensible à votre amour pour vous oublier, vous Tipoi serez. Uoi, je me charge du rôle de la Providence, ferai vouloir le bon Dieu. J'ai un ami pour qui je suis dévoué, un colonel de l'armée de la Loire qui vit d'être employé dans la garde royale. Il écoute mes avis et s'est fait ultra-royaliste : ce n'est pas un de ces imbéciles qui tiennent à leurs opinions. Si j'ai encore un conseil à vous donner, mon auge, c'est de ne pas plus en ajouter à vos opinions qu'à vos paroles. Quand on vous les demandera, vendez-les. Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un imbécile qui croit à l'immuabilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements; il n'y a pas de lui, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements les circonstances pour les conduire. S'il y avait des principes et des lois fixes, les peuples n'en chanteraient pas comme nous changeons de chemise. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation. L'homme qui a rendu le moins de services à la France est le fétiche vénéré pour avoir toujours vu en rouge, il est tout au plus bon & met au Conservatoire, parmi les machines, en l'écliquant La Fayette; tandis que tout le monde auquel chacun lance sa pierre, et qui méprise "issiez l'humanité pour lui cracher au visage autant de sensa qu'elle en demande, a empêché le parti; de la France au congrès de Vienne : on lui doit les couronnes, < lui jette du la boue. Oh ! je connais U-s autres, moi !] les seules de bien des hommes! SufGU J'aurai fleuri

The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

LE PÊRB eORIENT Eaébrsniable le jour où j'aurai renp«ritr

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

I 1S6 SCi:?(C5 DE LA VIE PARISIENNK la moitié de sd
l'urtuue, el pourquoi lo iiagne au pnu ▼re diable qui vole un billet de mille
Trancs avec Ip^ circonstaDces aggravantesT Voil^ vos lois. Il n'y a pas un
article qui u'arrive à l'absurde. L'tiomme eu gants et à paroles Jaunes a
commis des assassinats oh l'on no verse pas de sang, mais où l'on en donne;
l'assa-ssin a ouvert une porte avec un monseigneur : deux choses nocluroesl
Entre ce que je vous propose et ce que vous ferez un jour, il n'y a que le
sang de moins. Vous croyez h quelque chose de fixe dans ce monde-là t
Méprisez donc les hommes, et voyez les mailles parofi l'on peut passer à
travers le réseau du Code.Le secret des grandes iortunes sanscause
apparente est un crime oublié, paroe qu'il a été proprementfait. — Silence,
monsieur, je ne veux pas en entendre davaulage, vous me feriez douter de
moi-mÊme. En ce moment le sentiment est loute ma science. — A votre
aise, bel enfant. Je vous croyais plus fort, dit Vautrin, je ne vous dirai plus
rien, Dn dernier mot, eependanl. Il regarda fixement l'étudiant : Vous ave*'
mon secret, lui dit-il. - Un jeune homme qui vous refuse saura bien l'ou[
blier. — Vous avez bien dit cela, ça me lait plaisir. Un au'^ tre, voyez- ¥011
j, sera moins scrupuleux. Souvenws-vous de ce que je veux faire pour vous.
Je vous donne quinze j jours. C'est à prendre ou h laisser. . — Quelle tête de
fer a donc cet hommeT se dit Rasli- j gnac en voyant Vautrin s'en aller
tranquillement, sa 1 canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que madame
de Bt^ausénnt me diniBit en y mettant îles formes. Il me riéctiirdil le cœur
avec des griffes d'acier. Pourquoi veiixe aller chcE madame de Nucingen? Il
n deviné mes mo

The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate

Wif LE PRRG GORIOT 137 iWl que je les ai roiiqua. En di^ux mola, m brigand m'a (lit plusdpchospâ sur la Vfrtuque ne m'en ont dil {•.s hommes et les livres. Si la vertu ne soufTre pas de capitulation, j'ai donc volé mes sœurs? dit-il en jetant le sac sur la table. Il s'assit, et resta Jà plongé dans oiie étourdissante médiliition. — Être fidèle h la vertu, martyre sublime'. Bahl tout le monde croit i la vertu; mais qui est vertueux T Les peuples ont [a liberté pour idole; mais où est sur la terre un peuple libre? Ha jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuag^e : vouloir être grand ou riche, n'est-ce pa* se résoudre h mentir, plier, ramper, se redrejiser, tlaLter, dissimuler? n'est-ce pas consentir i se faire le valet de ceux qui ont menti, plié, rampe? Avant d'être leur complice, il faut les .servir. Eh bien, non. Je veux travailler noblement, saintement; je veux travailler jour et nuit, ne devoir ma fortune qu'à mon labeur. Ce sera la plus lente des fortunes, mais ehatue jour ma lSte reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise. Qu'y a-t-il de plus beau que de contempler sa vie et do la trouver pure comme un lis? Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée. Vautrm m'a fait voir ce qui arrive après dix ans de mariage. Diable l ma tSle ae perd. Je ne veux penser à rien, le cœur est un bon gnide. Eugène fut tiré de sa rêverie par la voix de la grosse Sjlvie.((Ui lui annonça son tailleur, devant lequel il sn présenta, tenant à la main ses deux sa&s d'argent, et il ne fut pas fâché de celle circonstance. Quand il eut essayé ses habits du soir, il remit sa nouvelle tuilelti'du matin, qui le métamorphosait complètement. — Je vaux biPU monsieur de Trailles, se dil-il. Enfin J'ai l'air d'un itilhomme. Bloiisieur dit Je i*re Goriot en entrant chez Eugène,

The text on this page is estimated to be only 14.53% accurate

I 158 HCÈNKs BE 1\ VIE PAIUKieSNB VOUS m'avez
(ieiriADdé si je conEaissai» la maison où va madamQ de Nucingen? —
Oui! — E)i bien, elle va lundi prochain au bal du maréchal Carigtano. Si
vous pouvez y être, vous me direz si mes deux Qlles se sont bien amusées,
comment elles seront mises, enfin tout. — Comment avez-vous su cela,
mon bon père GoriotT dit Eugène en le taisant asseoir h son Teu. — Sa
femme de chambre me l'a dit. Je sois tout ce qu'elles font par Thérèse et par
Constance, reprit-jl d'un air joyeux. Le vieillard ressemblait h un amant
encore^ assez jeune pour être heureux d'un stratagème qui la met en
communication avec sa maîtresse sans qu'elle puisse s'en douter. — Voils
les verrej^, vousl dit-il en exprimant avec naïveté une douloureuse envie. —
Je ne sais pas, répondit Eugène. Je vais aller chez madame de Beauséant, lui
demander si elle peut me présenter k la maréchale. Eugène pensait avec une
sorte de joie intérieure à se montrer chez la vicomiesse mis comme il le
serait désormais. Ce que les moralistes nomment les abîmes du cceur
humain sont uniquement les décevantes pensées, les involontaires
mouvements de l'intérêt personnel. Ces péripéties, le sujet de tant de
déclamations, ces retours soudains sont des calculs faits au protit de nos
jouissances. En se voyant bien mis, bien ganté, bien botté, Bastignac oublia
sa verlueuse résolution. La jeunesse n'ose pas se regarder au miroir de la
conscience quand elle verse du cÂté de l'injustice, tandis que l'Sge mûr s'y
est vu; là gît toute la différence entre ces deux phases de la vie. Depuis
quelques jours les deux voisins, Eugène et le père Goriot, étaient devenus
bons amis. Leur sncrele amitié ^tenait aux raisons psychologiui'B qui
avaient "Ugendré des wnti

The text on this page is estimated to be only 15.42% accurate

LE PKHB CORIOT 129 menls contraires entre Vautrin et l'étudiant. Le hari philosophe qui voudra conslaler les efTcls de nos senlînents dans le monde physique, trouvera sans doute plus l'une preuve de leur effective matérialité dans les rapports qu'ils créent entre nous et les animau. Quel physiogaoïnoniste est plus prompt à deviner un caractère qu'un chien l'est à savoir si un inconnu l'aimo ou ne l'aime pasT Les atomes crochus, expression proverbiale lont chacun se sert, sont un de ces faits qui restent dans '■●> langages pour démentir les niaiserie philosophiques vint s^occupent ceux qui atmeni à vanter les épiluchures (iBs mots primitifs. On se sent aimer. Le sentiment s'empreint en toutes choses et traverse les espaces. Dne lettre est une âme; elle est un si fidèle écho de la voix qui parle, que les esprits délicats la comptent parmi les plus riches trésors de l'amour. Le père Goriot, que son sentiment irrÉOéchi élevait jusqu'au sublime de la nature canine, avait flairé la compassion, l'admirative bonté, les sympathies juvéniles qui s'étaient émues potr loi dans le cœur de l'étudiant. Cependant cette union naissante n'avait encore amené aucune confiance. Si Eugène avait manifesté le désir de voir madame de Naeingen, ce n'était pas qu'il comptât sur le vieillard pour être introduit par lui chez elle ; mais il espérait qn'Doe indiscretion pourrait le bien servir. Le père Goriot ne lui avait parlé de ses filles qu'à propos de ce qa'il s'était permis d'en dire publiquement le jour de KS deux visites. — Mon cher monsieur, lui avait-il dit le lendemain, comment avez-vous pu croire que madame lii' Restaud vous en avait yculu d'avoir prononcé mon nom? Mes deux filles m'aiment bien. Je suis un heureux père. S:^ulement, mes deux gendres se sont mal conduits mvers aïoi. Je n'ai pas voulu faire souffrir ces chères i da mes dissensions avec leurs maris, et Vai.

The text on this page is estimated to be only 14.05% accurate

1 r180 SCÈNeS DE LA VIE PARISIENNE préréré I^ voir en secret. Ce mystère me donne miUa jouissances que ne comprennent pas les autres pères qui peuvent voir leurs filles quand ils veulent. Uoi, je ne le peux («s, compreneK-vous? Alors je vais, quand il fait beau, dans les Champs-Élysées, après avoir demandé aux femmes de chambre si mes filles sortent. Je les attends au passage, le cœur me bat quand les voitures arrivent, je les admire dans leur toilette, elles me jettent en passant un petit rire qui me dore la nature comme «Il tombait un rayon de quelque beau soleil. Et j's reste, elles doivent revenir. Je les vois encore l'air leur a fait du bien, elles sont roses. J'entends dire autour de moi: Voilà une belle femme! Ça me réjouit le cœur. N'est-ce pas mon sang? J'aime les chevaux qui les traînent, et je voudrais sentir le petit ctiien qu'elles ont sur leurs genoux. Je vis de leurs plaisirs. Chacun a sa façon d'aimer, mais moi je ne fais rien de mal à personne, pourquoi le monde s'occupe-t-il de moi? Je suis heureux > ma manière. Est-ce contre les lois que j'aie vu mes filles, le soir, au moment où elles sortent de leurs maisons pour se rendre au bal? Quel chagrin pour moi si j'arrive trop tard, et qu'on me dise: Madame est sortie. Un soir j'ai attendu jusqu'à trois heures du matin pour voir Hasie, que je n'avais pas vue depuis deux jours. J'ai voulu crever d'aise. Je vous en prie, ne parlez de moi que pour dire combien mes filles sont tenues. Elles veulent me combler de toutes sortes de cadeaux; je les en remercie.

The text on this page is estimated to be only 13.17% accurate

LE PERE GONiot 131 partir pour aller "ux Tuileries en attendant l'henre dpse préseDttT cheï madame de Beauséant. Cette promensde fut Talate h rétudiaat. Qut^lques femmes le remarquèrent, il était ai beau, si jeune, et d'unei élégance de si bon goût! En se voyaat l'obift d'uno attentioD presque admiralire, il ne pensa plus à ses sœurs ni à sa tante dépouillées, ni à ses vertueuses répugnances. Il avait TU passer au-dessus de sa lAle ce démon qu'il est si facile de prendre pour un ange, co Satan eux allés diaprées, qui sème des rubis, qui jette ses flfehes d'or au front des palais, empourpre les femmes, revêt d'un sot éclat les trônes, si simples dans leur origine ; il avait lîcouté le dieu do cette vanité crépitante dont le clinquant nous semble être un symbole de puissance. La parole de Vautrin , quelque cjnique qu'elle fût, s'était logée dans son cœur comme dans le souvenir d'une vierge se grave le proGI ignoble d'une vieille marchande à la (olletle, qui lui a dit ; a Or et amour k floisl » Après avoir indolemment flâné, vers cinq heures, Eugfrne se présenta shez madame de Beauséant, et il y re^ut un de ces coups terribles contre lesquels les cœm's jeune-s sont sans armes. H avait jusqu'alors trouvé la vicomtesse pleine de celte araéaité polie, de cette ^Sce melliflue donnée par l'éducation aristocratique, et qui n'esl complète que si eUe vient du cœur. Quand il entra, madame do Beauséant fit nn geste sec at lui dit d'une voix brève : — Monsieur d" itaslignac, H n'est impossible de vous voir, on ce momontdu mofnsl je suis en affaire... Pour un observateur, et Rastignac l'était devenu promploment, celte phrase, le geste, le regard, l'jnfloïien de voii , étaient l'bisloire du caractère et des habitudes de la caste. Il aperçut la main de for sous le gant de velours; la personnalité, l'égoïsme, sous les meniôrCT; le

The text on this page is estimated to be only 16.62% accurate

SCÈRES DE LA TIE PAHISIENIE ^Vbois, souB le verois. Il enteodit eofin le Mot le Roi, qall commencA sous les panaches du irône et fiail sous Ig) cimier du deiutor geutilhomme. Eugène s'était trop iaci-lement abandonné sur sa parole à croire aux noblesses i de la femoie. Commo tous les Dialb^ureui, il avait signé' de bonne foi le pacte délicieux qui doit lier le bienfaiteur à l'obligé, et dont le premier article consacre entre les grands cœurs une complète égalité. La bienfaisance, qui réunit deux âlres en un seul, est une passion céleste aussi incomprise, aussi rare que l'est te véritable amour. L'un et l'auire est la prodigalité des belles ftmes. Rastignac voulait arriver au bal de la duchosse de Caiigliano; il dévora cette bourrasque. — Madame, dit-il d'une voix émue, s'il ne s'agissait pas d'une chose importanU^, je ne serais pas venu vous » importuner; so;ez assez gracieuse pour me permettre do vous voir plus tard; j'attendrai. — Eb bien ! venez dtner avec moi, dit-elle un peu confuse de la dureté qu'elle avait mise dans ses paroles; car . celte femme était vraiment aussi bonne que grande. Quoique touché de ce retour soudain, Eugène se dit en s'en allant: a Rampe, supporte tout. Que doivent être les autres, si, dans un moment, la meilleure des femmes efface les promesses de son amitié, te laisse là comme un vieux soulier! Chacun pour soi, donc. li est vrai que sa maison n'est pas une boutique, et que j'ai tort d'avoir besoin d'elle. 11 faut, comme dit Tautrin, se faire boulet de canon, s Les amères réQexions de l'éludlent furent bientôt dissipées par te plaisir qu'il se promettait en dînant chez la vicomtesse. Ainsi, par une sorte de fatalité, les moindres événements de sa vie conspiraient à je pousser dans la carrière oit, suivant les observations 1 terrible sphinx de la Maison Vauquer, il Jevait, o àUT un cbtuap de bataille , tuer pour ne pas Atn

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

L8 PÈRE GORIOT iS3 tué ttomper ponr ne pas être trompé; ou u
deraitd^ poseï a la barrière sa coD-^cience, son cœur, mettre un . masque, se
jouer sang pitié des hommes, el, comme à(LacéJémono, saisir sa forluoe
sans fitre tu, pour mé-' riter la couronne. Quand il reriol chez ta ricomlesse,
il t'a trouva pleine de cette boulé gracieuse qu'elle ial avait toujours
témoignée. Tous deux allèrei^ jans une salle à manger oh le vicomte
attendait sa temme, et où resplendissait ce luxe de table qui sous la
Beslauration Tul poussé, comme chacun le sait, au plus haut degré.
Monsieur de Beauséant , semblable à beauconp de gens ^ blasés, n'avait
plus guère d'autres plaisirs que ceui do l la bonne chère; il élaiten fait de
gourtoanilise de l'école de Louis XVHI et du duc d'Escars. Sa table offrait
donc un double luxe , celui du conlanaat et celui du contenu. Jamais
semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eu^Ène, qui dînait pour la
première fois dans une de ces maisons où les grandeurs sociales sont
héréditaires, La modo venait de supprimer les soupers qui lorminaient
autrefois les bals de l'Empire, oh les mililaires avaient besoin de prendre des
forces pour se préparer à tous les combats qui les attendaient au dedans
comme au dehors. Eugène n'avait encore assisté iju'à des bals. L'aplomb qui
le distingua plus tard si éminemment, el qu'il commentait à prendre,
rempScba de s'ébahir niaisement. Mais, en voyant cette argenterie sculptée,
et les raille recherches d'une table somptueuse, en admirant pour la
première fois un service fait sans bruit, il était difScile h nn homme
d'ardente imagination de ne pas préférer cette vie constamment élégante i la
vie de privations qu'il voulait embrasser le malin. Sa pensée le rejeta
pendant im moment dans sa pension bourgeoise, il en eut une s profonde
horreur qu'il se jura de la quitter au mois do janvier, aulant pour se metlie
àana uoe \itaâ£E:ia.

The text on this page is estimated to be only 13.58% accurate

1.1131 SCÈNES DE LA VIE PAm
sie>«NE propre que pour fuir Vautrin, dont il sentait la large main sur son épaule. Si l'on vient à songer aux mille formes que prend à Paris la corruption, parlante ou muette, un homme de bon sens; se demande par quelle aberration l'Etat y met des écoles, y assemble des jeunes gens, comment les jolies Femmes y sont respectées, comment l'or étalé par les changeurs ne s'envole pas magiquement de leurs sébiles. Mais si l'on vient à songer qu'il est peu d'exemples de crimes, voire même de délits commis par les jeunes gens, de quel respect ne doit-on pas être pris pour ces patients Tantales qui se combattent eux-mêmes, et sont presque toujours victorieux ! S'il était bien peint dans sa lutte avec Paris, le pauvre étudiant fournirait un des sujets les plus dramatiques de notre civilisation moderne. Madame de Fieusol regardait vainement Eugène pour le convier à parler, il ne voulut rien dire en présence du vicomte. — Me menez-vous ce soir aux Italiens ? demanda la vicomtesse à son mari. — Vous ne pouvez douter du plaisir que j'aurais à TOUS obéir, répondit-il avec une galanterie moqueuse dont l'étudiant fut la dupe, mais je dois aller rejoindre quelqu'un aux Variétés. — Sa maîtresse, se dit-elle. — Vous n'avez donc pas d'Adèle ce soir ? demanda le vicomte. — Non, répondit-elle avec humeur. — Eh bien ! s'il vous faut absolument un bras, prenez celui de monsieur de Bastignac. La vicomtesse regarda Eugène en souriant. — Ce sera bien compromettant pour vous, dit-elle. — Le Français aime le péril, parce qu'il aime l'rouver la fionrtf I dit monseigneur de Chateaubriand, répondit Bastignac en rougissant. •

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

rLE FtRE OoniOT f35 Qi-elqties moments aprfe il fut emporté près de madame de Benuséanl dans un coupé rapide, au théâtre h la mode , el aut h quelque féerie lorsqu'il entra datis une loge de face, et qu'il se vit lu but de toutes li.« lorgnettes concurremment avec la wcomlesso, dont la toiletté ^lait cjiljcieuse. Il marchait d'enchantements en eachanteraets. — Vous avez à me parler, loi dit madame de Beanséanl. Ah I tenez, voici madame de Nucingen à trois loges do la nôtre. Sa sœur et monsieur de Traîlles sont de l'autre cùtà. En disant ces mots, la vicomtesse regardait la loge où devait être mademorselle de Bochelldé, et, u'y voyant pas moDsienr d'Adjuda, sa figure prit un éclat extraordinaire. — Elle est charmante, ditEugèae après avoir regardé madame de Nacingen. — Elle a les cils blancs. — Oui, mais quelle jolie taille minco I — Elle a de grosses marns, — Les beaux yeux I — Elle a le visage on long. — Mais la forme longue a de la distinction. — Cela est heureux pour elle qu'il y en ait là. Voyez comment elle prend et quitte son lorgnou 1 Le Goriot perce dans tous ses mouvements, dit la vicomtesse au grand élonnement d'ËugËoe. En effet, madame de B^auséant loi^ajt la salle et semblait ne pas faire attention h madame de Nucingen, dont elle ne perdait cependant pas un gesu. L'assemblée était ejquisément belle. Delphine deNucingea n'était pas peu Qallée d'occuper exclusivemenl le jeune, le t)eBa, réiégant cousin d« madame do Boausdaut, il ne re^nlalt qu'elle.

The text on this page is estimated to be only 15.96% accurate

« w î U[^] TtB PARISIENNE Si voiisconlinuez h la couvrir d« vos regards, t allez faire scandale, moDsieur de Rastignac. Vous ne réussirez h rien, si vous rous jetez ainsi h la tôte des gens. — Ma chère cousine, dit Eugène, vous m'avez déjà Dien protégé; si vous voulez achever votre ouvrage, je I ne vous demande plus que de me reaiire un service qui , TOUS donnera peu de peine et me fera grand bien. Me 1 voilà pris. I — Déjà ? — Oui. — Et de celle femme î — Mes prétentions seraient-elles donc écoulées ailleursî dit-il en lançantun regard pénétrant à sa cousine. Madame la duchesse de Carigliano est attachée à madame la duchesse de Berry, reprit-il après uoe pause, TOUS devez la voir, ayez la bonlé de me présenter chez elle et de m'amener au hal qu'elle donne lundi. J[^] rencontrerai madame de Nuciogen, et je livrerai ma première escarmouche. — Volontiers, dit-elle. SI vous vous sentez déjS du goût pour elle, vos affaires de coaur vont Irès-bien. Voici de Uarsa; dans la loge de la princesse Galathionne. Madame deNucingen esl an supplice, elle se dépîte. Il n'y a pas de meilleur moment pour aborder une femme, auT[^] tout une femme de banquier. Ces dames de la Chaussée-d'Antin aiment toutes la vengeance. — Que feriez-vous donc, vous, en pareil cas t — Moi, je souffrirais en silence. En ce moment le marquis d'Âdjuda se présenta dans la loifc de madame de Buauséant. — Pai mal fait mes afiaires afia de venir vous retrouver, dit-il, et je vous en instruis pour que ce ne soit pas ' uu sacrifice.

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

^C«s LK PÈRE COBIOT 137 Myonnements du visage de la vicomtesse apprirent k Eugèno à reconnaître les expressions d'un véritable amour, et à ne pas les confondre avec les simagrées de la coquetterie parisienne. Il admira sa cousine et devint muet et céda sa place à monsieur d'Adjuda en soupirant. (Quelle noble, quelle sublime créature est une femme qui aime ainsi ! se dit-il. Et cet homme la trahirait pour une poupée ! comment peut-on la trahir ?) Il se sentit au centre une rage d'enfant. Il aurait voulu se rouler aux pieds de madame de Beauséant, il souhaitait le pouvoir des démons afin de l'emporter dans son cœur, comme un aigle enlève de la plaine dans son aire une jeune chèvre blanche qui tette encore. Il était humilié d'être dans l'enceinte de la beauté sans son tableau, sans une maîtresse à lui. (Avoir une maîtresse et une possesse quasi royale, se disait-il, c'est le signe de la puissance) Et il regarda madame de Nucingen comme un homme insulté regarde son adversaire. La vicomtesse se retourna vers lui pour lui adresser sur sa discrétion mille remerciements dans un clignement d'yeux. Le premier acte était fini, — Vous connaissez assez madame de Nucingen pour lui présenter monsieur de Rastignac dit-elle au marquis d'Adjuda. — Mais elle sera charmée de voir monsieur, dit le marquis. Le beau Portugais se leva, prit le bras de l'étudiant, clin d'œil se trouva auprès de madame de — Uoah la baronne, dit le marquis, j'ai l'honneur de vous présenter le chevalier Eugène de Itastignac, un cousin de la vicomtesse de Beauséant. Vous faites une bonne impression sur lui, que j'ai voulu compléter son bonheur en le rapprochant de son idole

The text on this page is estimated to be only 11.91% accurate

¶ I 138 SCENES DR U TtE PARISIENNE Ces ntola furent dits avec un certain accent de raitl&> rie qui en faisait passer la p»ns6e un peu brjlato, mais qui, bien sauvée, ne déplatt jamais h une femme. Madame do Nucin^i^eD aounl, et otftit à Eugène la place d» Bon mari, qui venait de sortir. — Je n'osB pas vous proposer de rester près de moi, monsieur, lui dit-elle. Quand on a le bonheur d'être auprès de madame de Beanséant, on y reste. — Hais, lui dit à voix brt bons termes, et me dit combien v él/ox ejcellHDle pour mon voisin, monsieur Goriot. Com

The text on this page is estimated to be only 11.86% accurate

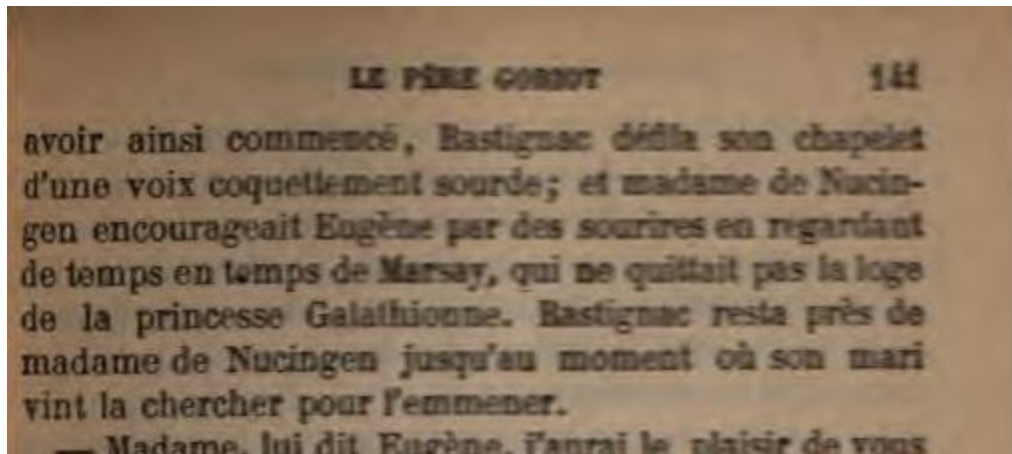
LE P^tRIS CORIOT t39 IflBnï, M ^ttel, d6 l'ainieriez-vous pasT il vous Adore si passion nérao ni que j'en suis déjà jalouï. Nous avons parlé rte vcosi ce matin pendaot deui heures, l'uis tout plein je ce que votre père m'a raconté, ce soir en dtnant avec ma cousine, je lui disais que rou» ne pouviez pas être aussi belle que vous étiez itimaDte. Voulant sans doute lavoriser uae si cbaude admiraiioa, madame de Beauséant m*a amené ici, en me disant avec sa grtce habituelle que je vous y verrais. — Comment, monsieur, dit la femme du banquier, je vous dois déjà de la reconnaissance? Encore un peu , nous allons être de vieux amis. — Quoique l'amillé doive Ctro près de vous un gentiment peu vulgaire, dit (iastignac, je no veui jamais être votre ami. Ces sottis«s stéréotypées à l'usage des débutants paraissent toujours charmanlos aux femmes, et ne sont pauvres que lues à Troid. Le geste, l'accent, le regard d'un jeune homme, leur donnent d'incalculables valeurs. Madame de Nucingen trouva Rastjgnac charmant. Puis, comme toutes les Temmes, ne pouvant rien dire à des questions aussi durement poséfts que l'était celle de l'étudiant, elle répondit à autre chose. — Oui, ma sœur se fait tort par la manière dont elle K conduit avec ce pauvre p&re, qui vraiment a été pour nous un dieu. Il a fallu que monsieur de Nucingen m'ordonnât positivement de ne voir mon père que le matin, pour que je cédasse sur ce point. Hais j'en ai longtemps été bien malheureuse. Je pleurais. Ces violences, venues après les brutalités du mariage, ont élérue desraisonb qui troublèrent le plus mon ménage, Je suis cert^ la lemmie de Paris la plus heureuse au'^ yeui du monde, la plus malheureuse en réalité. Votis aWez me VtOttiftT 'idiP'

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

i 40 SCÈNES DE L& VIE PARISTENnE ie vous parler ainsi. Uais vous connaissez mon p^, et, à ce titre, vous ne pouvez pas m'dtre étranger. — Vous n'aurez jamais rencontré personne, lui dit Eugène, qui soit animé d'un plus vif désir de vous appartenir. Que cherchez-vous toutes 1 le bonheur, reprit-il d'une voix qui allait à l'Âme. Eh bien ! si, pour une Temme, le bonheur est d'être aimée, adorée, d'avoir émi à qui elle puisse confier se^ désirs, ses fantaisies, ses cbagrins, ses joies ; se montrer dans la nudité de fime, avec ses jolis déOiuils et ses belles qualités, sans craindre d'être trahie ; croyez-moi, ce cœur dévoué, toujours ardent, ne peut se rencontrer que chez un homme jeune, plein d'illusions, qui penl mourir sur un seul rie vos signes, qui ne sait rien encore du monde et n'en veut rien savoir, parce que vous devenez le monde pour lui. Moi, vovez-vous, vous ali^z rire de ma naïveté, j'arrive du fond d'une province, entièrement neuf, n'ayant connu que de belles 9mcs; et je comptjiis rester sans amoui. Il m'est arrivé de voir ma cousine, qui m'a mis trop près de son cœur; elle m'a fait deviner les mille trésors de la passion ; je sois, comme Chérubin, l'amant de toutes les femmes, en attendant que je puisse ffi' rouer i quelqu'une d'entre elles. En vous voyant, quand je suis entré, je me suis senti porté vers vous comme par un courant. Tavais déjà tant pensé à vousl Mais je ne vous avais pas rêvée aussi belle que vous l'files en réalilé. Madame de Beauséant m'a ordonné de m vous tantregarder. EUenesaitpascequ'il ya d'attrayant il voir vos jolies lèvres rouges, votre teint blanc, vos yeux si doux. Hoi aussi, je vous dis des folies, mais leis> sez-l es-moi dire. Rien ne plaît plus aux femmes que de s'entendre débitwr ces douces paroles. La plus sévère dévote le» éf^ io, mémo quand elle ne doit pas y répondre. Après

The text on this page is estimated to be only 9.10% accurate

' ainsi t d'une voix coque geo encourageait 8 de temps en Wmps de M de la princesse f madame de 9 Tint la chercher pour Tta — Madame loi dît Bigto»,fNni I» | allIfT voir s'ant le bal de la 4 ' — Puâqui n sacien dont la fi ûnesse, finit tU\$ tir £ldn Mm ttm. — Mes atTaires sont ra. bas tin, or dte ae ^tat pv bien etTarouchée «i m'enlendut loi dîn: WwmmtnrTous bien t Le mon est mis i na bék^ santoot dam etgouvernoii»4à,5eoinme une anguille, et je croLsqu'il ira loin. Vous seule avez pu lui trier sur le volet une femme au moment oCi U faut la consoler, — Mais, dit madame de Beauséant, il fout savoir si elle 'lime encore celui qui l'abandonne. L'étudiant revint à pii-4J du Tbêâ Ire-Italien à la rae Koucfr-Sainle^iaDeviëFe, en faisant les plus doux projets. Il avait bien remarqué l'altenlion avec laquelle madame de lleslaud l'avait examiné, soit dauaki loge delà vicoiO'



The text on this page is estimated to be only 13.10% accurate

tiS SCENES OS LA TTB PAMSIEFimt ^S9>B, soit daos celle de madame île Nucingco, et il {s^ bvma que (a porte do la comtesse ne lui sérail dlu» r«rmée. Ainsi déjà quatre relations majeures, car il comptait bieD plaire k la maréchale, atlaïenV (ni être acquises sq cœur do la haute société parisienne. Sans trop s'expli quer tes moyens, il devinait par avance que, dans le Jeu compliqué désintérêts de ce monde, il devait s'accrocher à un rouage pour se trouver en haut de la machine», il se sentait la force d'en enrayer la roue, ■ Si madame de Nucingen s'intéresse à moi, je lui apprendrai K gouverner son mari. Ce mari fait des affaires d'or, il poum m'aider-à ramasser tout d'un coup une fortune, s Il na se disait pas cela crûment, il n'était pas encore assez politique pour chiffrer une situation, l'apprécier et le ràlcnter ; ces idées flottaient h l'tiori;!on sous ta forme de légers nuages, et, quoiqu'elles n'eussent pas l'âpreté de celles de Vautrin, m elles avaient été soumises au creuset de la conscience elles n'auraient rien donné de bien pur. Lfis hommes arrivent, par une suite de transactions de ce genre, h cette morale relâchée que professe l'époque actuelle, oil se rencontrent plus rarement que aucun temps ces hommes reclangulaires, ces belles volontés qui ne plient jamaia au mal, à qui la moindre déviation de la ligne droite semble être un crimi gnilques images de la probité qui nous ont tolu deux chefs-d'œuvre, Alcoste de Molière, puis récemment Jen&j Deans et son père, dans l'œuvre de Walt^r SeoiU Peutêtre l'œuvre opposée, la peinture ûes siauositéa dans lesquelles un hocemo du monde, un ambitieux fait ler sa conscience, en essayant do cûtojer le mol, gRn d'arriver h sou but en gardant les apparences, a» sorail' elle ni moins belle, ni moins dramatique. En •tldgnanl eu seuil de sa pension, Bsattgnac s'était cpri-iooniaiteini de Nucingen. elle lui avait pwv. svulto, fine ()on>m« w

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

LEPÊBJC conoT T4I hirandell';. L'enivrante doooeat <1b ses
jeta» ta IÛh 4^ licl et soyeux de sa peau sous iaqw4)e il «rait gra TOir
ouuler le saD^, le son encbank^ur de m ràx, se» ivIchkIs ehereum, il se
rappelait tcul; et pout-étro la mardie. en mettant son sang t:D mouTcmeDl,
aidait-elle à

The text on this page is estimated to be only 15.83% accurate

«! bois de noyer, dont la barre avait servi au père Goriot k dénaluTor son écuelle en vermeil. Un mËchaul secrétaire sur lequel était le chapeau du bonhomme, un Tauleuil foncé do paille et deui chaises complélaienl ce mobilier misérable. La Qèbe du lit, attacii(ie au plancher par une loque, soutenait une mauvaise bande d'étoffes à carreaux routes et blancs. Le plus pauvre commissionnaire était cortès moins mal meublé dans son grenier, que ne l'était le père Goriot chez madame Vauquer. L'aspect de cette chambre donnait froid et serrait le cosur, elle ressemblait au plus triste logement d'une prison. Beurousement Goriot ne vit pas l'expression qui se peignit sur la physionomie d'Eugène quand celui-ci posa sa chandelle sur la table de nuit. Le bonhomme se tourna de son câti' restant couvert jusqu'au menton. — Eh bien ! qui aimez-vous mieux de madame da Beslaud ou do madame de Nucingen? — Je préfère madame Delphine , répondit l'étudiant, parce qu'elle vous aime mieux. A cette parole chaudement dite, le bonhomme sortît son bras du lit et serra la main d'Eugène. — Merci, merci, répondit le vieillard ému. Que tous a-t-elle donc dit de moi ? L'étudiant répéta les paroles de la baronne en les bellissant, et le vieillard l'écouta comme s'il eût entendu la parole do Dieu. — Chère enfant I oui, oui, elle m'aime bien. Hais ne la croyez pas dans ce qu'elle vous a dit d'Anastasie. Les deux sœurs se jalousent, voyez-vous; c'est encore une preuve de leur tendrnsse. Madame de Restaud m'i bien aussi. Je lésais. Un père est avec ses enfantscomme Dieu est avec nous; il va jusqu'au fond des cœurs, A ^iigti les intentions. Elles sont toutes deux aussi aimantas. ~ u de bons gendres, j'auraia été trop heu

LE PERE GORIOT 14S reiiix* n n'est sans doute pas de bonheur complet ici-bas. Si j'avais vécu cher elles, mais rien que d'entendre leurs Yoix^ de les savoir là, de les voir aller, sortir, comme quand je les avais chez moi, ça m'eût fait cabrioler le cœur. Étaient-elles bien mises ? — Oui, dit Eugène. Mais, monsieur Goriot» comment, en ayant des filles aussi richement établies que sont les vôtres, pouvez-vous demeurer dans un taudis pareil ? — Ma foi, dit-il, d'un air en apparence iosouciant, à quoi cela me servirait-il d'être mieux ? Je ne puis guère vous expliquer ces choses-là ; je ne sais pas dire deux paroles de suite comme il faut Tout est là, ajouta-t-il en se frappant au cœur. Ma vie, à moi, est dans mes deux filles. Si elles s'amusent, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles marchent sur des tapis qu'importe de quel drap je sois vêtu, et comment est l'endroit où je me couche ? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je n'ai de chagrins que les leurs. Quand vous serez père, quand vous direz, en oyant gazouiller vos enfants : C'est sorti de moi ! que vous sentirez ces petites créatures tenir à chaque goutte de votre sang, dont elles ont été la fine fleur, car c'est ça ! vous vous croirez attaché à leur peau, vous croirez être agité vous-même par leur marche. Leur voix me répond partout. Un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang. Un jonr vous saurez que Ton est bien plus heureux de leur bonheur que du sien propre. Je ne peux pas vous exptiquer ça : c'est des mouvements intérieurs qui répandent l'aise partout. Enfin, je vis trois fois. Youlez-vous que je vous dise une drôle de chose ? Eh bien, quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. Il &A tout entier partout, puisque la création est sortie de luL Monsteur, je suis ainsi avec mes filles. Seulement j*aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

146 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE le monde n'est pas aussi beau que Dieu et que mes filles sont plus belles que moi. Elles me tionneat si bien à rame, que J'avais idée que vous les verriez ce soir. Uoa Dieu! UQ hoomte qui me rendrait ma petite Delphine aussi heureuse t^u'use femme l'est quand elle est bien eimée, mais je lui cirerais ses bottes, je lui ferais sos commissions. J'ai su par sa femme de chambre que ce petit monsieur de Marsa; est un mauvais chien. Il m'a pris des envies de lui tordre le cou. Ne pas aimer un bijou de femme, une voii de rossignol, et faite comme un modèle! Oiia-l-elle eu lesyeus d'épouser cette grosse souche d'Alsacien? Il leur fallait à toutes deux de jolis jeunes gens bien aimables. EuGn, elles ont fait h leur fantaisie. Le père Goriot était sublime. Jamais Eugène ne l'avait pu voir illuminé par les feux de sa passtou paternelle. Une chose digne de remarque est la puissance d'infusion que possèdent les sentiments. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une alfection forte flt vraie, elle eihale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la voir. Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'etTort de la passion, à la plus grande éloquence dans l'idée, si ce u'est dans le langage, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuï*. Il y avait en ce moment dans la voïi, dans le geste de ce bonhomme, la puissance communicative qui signale le grand acteur. Mais beaux sentiments ne sont-ils pas les poésies de la volonté? ■~ Eh bien, vous ue serez peut-être pas fKché d'apprendre, lui dit Eugène, qu'elle va rompre sans doute arec ce tje Marsay. Ce bcau-flls l'a quidée pour s'attai^er h la princesse Galnlhiunne. Quant b moi, ce soir» je 's tombé amoureux ^■: mnthinii^ Dcl|)lirn(»).

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

^^— Bah ! fil le père Goriot. — Oui. Je ne lui ai pas déplu. Nous avons parlé ai pendant udo heure, et je dois aller la voir aprt^a-demain samedi. — Oh! que je vous aimerais, mon cher monsieur, si TOUS lui plaisiez. Vous élcs bon; vous no la tourva&niBnex point. Si vous la trahissiez, je vous couperais le cou, d'abord. Une femme n'a pas deux amours, voyez-vousî Mon Dioul mais je dis dee bê lises, monsieur Eugène. Il fait froid ici pour vous. Mou Dieu! vous l'avez donc entendue? Que vous a-t-elle dit pour moi? ^ Rien, se dit en lui-même Eugène. Elle m'a dit, répondit-il h haute voix, qu'elle vous envoyait un bon baiser de fille. — ^dieu, mon voisin; dormez bien, Taltes de beaux rêves; les miens sont tout faits avec ce mol-li. Que Dieu vous protège dans tous vos désirs! Tous avez été pour moi ce soir comme un boa anse : vous me rapportez l'air de ma tîlle. — Le pauvre homme, so dit Eugène en se couchant, il y a de quoi toucher des cœurs de marbre. Sa fille n'a pas plus pensé à lui qu'au Grand Turc. Depuis cette conversation, le père Goriot vil dans sou voisin un confident inespéré, un ami. Il s'était établi entre eux li's seuls rapports par lesquels ce vieillard pouvait s'attacher à un autre homme. Les passions ne font jamais de fBu:r calculs. Le père Goriot se voyait un peu plus près de sa tiile Delphine, il s'en voyait mieux refU, si Eugène devenait cher à la baronne. D'ailleurs il lui Avait confié l'une de ses douleurs. Uadame de Nucingen, à laquelle mille foispar jour ilsouhailait le bonliour, n'avait pas connu les douceurs do l'amour. Certes, Lu^uo était, pour su servir de son eipressLQU.ua'i^s.

The text on this page is estimated to be only 16.19% accurate

IM SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE jeunett gens des plus gentils qu'il eût jamais vus, et it semblait praïsentir qu'il lui donnerait tous les plaisirs dont elle avait été privée. Le bootiomme se prit donc pour son voisin d'une amitié qui alla croissant, et saus laquelle il eût été sans doute impossible de coosaltre le dénouaient de cette histoïrs. Le lendemain matin, au déjeuner, l'affectation «vec laquelle le père Goriot regardait Eugène, près duquel il se plaija, les

The text on this page is estimated to be only 13.55% accurate

B le père Goriot saisit cette parole au roi comme un chien saisit un mouvement de son maître. — Vous êtes contents des cotés-eh-pâle, dit madame Vauquer, vous autres hommes, vous faites tout ce qui TOUS plaît. — Comment êtes-vous revenu? demanda Vautrin. — A pied, répondit Eugène. — Moi, reprit le tentateur, je n'aimerais pas de Aemiplaisirs ; je voudrais aller là dans ma voiture, dans ma loge, et revenir bien commodément. Tout ou rien, voilà ma devise. — Et qui est bonne, reprit madame Vauquer. — Vous irez peut-être voir madame de Nucingen, dit Eugène à voix basse à Goriot. Elle vous recevra certes à bras ouverts ; elle voudra savoir de vous mille petits détails sur moi. J'ai appris qu'elle ferait tout au monde pour être reçue chez ma cousine, madame la vicomtesse de Beauséant. N'oubliez pas de lui dire que je l'aime trop pour ne pas lui procurer cette satisfaction. Santiago s'en alla promptement à l'École de droit, il voulait rester le moins de temps possible dans cette odieuse maison. Il flâna pendant presque toute la journée, en proie à cette fièvre de jeunesse qu'ont connue les jeunes gens affectés de trop vives espérances. Les raisonnements de Vautrin le faisaient réfléchir à la vie sociale, au moment où il rencontra son ami Bianchon dans le jardin du Luxembourg. — Ob as-tu pris cet air grave? lui dit l'étudiant en s'asseyant en lui prenant le bras pour se promener devant le palais. — Je suis tourmenté de mauvaises idées. — En quel genre? Ça se guérit, les idées. — Comment ?

The text on this page is estimated to be only 14.12% accurate

raO SCÈNEB DE LA VIE PARISIEPmE — En y succombant. — Tu ris sans savoir en dont il s'agit. As-tu lu Bou[^] seau? — Oui. — Te souviens-tu de ce partage où il demande à son .lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine par sa s^{^^}ulo TOlooté un rieux mandarin, .sans bouger de Paris ? — Oui. — Eh bien? — Bail ! J'en suis à mon tTHOte-troisième mandarin — Ne plaisante pas. Allons, s'il t'était prouvé qun la chose est possible et qu'il te sufGt d'un signe de tête, le ferais-tu T — Est-il bien vieux . le mandarin ? Mais, bah ! jeune ou vieux, paralytique ou bien portant, ma Toi... Diantre I Eh bien, non. — Tu es un brave garçon, Bîanchon. Mais si tu aimea nne femme à te mettre pour elle l'âme à l'envers, pl qu'il lui fallût de l'argent, beaucoup li'argpot pour sa toilette, pour sa voiture, pour toutes ses fantaisies enBnê — Mais tu m'Ôles la raison, et lu veux que je raisonno. — Eh bien, Bianchon, je suis fou, guéris-moi. J'ai deux sœurs qui sont des anges de beauté, de candeur, et je veux qu'elles soient heureuses. Où prendre deux cent mille francs pour leur dot d'ici à cinq ans? Il est, Tois-tu, des circonstances dans la vie où il faut jouer gros jeu et ne pas user son bonheur k gagner des sons. — Hais tu poses la question qui se trouve ^ rentrés de la vie pour tout le monde, et tu veux couper le nœud gnrdien avec l'épée. Pour agir ainsi, mon cher. Il faut Mre Alexandre, sinon l'on va au bagne. Moi, je suis heor ma de la petite existence que je me créerai ea proyinoe,

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

■ LE PÈRE GOBIOT iSI TÙ je succéderai tout b6temenl à mon père, les affections de l'homine se satisront daos le plus petit cercle aussi pleinemeDt que dans udo immense circonférence. Napoléon ne dînait pas deus Tois, et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins. Notre bonheur, mon cher, tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput; et qu'il coûte un million par an ou cenl louis, la perception intrinsèque v.n est la même au dedans, ie conclus h la vie du Chinois. — Merci, tu m'as fait du bien, BlancoQ ! Nous serons toujours amis. — Dis donc, reprit l'étudiant en médecine, en sortant du cours de CuTier, au Jardin-des-Planles, je viens d'apercevoir la Michonni'au et le Poiret causant sur un banc avec un monsieur que j'ai vu dans les troubles de l'année dernière aux environs de la Chambre des Députés, et qui m'a fait l'effet d'fitre un homme de la police déguisé en honnête bourgeois vivant de ses rentes. Érudions ce couple-là : je le dirai pourquoi. Adieu, je vais répondre h mon appel de quatre heures. Quand Eugène revint à la pension, il trouva ie père Gariot qui l'attendait. — Tenez, dit le bonhomme, voilà une lettre d'elle. Hein, la jolie écriture! Eugène décacheta la lettre et lut. a Monsieur, mon père m'a dit que vous aimiei: la musqué italienne. Je serais heureuse si vous vouliez me feire le plaisir d'accepter une place dans ma loge. Nous aurons samedi la Fodor et Pcleggrini, je suis sûre alors me vous ne me refuserez pas. Monsieur de Nucingen se pt à moi pour vous prier de venir dîner avec nous is cérémonie. Si vous acceptez, vous le reaàTi^ ^^ au ru us ^

The text on this page is estimated to be only 14.24% accurate

]SS SCÈNEB m LA VIE PARISIENKE oonlcnt de n'avoir pas & s'acquitter de sa rorvée conjugale en m'accompagnant. Ne répondez pas, vene^, H agréez mes compliments. » D. Ds N. > — MoDtreE-la-mof, dit le bonhomme h Kiigöoe qmnid U eut ta la lettre. Vous irez, n'est-ce pasî ajouta-t-îl api^ avoir flairé le papier. Cela Rent-il bon ! Ses doigts ont touché ça, pourtant l — Une femme no se jette pas ainsi h la téta d'an homme, se disait l'étudiant. Elle veut se servir de moi pour ramener de Marsaj. U n'y a que le dépit qui fasse Mre de ces choses-là. — Eh bien, dit le père Goriot, à quoi pensez-vous donct Eugène ne connaissait pas le délire de vanité dont certaines femmes élatent saisies en ce moment , el ne savait pas que, pour s'ouvrir une porte dans le faubourg Saint-Germain, la femme d'un banquier était capable de tous les sacrifices. A cette époque, la mode commençait à mettre au-dessus de toutes les femmes celles qui étaient admises dans la société du faubourg Saint-Germain, dites les dames du Pelil-Château, parmi lesquelles madame de Beauséant, son amie la duchesse de Langeais et la duchesse de Maufrigneuse tenaient le premier rang. Basljgnac seul ignorait la fureur dont étaient saisies les femmes de la Cbaussée-d'Âiitiiti pour entrer dans le car cle supérieur où brillaient tes constellations de leur seie. Hais sa déQance le servit bien, elle lui donna de la froideur, et le triste pouvoir de poser des conditions au tie* d'en recevoir. — Oui, J'irai, répondit-il. Ainsi la curiosité le menait chez madamedeNucin^eni tiuidis i/ne, si celte femme l'eût dédaigné, peut-6treTBa>

The text on this page is estimated to be only 15.15% accurate

.e PÈRE GORIOT 153 rait-U #té eonituit par la passion.
NéaTimoin? iln'ntl^ndît pas le l^ndcmsin et rheoirp do partir sans une sorte d'impatience. Pour un jeune homme, il existe dans sa première utrigue aulant de charme peut-^tre qu'il s'en rencontr*.' dans un premier amour. La certitude de nSus^engeniire mille félicilêsqe les bommes n'aroucnl pas. tt qui fontlout le charme de certaines femmes. Le désir De naît pas moins de la dirQcallé que do la facilité des Iriompbes. Toutes les passions des hommes sont bien eerlaineraent excitées ou entretenues par l'une ou l'autre de ces deux causes, qui divisent l'empire amoureux, Peut-être celte division est-elle uue conséquence de la grande question des tempéraments, qui domine, quai qu'on en dise, la société. Si les mélancoliques ont besoin du Ionique des coquetteries, peut-être les gens nerveux ou sanguins décampent-ils si la résistance dore trop. En d'autres termes, l'élégie est aussi essentiellement lymphatique que le dithyrambe est bilieux. En faisant sa toilette, Eugène savoura tons ces petits bonheura dont n'osenl parler les jeunes gens, de peur de se faire moquer d'eux, mais qui chatouillent l'amour-propre. Il arrangeait ses cheveux en pensant que le regard d'une jolie femme se coulerait sous leurs boucles noires, Il »e permit des singeries enfantines autant qu'en aurait fait une jeune fille on s'habillant pour le bal. Il regarda com plaisamment sa taille mince, en dépliant son habit — Il est certain, se dit-il, qu'on en peut trouver da plus mai tournés ! Puis il descendit au moment où tous les habitués de la pension étaient à table, et reçu^ gaiement lo bourra de sottises quo sa tenueéléganle excita. Dn trait des mœurs particulières aux pensions bourgeoises est E'ébahissement qu'y cause une toilette soignée. Personne n'y met un habit neuf sans que cbecun dise son mot

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

rl54 SCÈNES m t.» VIE IENNE — Kt, kl, kt, kt, fit Bianchon en Taisant claquw sa langue contre son palais, comme pour etciter un cheval. — Tournure de duc et pair ! dit madame Vauquer. — Monsieur va en con(JuÈle' fit observer mademo^ selle Michonneau. — Koquéricolcria le,, intre. — Mes compliments h. madame votre épouse, dit t'i ployé au Muséum. — Monsieur a une épouse? demanda Poiret. — Une épouso h compartiments, qui va sur l'eau, garantie bon teint, dans les prix de vingt-cinq h quarante, dessins h carreaux du rierniei* goût, susceptible de se laver, d'un joli porter, moitié fil, moitié colon, moitié laine, guérissanl le mal de dents, et autres maladies approuvées par l'Académie de Médeclnel excellente d'ailleurs pour les enfauts! meilleure encore contre les maut de tête, les plénitudes et autres maladies de l'ossophage, desjeuxetdes oreilles, cria Yautrin avec la volubilité comique et l'accentuation d'un opérateur. Mais combien cette merveille, me direz-vous, messieurs? deux sous 1 Non. Rien du tout Cest un reste des fournitures faites «u Grand Mogol, etque tous les souverains de l'Ëurops, j compris le grrrrrrand-duc de Bade, ont voulu voir! Entrez droit devant vous I et passez au petit bureau. Allez, la musique I Brooum, le, le, trinn I \b, le, boom, boum t Monsieur ds la clarinette, tu joues faux , reprit-il d'une voix enrouée , je te donnerai sur les doigts. ~ Mon Dieul que cet homme-la est agréable, dit madame Vauquer à madame Coulure, je ne m'onouieraii jamais avec lui. Au milieu des rires et des plaisanteries, donl ee di^ cours comiquement débité fut le signal, Eugène put sir le regard furtif de mademoiselleTaillerer qui

The text on this page is estimated to be only 12.93% accurate

LE PSRB eOtIIOT 156 cha sur madame Coulart!, à l'oralle de laqaello die dit quelques mois. — Voilà le cabriolet, dil Sylvie, — OU l Mhîs non, reprit-elle, c'est des querelles de ménage qui doivent Sire ensevelies au fond du cœur.

The text on this page is estimated to be only 14.83% accurate

Vô6 BCBNE8 DE LA TIE PAIUSIENNE Ne VOUS le disâa-je pas arant-hîer? je ne suis point ■ heureuse. Les chaînes d'or sont les plus pesantes. Quand une Temme dit à un jeune homme «qu'elle est malheureuse, si ce jeune homme est spirituel, bien mis, s'il a quinze cents francs d'oisiveté dans sa poche, U doit penser ce que disait Eugène, il devient fat. — Que pouvez-vous désirera répondil-il. Vous 6tes belle, jeune, aimée, riche. — Ne parlons pas de moi, dit-elte en faisant un sinistn» mouvement do tête. Nous dînerons ensemble, t^te h lâte, nous irons entendre la plus délicieuse musique. 5uis-ja k votre goûtî reprit-elle en se levant et montrant sa robe en cachemire blanc à dessins perses de la plus riche élégance. — Je voudrais que vous fussiez toute à moi, dit Eugène. Tous êtes charmante. — Vous auriez une triste propriété, dit-elle en souriant avec iimertume. Rien ici ne vous annonce le malheur, et cependant, malgré ces apparences , je suis au désespoir. Mes chagrins m'ôlent le sommeil, je deviendrai laide. — Oh ! cela est impossible, dit l'étudiant. Mais je sois curieus de connaître ces peines qu'un amour dévoué n'effacerait pas» — Ah Isije vous les confiais, vous me fuiriez, dit-elle. Tous ne m'aimez encore que par une galanterie qui eal de costume chez les hommes; mais si vous m'aimiez bien, vous tomberiez dans un désespoir affi^ux. Tons voyez que je dois me taire. De grâce, reprit-elle, parlons d'autre chose. Tenez voir mes appartements. — Non, restons ici, répondit Eugène en s'asseyant sur une causeuse devant le feu près de madame de Mocingen, dont il prit la main avec assurance. EUe la laissa prendre et l'appuya même sur Mlle dn

LE PÈRE GORIO 157

ienne homme par un de ces mouvements de force concentrée qui trahissent de fortes émotions. — Écoutez, lui dit Rastignac ; si vous avez des chagrins, TOUS devez me les confier. Je veux vous prouver que je vous aime pour vous. Ou vous parlerez et me direz vos peines afin que je puisse les dissiper, fallait-il tuer six hommes, ou je sortirai pour ne plus rester. — Eh bien ! s'écria-t-elle saisie par une pensée de désespoir qui la fit se frapper le front, je vais vous mettre à l'instant même à l'épreuve. Oui, se dit-elle, il n'est plus que ce moyen. Elle sonna. ^ La voiture de monsieur est-elle attelée ? dit-elle à son valet de chambre. — Oui, madame. — Je la prends. Vous lui donnerez la mienne et mes chevaux. Vous ne servirez le dîner qu'à sept heures. — Allons, tenez, dit-elle à Eugène, qui crut rêver en se trouvant dans le coupé de monsieur de Nucingen, à côté de cette femme. — Au Palais-Royal, dit-elle au cocher, près du Théâtre-Français. En route, elle parut agitée, et refusa de répondre aux mille interrogations d'Eugène, qui ne savait que penser de cette résistance muette, compacte, obtuse. — En un moment elle m'échappe, se disait-il. Quand la voiture s'arrêta, la baronne regarda l'étudiant d'un air qui imposa silence à ses folles paroles ; car il s'était emporté. — Vous m'aimez bien ? dit-elle. — Oui, répondit-il en cachant l'inquiétude qui le saisissait — Vous ne penserez rien de mal sur moi, quoi que je puisse vous demander ? — Non.

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

158 SCENES DE LX VU PARISIKKNe — Êtes-vous disposé à m'obcirî — AveuglêmeDU — Êtes-vous allé quelquefois au juu î dil-elle d'un» voLi Iremblante. — Jamais. - Ali ! je respire. Vous aurez du bonheur. Voici ma bourse, dit-elle. Prenez donc! il y a cenl francs, c'est loutce que po>>sèdo celte femme si heureuse. Montez dans uns maison de jeu, je ne sais oti elles sont, mais je sais qu'il j en a au Palais-Royal. Bisquez les cent francs à un jeu qu'on nomme la roulette, et perdez tout, ou rapportez- moi six mille francs. Je vous dirai mee chagrins à votre retour. — Je veux bien que le diable m'emporte si je comprends quelque chose à ce que je vais faire, mais je vais vous obéir, dit-il avec une joie rausée par celte pensée : J ■ Elle se compromet avec moi, elle n'aura rien h ma 'J refuser, u l Eugène prend la jolie bourse, court au numéro itbdf, après s'Être fait indiquer par un marchand d'habits la plus prochaine maison de jeu. Il y monte, su laisse prendre son chapeau; mais il entre et demande où est la roulette. A l'étoonement des habitués, le garçon de salle le mène devant une longue table. Eugène, suivi de tous les spectateurs, demande sans vergogne oti il faut mettre l'enjeu. — Si vous placez un louis sur un seul de ces trente-six numéros, et qu'il sorte, vous aurez trente-six louis, lui dit un vieillard respectable à cheveux blancs. Eugène jette les cent francs sur le chiffre do son flge, vingt et un. Dn cri d'étonnfment part sans qu'il ait ou le temps de se recounallre. Il avait gagné sans le savoir. — Retirez donc votre argent, lui dit le vieux monsieur ; 1*00 ne gactie pas dsux fois dans ce système-là.

The text on this page is estimated to be only 15.23% accurate

■ LE PERE GORIOT ^ugène prend un râteau •^ae lui lend Is
Tiem monsieur, il tire h lui les trois mille six c«iils francs et, lou~ Liiirs
sans rien savoir du jeu, les place sur la rouge. Iji f^ jlerie le regarde avec
envie en tojaoi qu'il continue à jouer. l^ roue tourne, il gagne encore, et le
t>anquieT lui jette encore trois mille six ccnls francs. — Vous avez sept
mille deui cents francs à vous, lui dit h l'oreille le vieux monsieur. Si vous
m'en crojei, vous vous en irez, la rouge a passé .huit fois. Si vous Jieg
charitable, vous reconnallrej! ce bon avis en soulageant la misère d'un
ancien préfet de Napoléon qui se trouve dans le dernier besoin. BasUgnac
étourdi se laisse prendre dix louis par f homme à cheveux blancs, et
descend avec les sept mille lĴAOcs, ne comprenant encore rien au jeu, mais
stupéQé lie son bonheur. — Ah ça! où me mènerez-vous maintenant î dit-il
en montrant les sept mille francs à madame de Nucingea quand la portière
fut refermée. Duphine le serra par une étreinte folle et l'embrassa vivement,
mais sans passion, — Vous m'avez sauvée ! Des larmes de joie coulÈrenl en
abondance sur ses joues. Je vais tout vous dire, mon ami. Vous serez mon
ami, n'esl-ce pasî Vous me voyez riche, opulente, rien ne me ■ manque ou
je parais ne manquer de rieul Eh bieni sachez que monsieur de Nucingen ne
me laisse pas disposer d'un sou : il paye toute la maison, mes voitures, mes
luges; il m'alloue pour ma toilette une somme insufS'jSaote, il me réduit h
une misère secrète par calcul. Je |Suis trop (ièro pour l'implorer. Ne serais-je
pas la dernière des créatures si j'achetais son argent au orix où il veut me lo
Tendre I Comment, moi riche de sept cent mille francs, me suis-jo laissé
dépouiller î par fierté, par indignation. Nous soQimc.i si jeunes, si naïvos,
q,u%a

The text on this page is estimated to be only 16.22% accurate

SCÈNES DE LA VK PAKISTENN me 1 ■ nous mées à ne nous rien refuser), j'ai souarrt le martyr; , mais enQn j'ai trouvé le courage de les dire, iravais-je pas une fortune à moi? Nucingen s'est emporté, il m'a j dit que je le ruinerais, des horreurs ! J'aurais voulu 6tra j à cent pieds sous terre. Comme il avait pris ma dot, Il a j payé ; mais en stipulant désormais pour mes dépenses personnelles une pension à laquelle je me suis résignée, afin d'avoir ta paix. Depuis, j'ai voulu répondre i r&mour-jpropre de quelqu'un que vous connaissez, dit-«tle. Si j'ai été trompée par lui, je serais mal venue à ne pas j 1 Tendre justice à la noblesse de son caractère. Mais enfin I (il m'a quittée indignement 1 On ne devrait jamais aban- J ' donner une femme k laquelle on a jeté, dans un jour de 1 détresse, un tas d'or! On doit l'aimer toujours! Voua, ' belle âme de vingt et un ans, vous jeune et pur, vous me I demanderez comment une femme peut accepter de l'or d'un homraeî Mon Dieu! n'est-il pas naturel detoutpai^ , tagor avei. l'être auquel nous devons notre bonheur ĩ Quand on s'est tout donné, qui pourrit s'inquiéter d'one parcelle de ce tout? L'argent ne devient quelque cbose] qu'au moment ob le sentiment n'est plus. N'est-on pas | lié pour la viel Qui de nous prévoit une séparation en 1 se croyant bien aiméef Tous nous jurez un amour étet- ,

The text on this page is estimated to be only 15.34% accurate

DokeJ, LE PÈBE GORIOT i^kcJ, comment avoir alors des
intérSls disliocts? Vous ne savez pas c« que j'ai souffert aujourd'hui, lorsque
Nucingen m'a positivemeot refusé de me donner six mille francs, lui qui le»
donne tous les mois à sa maltresse, une Glle de l'Opérai Je voulais me luer.
Les idées les plus folles me passaient par la tête. Il j a eu des moments oii(''
j'enviais le sort d'une servante, de ma femme de cham- 1 bre. Aller trouver
mon père, folie 1 Anastasie et moi nous l'avons égorgé : mon pauvre père se
serait vendu s'il' pouvait valoir six mille francs. J'aurais été le désespérer. en
vain. Vous m'avez sauvéo de la honle et de la mort, j'étaisivrede douleur.Ah!
moQsieur,je vous devais celte explication : j'ai été bien déraisonDablement
folle avec vous. Quand vous m'avez quitlée, et que je vous ai e\l perdu de
vue, je voulais m'enfuir h pied... oùê je ne sais. Voilà la vie de la moitié des
femmes de Paris : un lu» extérieur, des soucis cruels dans l'âme. Je connais
de pauvres créatures encore plus malheureuses que je ne le suis. Il y a
pourtant des femmes obligées de faire faire de faux mémoires par leurs
fournisseurs. D'autres sont forcées de voler leurs maris : les uns croient que
des eadiemires de cent louis se donnent pour cinq cents francs, les autres
qu'un cachemire de cinq cents francs vaut ctnt louis. Il se rencontre de
pauvres femmes qui font jeûner leurs enfants, et grappillent pour avoir une
robe. Moi, je suis pure de ces odieuses tromperies. Voici ma dernîÈra
angoisse. Êi quelques femmes se vendent è leurs maris pourlesgouverner,
moiaumoins je suis littrel Je pour- ,^ raL< me faire couvrir d'or par
Nuciogen, et je préfère . pleurer la tête appuyée sur la cœur d'un homme
que je puisse estimer I Ah I ce soir monsieur de Marsay n'aura pas le droit
de me regarder comme une femme qu'il a payée. Elle se mit le visage dans
ses mains, pour ne pas oiuntrer ses pleurs à Kufiène, iv.\ lui dèg^tjca
\\aÇi®«ft

The text on this page is estimated to be only 10.88% accurate

> ^6? SCÈNES DE LA TIE PARISIENNE pour la
coDtempleT.Elleétait sublime alDsi. — Mêler l'i gt>nl ain seniimeiiLs,
n'eal-f» pas hoirilleî Vous pourrez pas m'ai mer, dil-olle. Cb mélange de
bons si^ntimcnts, qui rendent les t6mmes si grandes, el des fautes que la
constitution actuelle de la société les force h commettre, bouleversait
Eugène, qui disait des paroles douces et consolantes en admirant cette belle
femme, si naïvement imprudente dans cri de douleur. — Vous ne vous
armerez pas de ced coHlrô moi, dit» elle, promettez- le- moi. — Aht
madame, j'ensuis incapable, dit-il. Elle lui prit la main et la mil sur son cœur
par un mou vement plein de reconnaissance et de g(^nlilless6. Office à
vous me voilà redevenue libre el joyeuse. Je rivais pressée par une main de
fbr. Je veux malntODant vivre simplement, ne rien dépenser. Vous ma
trouverez bien comme je serai, monami, n'est-cepasTGaniezc^, dit-elle en
ne prenant que six billets de banque. Es conscience je vous dois mille écus^
car ja me sniâ considérée comme étant de moitié avec vous. Eugène se
défendit comme une vierge. Hais la tiaronne lui a^Dt dit : — Je vous
regarde comme mon enneoit si voua n'£(e> pas mon complice, il prit
l'argent. — Ce sera une tait ào fonds en cas de malheur, dit-il, — Voili le
mot que je redoutais, s'écrla-t-e flé e pûlissant. Si vous voulez que je sois
quelque chose pour vous, jurez-moi, dit-élite, de ne jamais retourner au jeti.
Mon Dieu! moi vous corrompre! j'en mourfids de doa> leur. Ils étaient
arrivés. Le contrasté de ceti>'> misère el di cetto opulence étourdissait
l'étudiant, dan les oi duqut^l les sinistres paroles de Vautrin vinreiit retentir.
— Hnltex'vous Ifa, dit la baronne en entrant dans su

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

LS POIX OOIUOT ftB éiiliiibn) et montrant une esnsease auprès
dn fira, je ^is éeiire uM lettre bien difficile! Gonaeillei-nioî. — N'écrivez
pas, loi dit Eugène, enTeloppez les billets, mettez l'adresse, et oiToyez-les
par votre femme de chambre. — Mais TOUS êtes on amoor dliomme, dit-
elle. Ah! Toilà, monneur, oe qae c'est qoe d'avoir été bien élevé. Ceci est du
Beaséat:t tout pur, dit-elle en souriant — Elle est charmante, se dit Eugène
qui s'éprenait de plus en plus. Il r^arda cette chambre où respirait la
voluptueuse élégance d'une riche courtisane. — Cela vous plaît-il? dit-elle
en sonnait sa femme de tihambre. — Thérèse, portez cela vous-même à
monsieur de Marsay, et remettez-le à lui même. Si vous ne le trouvez pas,
vous me rapporterez la lettre. Thérèse ne sortit pas sans avoir jeté un
malicieux coup d'OBil sot Eugène. Le dîner était servi. Rastignac donna le
bras à madame de Nucingen, qui le mena dans une saUe à manger
délicieuse, où il retrouva le luxe de table qu'il avait admiré chez sa cousine.
— Les jours d'Italiens, dit-elle, vous viendrez dîner avec moi, et vous
m'accompagnerez. — Je m'accoutumerais à cette douce vie si elle devait
durer ; tnâis je suis un pauvre étudiant qui a sa fortune ft faire. — Elle se
fera, dit-elle en riant. Vous voyez, tout s'arrange : je ne m'attendais pas à
être si heureuse. D est dans la nature des femmes de prouver l'impossible
par le possible et de détruire les faits par des pressentiments. Quand
madame de Nucingen et Rastignac entrèrent dans leur loge aux Bouffons,
elle eut un air do fmxtement qui la rendait si belle, que chacun se permit
de ces petites calomnies contre lesqueVVe&YcA l«ixv\«xi'«e(»

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

[164 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE 'sont sans défense, et qui font souvent croire à des désordres inventés à plaisir. Quand on connaît Paris, on ne croit à rien de ce qui s'y dit, et l'on ne dit rien de ce qui s'y fait. Eugène prit la main du baron, et tous deux se parlèrent par des pressions plus ou moins vives, en se communiquant les sensations que leur donnait la musique. Pour eux, cette soirée fut enivrante. Ils sortirent ensemble, et madame de Nucingen voulut reconduire Eugène jusqu'au Pont-Neuf, en lui disputant, pendant toute la route, un des baisers qu'elle lui avait si chaleureusement prodigués au Palais-Royal. Eugène lui reprocha cette inconséquence. — Tantôt, répondit-elle, c'était de la reconnaissance pour un dévouement inespéré; maintenant ce serait une ingratitude — Et vous ne voulez m'en faire aucune, ingrate, ne se lâcha. En faisant un de ces gestes d'impatience qui ravissent un amant, elle lui donna sa main à baiser, qu'il prit avec une mauvaise grâce dont elle fut enchantée. — A. lundi, au bal, dit-elle. En s'en allant à pied, par un beau clair de lune, Eugène tomba dans de sérieuses réflexions. Il était à la fois heureux et mécontent : heureux d'une aventure dont le dénouement probable lui donnait une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris, objet de ses désirs; mécontent de voir ses projets de fortune renversés, et ce fut alors qu'il éprouva la réalité des pensées indécises auxquelles il s'était livré l'avant-veille. L'insuccès nous accuse toujours la puissance de nos prétentions. Plus Eugène jouissait de la vie parisienne, moins il voulait demeurer obscur et pauvre. Il chiffonnait son billet de mille francs dans sa poche, en se faisant mille raisons, n'en menait pas un capiteux pour se l'approprier. Enfin il arriva rue de la Sainte-Geneviève, et quand il fut en haut de

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

LE PÈRE GORIOT 165 ' l'escalierj il y vit do la lumière. Lfi père Goriot avait ^ laissé sa port^ ouTerl« et sa chandelle allumée, afin que l'éludiaot D'oubliât pas dfi lui raconter sa fiHe, suiyanl son expression. Eugène ne lui cacha rien. — Mais, s'écria le père Goriot dans un violent désespoir de Jalousie, elles me croient ruiné ; j'ai encore treize cents livres de renie ! Mon Dieu ! la pauvre petite, que ne venait-elle ici ! j'aurais vendu mes rentes, nous aurions pris sur le capital, et avec le reste je me serais fait du viager. Pourquoi n'fites-vous pas venu me confier votre embarras, mon bravo voisin ? Gomment areziūs eu le cœur d'alier risquer au jeu ses pauvres petits oont francs î c'est à feodore rame. Voilà ce que c'est que des gendres ? Ob I si je les tenais, je leur serrerais le cou. Mon Dieul pleurer, elle a pleuré ? — La tête sur mon gilet, dit Eugène. — Oh l donnez-le-moi, dit le père Goriot. Comment ! il y a eu là des larmes de ma flile, de ma chère Delphine, qui ne pleurait jamais étant petitel Oh ! je vous en achèterai un autre, ne le portez plus, laissez-le-moi. Elle doit, d'après son contrat, jouir de ses biens. Ah ! je vais aller trouver Derville, un avoué, dès demain. Je vais faire eiiger le placement de sa fortune. Je connais les lois, jo suis un vieux loup, ie vais retrouver mes dents. — Tenez, père, voici mille francs qu'elle a voulu mo donner sur notre gain. Gardez- les -lui, dans le gilet. Goriot regarda Eugène, lui tendit la main pour prendre la sienntt. sur laquelle il laissa tomber une larme. — Vous réussirez dsins la vie, lui dit le vieillard. Dieu est jusle, voyez-vous ? Je me connais en probité, moi, et puis vous assurer qu'il y a peu d'hommes qui vous res-f semblent. Vous voulez donc être aussi moucher enfant ? \ Allez, donnez. Tous pouvez dormir, vous a'^Xe^ ça& «&

The text on this page is estimated to be only 13.14% accurate

rf 66 SCÈNES DK LA VIE PAniSIENHE core père. Elle a pleuré, j'apprends ça, moi, qui étnts \à. tranquillement à manger comme un imbécile pendant qu'elle soulTrail; moi. moi qui vendrais le Père, le Fila et le Saint-Esprit pour leur éviter une larme à loulas deuzl — Par ma foi, se dit Eugène en se couchant, je oreis que je serai honnôle homme toute ma rie. 11 7 a du plaisir à suirre les ipspiralioDs de sa conscience. Il n'y a peut-être que ceux qui croient en Dieu qui font le bien en secret, et Eugène croyait en Dieu. Le lendemain, à l'heure du bal, Eastigoac alla Chez madame de Beauséant, qui l'pmmBna pour le présenter à la duchesse de Carigl^ano. Il reçut le p'us g:racieux accueil dq la maréchale, chez laquelle il retrouva madame de Nucingen. Delphine s'était parée avec l'inl^ntiou de plaire à tous pour mieux plaire à Eugène, de qui elle attendait impatiemment uq cout> d'oeil, en croyant cactier s impatience. Pour qui sait deviner les émotions d'une femme, ce moment est plein de délices. Qui ne s'est souvent plu à faire altùuJre son opinion, h déguiser coquettement son plaisir, à chercher des aveux dans l*inquiétude que l'on cause, à jouir des craintes qu'on dissipera par un sourire? Pendant celle fÔle, l'étudiant mesura toute la portée de sa position, et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant cousin avoué de madame de Boauséant. La conquête de madame la baronne de Nuctngen, qu'on lui donnait déjà, le mettait à. bien en relief, que tous les jeunes gens lui jettent des r^ards d'envie; en en surprenapl quelques-uns, il gofita les premiers plaisirs de la fotuité. En passant d'un salon dans uc autre, en traversant les groupes, il entendit Tanler son bonheur. Les femmes lui prédisaient toutes ^4e3 succès. Delphine, craignant de le perdre, lui promit 'p ne pas lui refuser le upir le baiser qu'elle s'était tSQ^

LE PÈRE GORIOT 167 défendue d'accorder l'aFant-veille. A ce bal^ Bastignac reçut plusieurs engagements. Il fut présenté par sa cousine à quelques femmes qui toutes avaient des préten-^ tions à félegance, et dont les maisons passaient pour être agréables ; il se vit lancé dans le plus grand et le plus beau monde de Paris. Cette soirée eut donc pour lui les charmes d'un brillant débuts et il devait a*en souyenir jusque dans ses yieux jours^ comme une jeune fille se souvient du bal où elle a eu des triomphes. Le ^lendemain, quand, en déjeunant^ il raconta ses succès au père Goriot derant les pensionnaires^ Yautnn sa prit h sourire d'une façon diabolique, — Et vous croyez, s'écria ce féroce logicien, qu'un jeune homme à la mode peut demeurer rue Neuve-SainteGeneviève, dans la Maison Yauquer? pension infiniment respectable sous tous les rapports, certainement, mais qui n'est rien moins que fashionable. Elle est cossue, elle est belle de son abondance, elle est fière d'être le manoir momentané d'un Rastignac : mais, enfin, elle est rue Neuye-Sainte-Geneviève, et ignore le luxe, parce qu'elle est purement patriarchaîorama. Mon jeune ami, reprit Yautrin d'un air paternellement railleur, si voua voulez faire figure à Paris il vous faut trois chevaux ej pn tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf nulle francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez que trois mille francs chez votre tailleur, six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le char ^pelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûteira mille francs. Les jeunes gens à la mode ne peuvent se dispenser d'être très-forts sur l'article du linge : n'est-ce pas ce qu'on examine le plus souvent en eux ? L'amour et l'église veulent de belles nappes sur leurs autels. Nous sommes à quatorze mille. Je ne vous parle pas de ce

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

E SCÈN'GS DE LA VIE PARISIENNE in VOUS perdrez au jeu, en paris, en présents; il est 'b ne pas compta pour deux mills franco l'argent do poche. J'ai mené celte yie-là, j'en connais les débours. Ajoutez à ces néœssitès premières, trois centa louis pour la pfltée, mille francs pour la niche. AUeï. mon enfant, nous en avons pour nos petits vingt-dnq mille par an dans les HaoCs, ou nous tombons dans la crotte, nous nous faisons moquer de nous, et nous aommes destitué de notre avenir, de nos succès, de nos maltresses 1 J'oublie le valet de chambre et le groomi Est-ce Christophe qui portera vos billets doux t Les écrirez-vous sur le papier dont vous servez? Go serait vous suicider. Croyez-en un vieillard plein d'eipériencel reprit-il en faisant un rinfonando dans sa voix de basse. Ou déportez-vous dans une vertueuse mansarde, et mariez-vous-y avec le travail, ou prenez uoe autre voie. El Tautrin cligna de l'œil en guigoant mademoiselle Taillefer do manière à rappeler et résumer dans ce regard les raisonnements séducteurs qu'il avait semés a,v cœur de rétudiant pour le corrompre. Plusieurs jours 36 passèrent pendant kisqucis Rastignac muna la vie la plus dissipée. U dînait presque tous leis jours avec madame de Nucingen, qu'il accompagnait dans le monde. Il rentrait à trois ou quatre heures du malin, se levait à midi pour faire sa toilette, allait se promener au twisarec Delphine, quand il faisait hcau, prodiguant ainsi son temps sans on savoir le prix, et aspirant tous les enseignements, toutes les séductions du luie avec l'ardeur dont est saisi l'impatient calice d'un dattier femelle pour les fécondantes poussières Ue son hyménêe. Il jouait gros jjeu, perdait ou gagnait beaucoup, et finit par s'habituer & la vie exorbitante des jeunes gi-ns do Paris. Sur ses premiers gains, il avait renvoyé quinie cents francs ft sa mère et à ses sœurs, en accompagnant sa restitution de

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

LE PÈRE GOMOT ■palis préseilâ. Quoiqu'il eût annonce
Toulûr quitlor la ^ HaisOD Vauquer, il y était encore dans les derniers jours
I du mois de janvier, el ne savait comment en sortir. Les f jeunes gens
sonlsoumis presque tous it une loi eu appaVC0C6 inexplicaplf) mais dont
la raison vient de leur v.unesse mfime, et de l'espèce de furie avec laquelle
ils M' ruent au plaisir. Riches ou pauvres, ils n'ont jamais (l'argent pour les
nécessités de la vie, tandis qu'ils en trouvent toujours pour leurs caprices.
Prodigues de tout ce qui s'obtient à crédit, ils sont avares de tout ce qui 80
paye à l'instant mfime, et semblent se venger de ce qu'ils n'ont pas, en
dissipant tout ce qu'ils peuvent avoir. Ainsi, pour nettement poser la
question, un étudiant prend bien plus de soin do son cbapcau que de son
bdbil. L'énormilé du gain rend le tailleur essenliollement créditeur, tandis
que la modicité de la somme fait ilu chapelier UQ des êtres les plus
intraitables parmi ceux avec lesquels il est forcé de pviemenler. Si le jeune
homme as^ au balcon d'un tbé3tre olfre à la lorgnelto des jolies femmes
d'élourdisanls gilets, il est douteux qu'il ait des chaussettes ; le bonnetier
est encore un des charançons de sa bourse. Rastignac en était là. Toujours
ride pour madame Vauquer, toujours pleine pour les exigences de la vanité,
sa bourse avait des revers et des succès lunatiques en désaccord avec les
payements les plus naturels. Afin de quitter la pension puante, ignoble où
s'humiliaient périodiquement ses prétentions, ne fallaitil pas payer un mois
h sou faAtesse, et acheter des meubles pour son appartement de daudyt
c'était toujours la itiose impossible. Si, pour se procurer l'argent nécessaire
Il son jeu, BasUgnac savait acheter chez son bijoutier des montres et des
chaînes d'or chèrement payées sur ses gains, et qu'il portait au Mont-de-
Piété, ce sombre et discret ami de la jeunesse, il se trouvait sans inventioiL

The text on this page is estimated to be only 13.32% accurate

SCÈNES DE LA VIE PAIUSIENNK >niin6 sans audace quand il s'agissait de pa^ersanouri^Tllure, son logement, ou d'acheter les outils indispensables à reïploilalion de la ïio élégante. Une nécessité vulgaire, dps dettes contractées pour

The text on this page is estimated to be only 13.02% accurate

LX TOUS GOMOT Ttt sauterie, et ce n'en était pas une. KiigèDe, qui, pour la première fois depuis longtemps, avait dtné h la pensioa, s'était montré pcnsir peudaul le repas. Au lieu de sortir au dessert, il resta dans la s^iUe à manger n.«sis auprès de mademoiselle Taillefer, à laquelle il jeta de temps en lemps des regards eipressifs. Quelques pensionnaires étaient encore attablés et mangeaient des noix, d'autnui se promenaient en continuant des discussions commeneées. Comme presque tous les soirs, chacun s'en alluit il sa fantaisie, suivant le degré d'intérêt qu'il prenait à la conversation, ou selon le plus ou le moins de pesanteur que lui causait sa digestion. En hiver, il élail rare quB la salle à manger fOl entièrement évacuée avant huit hiiures, moment oEi les quatre femmes demeuraient seules et se vengeaient du silence que leur sexe leur imposait au milieu de cette réunion masculine. Fra|ipé de la prooccupation à laquelle Eugène était en proie, Vautrin resta dans Is salle à manger, quoiqu'il eût paru d'aljord empressé de sortir, et se tint constamment de manière ft n'être pas vu d'EugÈne qui dut le croire parti. Puis, au Beu d'accompagner ceux des pensionnaires qui s'en oll^ rent les derniers, il stationna sournoisement dans le salon, n avait m dans l'âme de l'étudiant et pressentait un symptôme dûcisif. Baslignac se trouvait en etlet dans une situation perplexe que beaucoup de jeunes gens ont dft connaître. Aimante ou coquette, madame de Nucingen avait fait passer Rsstignac par toutes les angoisses d'une passion véritable, en déployant poi^T lui les re^ sources de la diplomatie féminine en usage h Paris. Après s'être compromise aux jeux du public pour flxer près d'elle le coosin de madame de Béauséant, elle hésitait à lui donner réellement les droits dont il paraissait jouir. Pepuis un mois elle irritait si bien les sens d'Eugène, qu'elle avait Qui par attaquer le cœur. Si, dans les

The text on this page is estimated to be only 14.52% accurate

1 J7J SCÈSES'DK la TIB PARISfESÎIZ pfcminsmoiieDls de sa liaison, l'étudiant s'était cru le naïf, madame de Nucingen était devenue la plus forte, à raide de ce manège qui mettait en mouvement chez Bugnot les sentiments, bons ou mauvais, d'un ou deux hommes qui sont dans un jeune homme de Paris. Ôtait-elle en elle un calcul ? Non; les femmes sont toujours Traies, même au milieu de leurs plus grandes fautes parce qu'elles cèdent à quelque sentiment naturel- Peut-être Delphine, après avoir laissé prendre le coup tant d'empire sur elle par ce jeune homme et lui avoir montré trop d'affection, obéissait-elle à une seule dignité, qui la faisait ou revenir sur ses concessions, ou se plaire à les suspendre. Il est si naturel à une parisienne, au moment même où la passion l'exalte, d'hésiter dans sa chute, d'éprouver le cœur de celui auquel elle va livrer son avenir! Toutes les espérances de madame de Nucingen avaient été trahies une première fois, et sa fidélité pour un jeune égoïste venait d'être méconnue. Elle pouvait être défiante à bon droit. Peut-être avait-elle aperçu dans les manières d'Eugène, que son rapide succès avait rendu fat, une sorte de mésestime causée par les bizarreries de leur situation. Elle désirait sans doute paraître imposante à un homme de cet âge, à se trouver grande devant lui après avoir été si longtemps petite devant celui par qui elle était abandonnée. Elle ne voulait pas qu'Eugène la crût une facile conquête, précisément parce qu'il savait qu'elle avait appartenu à de Marssy. Ensuite, après avoir subi le dégradant plaisir d'un véritable monstre, un libertin jeune, elle éprouvait tant de douceur à se promener dans les régions heureuses de l'amour, que c'était sans doute un charme pour elle d'en admirer tous les aspects, d'écouter longtemps les frémissements, et de se laisser caresser par de chastes bras. Le véritable

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

1£ PiRE fiORIOT 173 amour payait pour le mauvais. Ce conlre-sens sera malheure usemenl fréquent lant que les hommes ne sauront pas combien do fleurs Taucbeut dans l'Sme d'une jeune femme les premiers coups de la tromperie. Quelles que ftissent ses raisons, Delphine se jonail de Rastignac, et se plaisait è se jouer de lui, sans doute parce qu'elle se .gavait aimée et iûre de faire cesser les ctiagrins de son] amant, suivant son royal bon plaisir de femme. Par respect de lui-même, Eugène ne voulait pasque son premier ' combat se terminât par une défaite, et persistait lians sa poursuite, comme un chasseur qui veut absolument tuer une perdrix à sa première f&te de Bainl-Hubert. Ses acériétés, son amour-propre offenséj ses désespoirs, faux ou véritables, l'atlabcsieut de plu-s en plus à cette femme. Tout Paris lui donnait madame de Nucin^n, auprès de laquelle il n'était pas plus avancéque le premier jour où il l'avait vue. Ignorant encore que !a coquetterie d'une femme offre quelquefois plus de bénéfices que son amour ne donne de plaisir, il tombait dans de sottes rages. Si la saison pendant laquelle une femme se dispute Ji l'amour offrait à Baslignac les butins de ses primeurs, elles lui devenaient aussi coûteuses qu'elles étaient vertes, aigrettes et délicieuses à savourer. Parfois, en se voyant sans un sou, sans avenir, il pensait, malgré la voix de sa conscience, aux chances de fortune dont Vautrin lui avait démontré la possibilité dans un mariage avec mademoiselle Taïllefer. Or il se trouvait alors dans un moment oii sa misère parlait si haut, qu'il céda presque involontairement aux artifices du terrible sphinx par les regards duquel il élaii souvent fasciné. Au moment où Poirel et mademoiselle Michonneau remontèrent chez eui, Bastignan se croyant seul entre madame Vauquer et madame Couture, qui se tricotait des manches de Inine en sommeillant auprès du poêle, regarda made

174 SCÈNES Bfe Là TB PAHtSIENNE moiselle Taillefer d'une
manière assez tendre pour lui Daire i>aisser la

LE PÈRE eOfRIOT ITS — kht rous m'avez fait peur, dirent à la fois madame Couture et madame Yauquer. -^ Je pourrais plus mal choisir^ répondit en nant Eugène^ à qui la voix de Vautrin causa la plus cruelle émotion qu'il eût jamais ressentie. — Pas de mauvaises plaisanteries, messieurs! dit madame Couture. Ma fille, remontons chez nous. Madame Vauquer suivit ses deux pensionnaires, afin d'économiser sa chandelle et son feu en passant la soirée f/aet elles. Eugène se trouva seul et face à face avec Vautrin. — Je savais bien que vous y arriveriez, lui dit cet homme en gardant un imperturbable sang-froid. Mais, écoutez! J'ai de la délicatesse tout comme un autre, moi Me vous décidez pas dans ce moment, vous n*êtes pas dans votre assieUe ordinaire. Vous avez des dettes, je ne veux pas que ce soit la passion, le désespoir, mais la raison qui vous détermine à venir à moi. Peut-être vous fout-il quelque millier d*écus. Tenez, le voulez-vous? Ce démon prit dans sa poche un portefeuille, et en tira trois billets de banque qu'il fit papilloter aux yeux de rétudiant. Eugène était dans la plus cruelle des situations. 11 devait au marquis d'Âdjuda et au comte de Trailles cent louis perdus sur parole. Il ne les avait pas, et n'osait aller passer la soirée chez madame de Restaud, où il était aUendu. (Tétait une de ces soirées sans cérémonie, où l'on mangé des petits gftteaux, où l'on boit du thé, mais où l'on peut perdre six mille francs au whist. -* Monsieur, lui dit Eugène en cachant avec peine un tfembleffient convulsif, après ce que vous m'avez confié, TOUS devez comprendre qu'il m'est impossible de vous avoir des obligations. ^ Eh bien I vous m'auriez fait de la ^tv

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

' 176 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE BDtremeDt, reprit le lentatcur. Tous &les un beau jeune l homme, délicat, fier comme un lion et doux comme u jeune flle. Vous seriez une belle proie pour le diable, J'aime cette qualité do jeunes gens. Encore deux ou trois l réflexions de haute politique, et vous verrez ie monde | comme il est. En ; jouaiy quelques petites scènes de I vertu, l'homme supérieur y satisfait toutes ses fantaisies, aux grands applaudissements des niais du parterre. Avant peu de jours vous serez h nous. Ah ! si vous vou- J liez devenir mou élève, je vous ferais arriver à tout, j Tous ne formeriez pas un désir qui ne fût h l'instant l comblé, quoi que vous puissiez souhaiter : honneur, fortune, femmes. On vous réduirait toute la civilisation en ambroisie. Vous seriez notre enfant gfllé, notre Benjamin, nous nous exterminerions lous pour vous avec plaisir. Tout ee qui vous ferait obstacle serait aplati. Si vous conservez des scrupules, vous nie prenez doue pour un scélérat? Eh bien, un homme qui avait autant de probité qne vous croyez en avoir encore, M. de Turenne, laissail, sans'se croire compromis, de petites affaires avec des brigands. Vous ne voulez pas être mon obligé, hein? Qu'à cela no tienne, reprit Tautrin en laissant échapper i un sourire. Prenez ces chiffons et mettez-moi là-dessus, j dil-il en tirant un timbre, là, en travers : Accepté pour l la somme de trou mille cinq cents francs payable en un an, \ Et datez l L'intérêt est assez fort pour vous Ater tout scrupule; vous pouvez m'appeler juif, et vous regarder comme quitte de toute reconnaissance. Je vous permets de me mépriser encore aujourd'hui, sûr que plus lard voua m'aimerez. Vous trouverez en moi de ces immenses abîmes, de ces vastes sentiments concentrés que les niais appellent des vices ; mais vous ne me trouverez jamais ni lâche ui ingrat. EnQn je ne suis ni un pion ni tiD fou, mais une tour, mon petit.

The text on this page is estimated to be only 13.50% accurate

LI PKRE eORIOT ^m~ Quel homme êtes-vous donc ? s'écria Engjinp, vous ^^fcezélé créé pour me tourmenter. — JSais HOU, jo ËULs ua bon homme qui veut se crotter pour que vous soyez à l'abri de la boue pour (e reste dH vos jours. Vous vous demaudez pourquoi ce dévouomeot? £b bieul je vous le dirai tout doucement quelque jour, dans le tuyau de l'oreille. Jo vous ai d'abord surpris en vous monlraDl le carillon de l'ordre social et le jeu de la machine; mais votre premier effroi se t:8ssera comme celui d'un conscrit sur le champ de balaiïie, et vous vous accoutumerez à l'idéo de considérer les hommes comme des soldats décidés k périr pour le service de ceux Cfui se sacrent rois eux-mêmes. Les temps sont bien changés. Autrefois on disait è un brave : Voilà cent écus. tue>moi monsieur un tel, et l'on soupail Iraoquillemenl après avoir mis un homme h l'ombre pour un oui, pour un non. Aujourd'hui je vous propose de vous donner une belle fortune contre un signe de Ma qui ne vous compromet en rien, et vons hésitez. Le »ède est mou. Eugène signa la traits, et l'échangea contre les billcls de banque. — Bh bien! voyons, parions raison, reprit Vautrin. Je veux partir d'ici h queli^ues mois pour l'Amérique, allitr planter mon tabac. Je vous enverrai les cigares de l'amillâ. Si je deviens riche, je vous aiderai. Si je n'ai pas d'enfants {cas probable, je ne i^uis pas curieux de me replanter ici par bouture), eh bien t je vous léguefoi ma Tgrlune. Est-ce 6tre l'ami d'un homme? Mais je vous aime, moi. J'ai la passion de me dévouer pour un autre, Ju l'ai déjà fait. Voyez-vous, mon petit, je vis dans une sphère plus élevée que relie des autres hommes. Jeoconsidère les actions comme des moyens, at ne vois que In but. Qu'est-ce qu'un homme pour muif Cal fit-il en

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE H⁸ ^Rtûsant claquer
l'ongle de son pouce sous une de sea dents. Un homme est tout ou rien. Il
est moins que rien quand il se nomme Poirot ; on peut l'écraser comme une
punaise, il est plat et il pue. Mais un homme est un Idieu quand il tous
ressemble : ce n'est plus une machine -couverte en peau, mais un
théûLreoùs'êmeuvent les plus 1 besui sentiments, et je ne vis que par les
sentiments. Un sentiment, n'est-ce pas le monde dans une pensée? Voyez le
père Guriot .- ses deux filles sont pour lui tout l'tmivers, elle sont le fil avec
lequel il se dirige dans la création. Eh bieni pour moi qui ait bien creusé la
vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié d'homme è
honme.PJerre et Jaffier, voilà mapassioD. Je sais Tbnisk SAUVÉE par
cœur. Âvez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un
camarade dit : ■ Allons enterreran corps! » y aller sans souHler mot ni
l'embêter de morale? J'ai fait ça, moi. Je ne parierais pas ainsi b lout le
monde. HaÎK vous, vous êtes un homme supérieur, on peut lout TOUS dire,
vous savez tout comprendre. Vous ne patouillere* pas longtemps dans les
marécages où vivent les crapoussins qui nous entourent ici. Eh bien , voilà
qui est dit. Vous épouserez. Poussons chacun nos pointes! La mienne est en
fer et ne mollit jamais, hé, hé I Vautrin sortit sans vouloir entendre la
réponse ni^gativs de l'étudiant, afin do Je mettre à son aise. Il semblait
connaître le secret de ces petites résistances, de ces combats dont les
hommes se parent devant eux-mêmes, et qui leur servent à se justifier leurs
actions blâmables. ; — Qu'il fasse comme il voudra, je n'épouserai certes
pas mademoiselle Tailiefer! se dit Eugène. Après avoir subi le malaise d'une
Gërre inlériemtt que lui causa l'idée d'un pacte fait avec cet homme, dont il
avait horreur, mais qsi grandissait à ses yeux par le cynisme même de ses
idées et par l'audace avec laquelle

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

LE PÈRE GORIOT ^^pétrei^naît la société, Rastignac s'habilla, denianda une i Ttihiere, et vint chez madame de Beslaud. Depuis quelques jours, celte femme avait redoublé de soins pour un jpune homme dont chaque pas était un progrès au cœur du grand monde, et dont l'inllueiice paraissait deToii être un jour redoutable. Il paya messieurs de Traillea et d'Âdjuda, joua au wbist une partie de la nuit, regagûa ce qu'il avait perdu. Superslitieiuç comme la plupart des hommes dont le chemin est à faire et qui sont plus ou moins fatalistes, il voulut voir dans son bonheur une récompense du ciel pour sa persévérance ft rester dans le hou chemin. Le lendemain matin, il s'empessa de demander h Vautrin s'il avait encore sa Lettre de change. Sur une réponse affirmative, il lui rendit les trois mille francs en manifestant un plaisir assez naturel. — Tout va bien, lui dit Vautrin. — Mais je ne suis pas votre complice, dit Eugène. — Je sais, je sais, répondit Vautrin eo l'interrompant. Vous faites encore des enfantillages. Vous vous arrêtez aux bagatelles de la porto. Deux jours après, Poiret et mademoiselle Mîchooneau se trouvaient assis sur un banc, au soleil, dans une allée solitaire du iardin-des-Plantes, et causaient avec le monsieur qui paraissait à bon droit suspect à l'étudiant en Mademoiselle, disait monsieur Gondoreau, je ne vois pas d'où naissent vos scrupules. Son Excellence monseigneur le ministre de la police générale du royaume... — Ah ! Son Excellence monseigneur le minisire de la police générale du royaume... répéta Poiret. -Oui, Son excellence s'occupe de cette affaire, dit Gondureau. k qui ne paraltra-t-il pos invraiscombtofte i\i&e ¥

The text on this page is estimated to be only 13.58% accurate

■ WO SCÈNES DE LA VIE PARlâIBNNK I ^P. incteo employé, sans doute homme de Tertns bour' geoises, quoique dénué d'idées, continuai l'écouler lu prétendu rentier de la rue d« Bu^n, au moment oh il prononçait le mot de police en laissant ainsi voir ta ph}^ rionomie d'un sgent de la rue de Jérusalem & travers son masque d'honnôte homme? Cependant rien n'était plus naturel. Chacun comprendra mitui l'espèce partiCDlière à laquelle appartenait Poiret, dans la grande famille des niais, après une remarque déjà f^ite par cer-< tainsobservateurs, mais qui jusqu'à présent n'a pasétd publiée. Il est une nation plumigère, serrée au budget «ntrele premier degré de latitude qui comporte les traitements de douze cents francs, espèce de Groëulani) administratif, et le IroisIÈme degré, ob commencent les traitements un peu plus chauds de troisë six mille francs, région tempérée, où s'acclimate la gratiflcation, oit elle fleurit malgré les difficullés de la culture. Un des traits caractéristiques qui trahit le mieux l'inârme ôtroiles8e de cette gent subalterne est une sorte de respect involontaire, machinal, instinctif, pour ce grand lama de tout ministère, connu de l'employé par une signature illisible et sous le nom de Son ëicellshck Hoosbigneur lb HiMISTBJt, cinq mots qui équivalent h ïll Bondo Cani da Calife de Bagdad, el qui, aui yeui de ce peuple aplati, représente un pouvoir sacré, sans appiol. Comme le pape pour les chrétiens, monseigneur est admiaiâtrativement infailible aux yeui de l'employé; l'éclat qu'il Jette se communique h ses actes, h ses paroles, h celles ditas ea son nom; il couvre tout de sa broderie, et légalise actions qui! ordonne ; son nom d'eTcollence, qui atteste le pureté de ses intu^olions et la sainteté de ses vouldirs, sert de passe-port aux idées les moins admissibles. Ca que ces pauvres gens ne feraient pas dans leur intérêt, ibB'ea:piessûill de l'accomplir dès oue le mot Son Excel

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

LE PÈRE GORIOT Igl est prononcé. Us bureaux ont leur ob«)lssaQC« pangÏTe, comme l'armée a la sienne : système qui iioulle la conscience, annihile un hommeeEfinit, avec le temps, par l'adapter comme une vis ou un écrou i la machtue gouvernementale. Aussi monsieur Gondureau, qui paraissait se connaître en hommes, dislingua-t-il prompl»* aient en Poiret un de ces niais bureaucratiques, el fit-il sortir le Dtta ex machina, le mot talismanique de Son Excellence, au moment oîi il fallait, en démasquant aeti batteries, éblouir le Poiret, qui lui semblait le mâle de Is Michonneau, comme la Michonneau lui semblait la femelle du Poiret. — Du moment où Son Excellence elle-même. Son Excellence monseigneur lel... Ah! c'est très-différent, dit Poiret. — Von* entendej: monsieur, dans le jugement duquel TOUS paraissez avoir confiance, reprît le faux rentier en s'adressant à mademoiselle Michonneau. Eh bien. Son excellence a matulenaot la certitude la plus complète que le prâlendu Vautrin , logé dans la Maison Vauquer, est un forçat évadé du bagne de Toulon, où il est connu sous le nom de Trompe-la-Mort. — Ah ! Trompe-la-Mort ! dit Poiret, il est bitm heureux, s'il a mérité ce nom-là. — Mais oui, reprit l'agent. Ce sobriquet est dû au bonheur qu'il a eu de nejamaïs perdre la vie daoslesentreprlses extrêmement audacieuses qu'il a exécutées. Cet homme est dangereux, voyez-vous 1 11 a des qualités qui le rendent extraordinaire. Sa condamnation est même une chose qui lui a fait dans sa partie un honneur ialini... C'est donc un homme d'honneur, demanda Poiret, A sa manière. Il a consenti à prendre sur son compte d'un autre, un faux commis par uix vx^j^Uûs.v^

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

182 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE jeune homme qu'il aimait beaucoup . ud jeune l'utlle assez joueur, entré depuis au service mililoire, ob ii s'est d'ailleurs parfaitemoDt comporté. '— Mais si Son QxœlleDCo le ministre à la police est sûr que m onsjpur Vautrin soil Trompc-la-Morl, pourquoi doDC aurait-il besoin île moi ? dit mademoiselle Micbonneau. — Ah I oui, dit Poirol, si en effet le Ministre, Comme vous nous avez fait l'honneur de nous le dire, a une certitude quelconque... — Certitude t'est pas le mot; seulement ou se doute. Vous allez comprendre la quesliou. Jacques CoUiu, surnommé Trompe-la-Mort, a toute la confiance des trois bagnes qui l'ont choisi pour être leur agent et leur banquier. Il gagne beaucoup à s'occuper de ce genre d'affaires, qui nécessairement veut un homme de marque. — Ah ! ah ! comprenez- vous le calembour, mademoiïicllef dit Poirol. Monsieur l'appelle un homme de marque, parce qu'il a été marqué. — Le faux Vautrin, dit l'agent on continuant, reçoit les capitaux de messieurs les forçats, tes place, les leur conserve, «t les tient à la disposition de ceux qui s'évadent, ou lie leurs familles, quand ils en disposent par testament, ou de leurs maltresses, quand ils tirent sur lui pour elles. — De leurs maîtresses! Vous voulez dire de leurs femmes, fit observer Poirol. — Non, monsieur. Le forçat n'a généralement que des épouses illégitimes, que nous nommons des concubines. — Ils vivent donc tous en état de concubinageê — Consoquemmenl. — Eh bien, dit Poirol, voilîi deshorreursqueMonstd^cj'tirDe devrait pas tolérer. Puisque vous avejs l'hou

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

LB PERE eOBIOT I&3 de voir Son Eic«lleDe^, c'est h tous, qui me paraissez avoir dps idées philanthropiques, k l'édairer sur la coaduitfl immorale de («s gens qui donnent un trè:*mauvais exemple au reste de^ la société. — Mais, monsieur, le gauveTcemenl ne les met pas là pour offrir le modèle de toutes les vertus. — C'est juste. Ce pendant, monsieur, permettez... — Mais, laissez donc dire monsieur, mon cher mignon, dit mademoiselle Uichonneau. — Vous comprenez, mademoiselle, reprit Gondureau. Lo gouvernement peut aTOir un grand intérêt i mettre la main sur une caisse illicite, que l'on dit monter h un total assez majeur : Trompe-la-Hort encaisse des valeurs considérables en recelant non-seulement les sommes possédées par quelques-uns de ses camarades, mais encore celles qui proviennent de la Société des Dix mille... — Dix mille voieurst s'écria Poiret effrayé. — Non, la Société des Dix mille est une assodation de hauts voleurs, de gens qui travaillent en grand, et ne se mêlent pas d'une arfaire où il n'y a pas dix mille francs è gagner. Cette société se compose do tout ce qu'il y a de plus distingué parmi ceux de nos hommes qui vont droit en cour d'assises. Ils connaissent le Code, et ne risquent jamais de se faire appliquer la peine do mort quand ils sont pincés. Collin est leur homme de confiance, leur conseil. A l'aide de ses immenses ressources, cet homme a su se créer une police h lui, des relations fort élendues qu'il enveloppe d'un mystère impénétrable. Quoique depuis un an nous l'ayons entouré d'espions, nous n'avons pas encore pu voir dans son jeu. Sa coisso et ses talents servent donc constamment è solder le vice, à faire les fonds au crime, et entretiennent sur pied une arméo de mauvais sujets qui sont dans un perpétuel état de guerre avec la société. Saisir Trom\i«-VarttaA'Sk^«ost

The text on this page is estimated to be only 14.19% accurate

181 SCENES DE LA VIE PARISIENNE parer de sa banque, ce sera couper le mal dans sa racine. Aussi cette expédition est-elle devenue une affaire d'État et de haute politique, susceptible d'honorer ceux qui coopéreront à sa réussite. Vous-même, monsieur, pourriez être de nouveau employé dans l'administration, devenir secrétaire d'un commissaire de police, fonctions qui ne vous empêcheraient point de toucher votre pension de retraite. — Mais pourquoi, dit mademoiselle Michonneau, Trompe-la-Mort ne s'en va-t-il pas avec la caisse? — Oh ! (Il l'agent, partout où il irait, il serait suivi d'un homme chargé de le tuer, s'il volait le bagne. Puis notre caisse ne s'enlève pas aussi facilement qu'on enlève une demoiselle de bonne maison. D'ailleurs, Coligny est un gaillard incapable de faire un trait semblable, il se croirait déshonoré. — Monsieur, dit Poirot, vous avez raison, il serait tout à fait déshonoré. — Tout cela ne nous interdit point pourquoi vous ne venez pas simplement vous emparer de lui? demanda mademoiselle Michonneau. — Eh bien! mademoiselle, je réponds... Un instant, lui dit-il à l'oreille, empêchez voire monsieur de m'interrompre, ou nous n'en aurons jamais rien. Il doit avoir beaucoup de fortune pour se faire écouter, ce vieux-là. Trompe-la-Mort, en venant ici, a chaussé la peau d'un bonhomme, il s'est fait bon bourgeois de Paris, il s'est logé dans une pension sans apparence; Il est ténu, allez! on ne le prendra jamais sans ver. Donomir KfMir Vautrin est un homme considéré, qui fait des affaires considérables. — Naturellement, se dit Poirot à lui-même. Faut-il dire, si l'on se trompait en arrivant un tantôt à l'heure, on ne veut pas se mettre à dos le coin de la main dB

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

^H LB PME GORIOT tKi ^fcris, ni ropinion publique. Monsirur le préfet de police brsDlf dans ie manche, il a des eanemis. S'il j avait erreur, ceux qui veulent sa p!ar« proGteraient des clabBudages et des criailleries libérales pour le faire sauter. Xi s'agit ici de procéder comme dans l'affaire de Co^iard, te faiüt comte de Sainle-Hélène; si c'avait été un vrai tomle de Sainte-Hélène, nous n'étions pas propres. Atiïsi faut-il vérifier I — Oui, mais vous avez besoin d'une jolie femme, dit Tivemeut mademoiselle Michonneau. — Trompe-! a -Mort ue se laisserait pas aborder par une Femme, dit l'agent. Apprenez un secret : il n'aime pas les femmes. — Hais je ne vois pas alors & quoi je suis bonne pour une semblable vérificalion, une supposition que Je consentirais h la faire pour deux mille francs. — Riende plus facile, dit l'inconau. Je vous remettrai un flacon ænlenanl une dose de liqueur préparée pour donner un coup de sang qui n'a pas le moindre danger et simule une apoplexie. Cette drogue peut se mêler également au vin et au café. Sur-le-champ vous iransportpz votre homme sur un lit, et vous le déshabillez afin de savoir s'il ne se meurt pas. Au moment où vous sere^ seule, vous lui donnerez une claque sur l'épaule, pafl et vous verrez rcparaîh-e les lellres. — Mais c'est rien du tout, ça, dit PoireU — E^ bien, consentez-y o us î ditGondureeuàla vieille QUe. — Hais, mon cher monsieur, dit mademoiselle iîîdwaneau, au cas où il n'y aurait poiul de lettres, aurai»je les deux milles francsf — Non. — Ouelle sera donc l'indemnuii i — Cinq cents fanes.

The text on this page is estimated to be only 14.15% accurate

I 186 SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE — Faire une chose pareille pour si peu. Le mal est la même dans la conscience, et j'ai ma conscience à calmer, monsieur. — Je vous affirme, (fit Poiret, que mademoiselle a beaucoup de conscience, outre qu'elle est une très-aimable personne et bien entendue. — Eh bien ! reprit mademoiselle Uichonneau, donnez-moi trois mille francs si c'est Trompe-la-Mort, et rien si c'est un bourgeois. — Ça va, dit Gondureau, mais à condition que l'affaire sera faite demain. — Pas encore, mon cher monsieur, j'ai besoin de consulter mon conseiller. — Finaude ! dit l'agent en se levant. À demain alors ! Et si vous étiez pressée de me parler, venez petite à Sainte-Anne, au bout de la cour de la Sainte-Chapelle. Il n'y a qu'une porte sous la voûte. Demandez monsieur Gondureau. Bianchon qui revenait du cours de Cuvier eut l'oreille frappée du mot assez original de Trompe-la-Mort et entendit le ça va du célèbre chef de la police sûreté. — Pourquoi n'en finissez-vous pas, ce serait trois cents francs de rente viagère, dit Poiret à mademoiselle Uichonneau. — Pourquoi ? dit-elle. Mais il faut réfléchir. Si monsieur Vautrin était ce Trompe-la-Mort il peut-être y aurait-il plus d'avantage à s'arranger avec lui. Cependant lui demander de l'argent, ce serait le prévenir, et il serait homme à décamper gratis. Ce serait un peu fâcheux. — Quand il serait prévenu, reprit Poiret, ce monsieur ne nous a-t-il pas dit qu'il était surveillé ! UaiSTOUJ vous perdez tout.

The text on this page is estimated to be only 15.95% accurate

LE PËHB GORIÛT ^^ D'ailleurs, pensa mudomoisello MichonDeau, jn De Ymme point, cet homms! Il ne sait me dire que des choses désa^éables. — Hais, reprit Poirel, vous feriez mieuï. Ainsi que Ta dit ce monsieur, qni me paraît fort bien, outre qu'il est très- proprement couvert, c'est un acte d'obéissance aux lois que de débarrasser la société d'un criminel, quelque Tertueus qn'il puisse être.Qui a bu boira. S'il lui prenait fantaisie de nous assassiner tous? Mais, que diable l nous serions coupables de ces assassinais, sans compter que nous en serions tes premières victimes. La préoccupation de mademoiselle Micbonneau ne lui permettait pas d'écouter les phrases tombant une à une de la bouche de Poiret, comme les gouttes d'eau qui suintent à travers le robinet d'une Tontaine mal fermée. Quand une fois ce vieillard avait commencé la série de ses phrases, et que mademoiselle Micbonneau ne l'arrêtait pas, il parlait toujours, h l'instar d'une mécanique montée. Après avoir enlamé un premier sujet, il était conduit par ses parenthèses h en traiter de tout opposés, sans avoir rien conclu. En arrivant à la Maison Vauquer, il détail fauBlé dans une suite do passages et de citations transitoires qui l'avaient amené à raconter sa déposition dans l'afl'aire du sieur Bagoulleau et de la dame Horio, uù il avait comparu en qualité de témoin à décharge. En entrant, sa compagne ne manqua pas d'apercevoir Eugène de Basiiguac engage avec mademoiselle Taillefer dans une intime causerie dont l'intérêt était si palpitant que le couple ne ât aucune attention au passage des deux vieui pensionnaires quand ils traversèrent la salle k manger. — Ça devait finir par le, dit mademoiselle Micbonneau il Poiret. Ils se faisaient des yeux à s'arraclier l'âmo depuis huit jooiv.

The text on this page is estimated to be only 15.03% accurate

1 SCenSS DE LA VIE PARISIENNE " — Oui, répondit-il. Aussi (ut-elle coodauinée. -Qui? I — Madame Morin. I — Je TOUS parle de mademoiselle Tietorine, dit la ■ HicboQDeau en entrant, san^i 7 faire attention, dans la ^ chambre de Poiret, et vous me répondez par madame Uopin. Qu'est-ce que c'est que celle femme-là ? — De quoi serait donc coupable mademoiselle Victo- J lineî demanda Poirel. — Elle est coupable d'aimer M. Eugène de Ra&tignac, et va de l'avant sans savoir 011 ra la mènera, pauvre innocente I Eugène avait été, pendant la matinée, réduit au désespoir par madame deNudngen. Dansson for inléricui, il s'était abandonné complètement h Vautrin, sans vouloir sonder ni les motifs de l'amitié que lui portait cet homme eïtraordinaïro , ni l'avenir d'une semblable union. Il fallait un miracle pour le tirer de l'abîme où il svviit déjà mis le pied depuis une heure, en échangeant avec mademoiïiBlle Taillefer les plus douces promesses. yictorine cro;ait entendre la voix d'un ange, les cious s'ouvraient pour elle, la Maison Vauquer se parait des teintes fanlUiitiques que les décorateurs donnent aux palais de Ihé&tre : elle aimait, elle était aimée, elle le ranyaltdu moins! Et quelle femme ne l'aurait cru comme elle en voyant Saslignac, en l'écoutant durant cette heure dérobée à tous les argus de la maison ? En se débattant contre sa conscience, eu sachant qu'il faisait mal et voulant faire mal, en se disant qu'il rachèterait ce péché vénial par le bonheur d'une femme, il s'était embelli de son désespoir, et resplendissait de tous les feux de l'enfer qu'il avait au cœur. Heureusement pour lui, la miracle cul lieu ; Vautrin entra joyeusement, «t lut dans r&me des deux jeunes gens qu'il avait mar>^

The text on this page is estimated to be only 13.76% accurate

F LE PÈHB GOBIOT 189 .psr ïe« mmbinaisons de son infernsl
génie, mais (ionl M troubla soudain ta joie en cbautanl de sa grosse voix
taiUeuse: Mb Fsuchette «91 cbaroïante Dans sa simplicité. . . Tictorine se
sauva en emportant autant de bonhnur qu'elle avait eu jusqu'alors de
malheur dans sa vie. Pauvre flllfl ! un serrement de mains, sa joue effleurée
par tes cheveux de Rasti^ae, une parole dite si près de son oreille qu'elle
avait senti la chaleur des lèvres de l'éludiant, la pression de sa taille par un
bras tremblant, un baiser pris ^u^ son cou, furent les accordailles de sa
passion, que le voisinage de la grosse Sylvie, menaçaiHt d'entrer dans cette
radieuse salle à manger, rendirent plus ardentes, plus vives, plus
engageantes que les plus beaux témoignages de dévouement racontés dans
Ips plus célèbres bistoires d'amour. Ces menus mfftagti, suivant UQo jolie
expression de nos aacéties, paraissaient Sire dos crimes h une pieuse jeune
fille confessée tous les quinze jours ! En wtlo heure, elle avait prodigué plus
de trésors d'âme que plus tard, ricbe et heureuse, elle n'en aurait donné en se
livrant tout entière. — L'afl'aire est faite, dit Vautrin k Eugène Nos deux
dandiea se sont pioches. Tout s'est passé convenablement. A (Ta ire
d'opinion. Notre pigeon a insulté mon fauœa. A demaiD, dans la redoute de
Clignancourt. A huit I heures et demie, mademoiselle Tailleter héritera de
l'a1 mour et de la fortune de son père, pendant qu'elle sera I là
tranquillement à tremper ses mouillettes de pain P beurré dans son café.
N'est-ce pas drôle fe se dirat Ce ^^btit Taillefer est très-fort â l'ép^, il est
confiant comma ^^B tarelan carré ; mais il sera saigné par un coup que j'ai

The text on this page is estimated to be only 17.16% accurate

^190 8C£NES de IA TIE FARIEIERTni lurent^ «no manif;ro da relever J'épée et de tous piquer le froiii. ^fl vous montrerai celte botte-là, car elle est îorrieuâement utile. Rastigoac licoutait d'un air stupide, et ne pouvait rien répondre. En ce moment le père Goriot, Bianehon el quelques autres pensionnaires arrivèrent, — Voilà comme je vous voulais, lui dit Vautrin. Vous savez ce que vous Tailles. Bien, mon petit aiglon I vous gouvernerez les hommes; vous êtes Tort, carré, poili vous avez mon estime. Il voulut lui prendre la main. Bastignac retira vivement la sienne, et tomba sur une chaise en p&lissant; i croyait voir une mare de sang devant lui. — Ah l nous avons encore quelques petits langes tachés de vertu, dit Vautrin h voix basse. Papa d'Oliban a trois millions, je sais sa fortune. La dot vous dra blanc comme une robe de mariée, et k vos propres yeux. Kastignac n'hésila plus. Il résolut d'aller prévenir peudant la soirée messieurs Taiitefer père et ûls. En ce moment, Vautrin l'ayant quitté, le père Goriot lui dit à l'oreille : — Vous fitBs triste , mon enfant t je vais vous égayer, moi. Venez ! El le vieux vermicellier allumait rat-de-cave à une des lampes.Eugène le suivit tout érau de curiosité. — Entrons chez vous, dit le bonhomme, qui avait demandé la clef do l'étudiant à Sylvie. Vous avez cm cf malin qu'elle ne vous aimait pas, hein! roprit-iL Elle ous a renvoyé de force, et vous vous en êtes allé llché, désespéré. Nîgaudinos! Elle m'attendait. Comprenezvous? Nous devons aller achever d'arranger un bijou d'appartement dans lequel vous irez demeurer d'ici i trois /ours. Ne me vendez pas. Elle veut vous faire une snrpr^ ; mais je ne tiens pas à vous cacher plus Ir^

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

LE PERE GORIOT 191 mps te secret. Tous serez rue d'Artois, h
àeas pas do ^ fa TOi Saiot-Ldzare. Vous y serez (xinitnB un pricte^ Nous
vous avons eu des meubles comme pour une épousée. Nous avons fait bien
des clioses depuis un mois, en ne vous en disant rien. Non avoué s'est mis
en campagne, ma fille aura ses trente-six mille francs par an, , intérêt de sa
dol, elje vais faire exiger le placement de ■ rs huit cent mille francs en bons
biens au soleil. EugÈne était muet et se promecail, les bras croisés, lift long
en long, dans sa pauvre chambre en désordre. Lp père Goriot saisît un
moment où l'étudiant lui touruail le dos, et mit sur la cbeminée une boILe
en marot}uin ronge, sur laquelle étaient imprimées en or les — Mon cber
enfant, disait le pauvre bonhomme, je me suis mis dans tout cela jusqu'au
cou. Hais, voyezvous, il 7 avait h moi bien de régoïsme, je suis intéressé
dans votre changement de quartier. Tous ne me refuserez pas, hein! si je
vous demande quelque cbose? — Que voulez-vous? — Au-dessus de votre
apparlemeat, au cinquième, it j a une chambre qui en dépend, j'y
demeurerai, pas nai? Je me fais vieux, je suis trop loin de mes Qlles. Je ' ne
vous gênerai pas. Seulementjo serai là. Tous me parlerez d'elle tous les
soirs. Ça ne vous contrariera pas, ilites? Quand vous rcntreres, que je serai
dans mon lit, . je vous entendrai, je me dirai : Il vient de voir ma petite
Delphine. 11 l'a menée au ba), elle est heureuse par lai. Si j'étais malade, (a
me mettrait du baume dans le cœur de vous écouler revenir, vous
remuer,aller.Iljaura ede ma fille en vous! Je n'aurai qu'un pas k fain; être
aux Cfaamps-Ely.'^écs, où elles passent tous tea ,je les verrai toujours,
tandis que quelquefois j'ar

The text on this page is estimated to be only 14.03% accurate

BCÈNC8 M trA Vn rARISTBfm! rive irnptard. mpuiselte viendra cbez vous peut-être (fe l'entendrai, je la verrai dans sa douillette du matin, trottant '•JlaDt gentiment comme une petite chatte- EIW est redevenue, depuis un mois, ce qu'elle était jeune iflle» gaie, pimpante. Son âmeeslenoonvaleflcenon, ellevousf dort le bonheur. Oh l je ferai pour vous l'impairible, EU» me disait tout à l'heure eu revenant : « lapa, je suis bien heureuse ! n Quand elles me disent cérémonieuse ment : tmm père, elles me glacent ; mais quand elle» m'appellent ;'(ipa, il me semble encore les voir petiLa^ elles me rendent tous mes souvenirs. Je suis mieux leui père. Je crois qu'elles ne sont eucoreà personnel Le bon» homme s'essuya les yeux, il pleurait. Il ; a longtemps que je n'avais entendu cette phrase, longtemps qu'alla De m'avait donné le bras.Ohl oui, voilà bien dixansqus je n'ai marché cAte à côté avec une de mes filles. Bst-os bon de se frotter b sa robe, de se mettra à son pas, c partag^er sa chaleur ! Enâû, j'ai mené Delphine, ce nuitin, partout. J'entrais avec elle dans Ibm boutiques. B je l'ai reconduite chez elle. Oh! gardez-moi près & vous. Quelquefois vous aurez besoin de quelqu'un pou vous rendre service, je serai \K. Oh I si cette grosse souche d'Alsacien mourait, si sa goutte avait l'esprit de remonter dans l'estomac, ma pauvro iille serait-elle heureuse l Vous seriez mon gendre, vous seriei oetenùble* ment son mari. Bah l elle est si malheureuse de ne ri cottnatire aux plaisù^ do ce monde, que Je l'absous dS tout. Le bon Dieu doit être du côté des pères qui a bien. Elle vous aime trop r dit-il en hochant la tête apr une pause. En allant, elle causait de vous avec moit ■ M'est-c*^ pu, mon père, il est bien I il a bon cosu Parle-l-il de moit s Bah, elle m'en a dit depuis la r d'Arti.iis jusqu'au passage des Panoramas, dos voluniest Elle m'a enfin vrâsé son cœnr dans le mirai. P

LE PÈRE GORIOT 193 toute cette bonne matinée, je n'étais plus vieux, je ne pesais pas une once. Je lui ai dit que tous m'aviez remis le billet de mille francs. Oh ! la chérie, elle en a été émue aux larmes. Qu'avez-vous donc là sur votre choininéo ? dit enfin le père Goriot qui se mourait d'impatience en voyant Rastignac immobile. Eugène, tout abasourdi, regardait son voisin d'un air hébété. Ce duel, annoncé par Vautrin pour le lendemain, contrastait si violemment avec la réalisation de ses plus chères espérances^a qu'il éprouvait toutes les sensations du cauchemar, n se tourna vers la cheminée, y aperçut la petite boîte carrée, l'ouvrit, et trouva dedans un papier qui couvrait une montre de Breguet. Sur ce papier étaient écrits ces mots : a Je veux que vous pensiez à moi à toute heure, parce que... D Delphine, d Ce dernier mot faisait sans doute allusion à quelque scène qui avait eu lieu entre eux. Eugène en fut attendri. Ses armes étaient intérieurement émaillées dans l'or de la boîte. Ce bijou, si longtemps envié, la chaîne, la clef, la façon, les dessins répondaient à tous ses vœux. Le père Goriot était radieux. Il avait sans doute promis à sa flUe de lui rapporter les moindres effets de la surprise que causerait son présent h Eugène, car il était en tiers dans ces jeunes émotions et ne paraissait pas le moins heureux. Il aimait déjà Rastignac et pour sa fille , et pour lui-même. — Vous irez la voir ce soir, elle vous attend. La grosse souche d'Alsacien soupe chez sa danseuse. Ah ! ah ! il a été bien sot quand mon avoué lui a dit son fait. Ne pré-« tend-il pas aimer ma fille à l'adoration ? qu'il i couche et je le tue. L'idée de savoir ma Delphine à... (il soupira) me ferait commettre un crime ; mais co ne serait pos un

The text on this page is estimated to be only 12.59% accurate

I I t04 &CÈ!tBS DE LA VIG PAniSIENNE liORIicidc, c'est une t£te de veau sur uu corps de poti. Vous TOH prendrez avec vous, n'est-ce pas ? — Oui nioD bon p^re Goriot, vous savez bien que je vous aime... — Je le vois bien, voua n'avez pas lioLle de moi, vous I Leiiisez-iTioi vous embrasser. Et il serra l'étudiaul dans 806 bras. Vous la rendrez bien heureuse, promeltet-lemoil Vous irez ce soir, n'est-ce p&sî — Oh, ouil Je dois sortir pour des alTairos qu'a e impossible do remeltre. — Puis-ju vous êlro bon à quelque chose? — Ma foi, ouil Pendant que j'irai chez madame d« Nucingen, allez chez U, Taillefer le père, lui dire de me donner une heure dans la soirée pour lui parler d'une afTaire delà dernière importance. — Serait-ce donc vrai, jeune homme, dit le père Goriot en changeant de visage ; feriez-voug la cour à sa S comme le disent ces imbéciles d'en basî Tonnerre da Di'-u! vous ne savez pas ce que c'est qu'une tape h la Coriol. El si vous nous trompiez, ce serait l'afTairo d'un coup di- poing. Oh ! ce n'est pas possible. — Ji- vous jure que ja n'aime qu'une femme au mondO) dit l'Olu Jant, je ne le sais que depuis un momeaU — Ah l quel bouheurl fit le père Goriot. — Mais, reprit L'étudianl, le Qls de Taillefer se bat de^ main, el j'ai entendu dire qu'il sérail tué. — Qu'est-ce que cela vous failî dit Goriot, — Mais il laul lui dire d'empô hor son QIs de i rendre... s'écria Eugène. En ce moment il tut interrompu ps.' (f voix do ^ trin, qui s.î fit colrndre sur le pas du sa pijTw, où il cbi (aitt 0 IMvJti. i aim mil

The text on this page is estimated to be only 11.89% accurate

[bB PÈRE. GORIOT Druuml uruumi Droum! broutnl broumt J'iti Isagteiupi imiïuuru lo moDils, Tra, IS) ta, k, la... — Uessitiurâ, cria Christophe, la soupo tous attend, el tout le moadn esl à 'table. — Tiens, dit Vuulrlo, vteiis prendre une bouteille de mOD viii de Bordeaux. — La IrouFez-vous jolie, la montre? dit le père Goriot. Elle a bon goQI, heini Vautrin, le père Goriot ot Rasligoac deswndircnl ensemble et so trouvèrent, par suilo de leur n^lard, placûs h côté les uns des autres à table. Èugèuo marqua la plus grande rroideur à Vautrin pendant le dîner, quoique jamais cet homme, si aimable aux yeux de madame Vauquer, n'eût déployé autant d'esprit, n fut pétillant de saillies, et sut met'.re en train tous les souvlTes, Cette assurance, ce sang-froid consternaient Eugène, — Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui? loi dit madame Vauquer. Vous Êtes gai comme un pinson. — Je suis toujours gaj quand j'ai fait de bonnes affaires. — Dos affairesT dit Eugène. — Eh bien ! oui. J'ai livré une partie de marchandises qol me vaudra de bons droits de commission. Mademoiselle Michonneau, dit-il en s'apercevant que la viellte [fille Texaminait, ai-jo dans la figure un trait qui voua déplaie, que vous me faifos \a:il américain? Faut le di*ct je II" cliangerai pour vous 6lre agréable. — ■ Poiret, nous ne nous fâcherons pas pour ça, h"Î!i T dV4 en guignant le viel' employé.

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

— Sac à papier !
vous devriez poser pour un Hercule* Farceur, dit le Jeune peintre à Vautrin.
— Ma foi, ça va ! si mademoiselle Michonneau veut poser en Vénus du
Père-Lachaise, répondit Vautrin. — El Poirelê dit Bianchon. — Oh t Poiret
posera en Poirel. Ce sera le dieu des jardina! s'écria Vautrin. Il dérive do
poire. . — Molle! reprit Bianchon. Vous seriez alors entre la poire et le
fromage. — Tout ça, c'est des bêtises, dit madame Vauquer, et vous feriez
mieux de nous donner de votre vin de Bordeaux dontj'aperçois une bouteille
qui montre son nez! Ça nous entrelendra en joie, outre que c'est bon à
Cestomaque. — Messieurs, dit Vautrin, madame la présidente nous rappelle
à l'ordre. Madame Coulure et mademotselle Victorine ne so formaliseront
pas devos discours badins; mais respecleiz l'innocence du père Goriot, Je
vous propose une petite bouteillorama de vin de Bordeaux, que le nom de
LafQtte rend doublement illustre, soit dit sans allusion politique. Allons,
Chinois! dit-il en regardant Cbristophe qui ne bougea pas. Ici, Christophe I
Comment, tu n'entends pas ton nom? Chinois, amène les liquides! — Voilà,
monsieur, dit Christophe en lui présenlanl la bouteille. Après avoir rempli le
verre d'Eugène et celui du père« Goriot, il s'eu versa lentement quelques
gouttes qu'il dégusta, pendant que ses deux voisins buvaient, et tout à coup
il Gt une grimace. Diable] diable! il sent le bouchon, Prends cela pour trf,
Chrislopho,clvanousen chercher; à droite, tu saisT JVfHs sommes seize,
descends huit bouteilles. 1

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

LE perte GORIOT — Puti/ji») vous vous fendez, dil !o peintre,]e
lia cenl

The text on this page is estimated to be only 11.89% accurate

' ceri SCÈNES DR LA TIB PARISIÏNSK I ^ubit», Tjeur g&iona, vieuT chap<>auT b. vendre) — A in cerise, & la douce t La palme fat à Bianchon pourl'acoent nasillard avec lequel il cria : — Marchand de parapluies I En quelques iDsIautx ce fut un tapage à casser la tête, une conversation pleine de coqs-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisait oomma un chel d'orchestre, in surveillant Kug&oe et le père Goriot, qui semblaient ivres déjà. Le doa appuyé sur leur chaise, tous deux contemplaient ce désordre inaccoutumé d'un air grave, en buvant peu; tous deux étaient préoccupés de co qu'ils avaient à faire pendant la soirée, et néanmoins ils se sentaient incapables de se lever. Taulrin, qui suivait les changements de leur physionomie en leur lançant des regards de cdté, saisit le moment où leurs yeux vacillèrent et parurent vouloir so fermer, pour sa pencher à l'oreille de Bastiguac el lui dire : — Uon [élit gars, nous ne sommes pas assez rusé pour lutter Avec notre papa Vautrin, et il vous aime trop pour vous laisser Taire des sottises. Quand j'ai résolu quelque chose, le bon Dieu seul est assez fort pour me barrer lo passage. Àh t nous voulions aller prévenir le pèrs Taillefâr, coiflmeltre des fautes d'écolierl Le four est chaud, la farina est pétrie, le pain est sur la pe]lo; demain nous en ferons saulej les miettes par-dessus notre teie en J mordant; et nous empêcherions d'enfourner?... non, non, tout cuira I Si nous avons quelques petits remords, la digestion les emportera. Pendant que nous dramiiioos notre pelil somme, le colonel comte Franchessini tous ouvrira la succession de Michel Taillefer avec la pointe do son épée. En héritant de son frère, Viclorine aun quinze petits mille francs de rente. J'ai déjà pris ies renseignements, et sais que la sunccssion de la i ~ monte h plus de trois cent mille... Eugène enUindail ces paroles sans pouvoir y répondra:

The text on this page is estimated to be only 12.06% accurate

H)£< LE PÈRE COfttOT 199 sentait «a laiiguo collée à soq palais, tt sa trouvait on proie h une somnolence invincible ; il je voyait déjk \il\is la taille el les ligures des convives qu'à travers u? >rouillard
iiimiDeux. Bientôt le îruit s'apaisa, les pensionnalrM s'on allèrent un h un. Puis, quand il no resta plus que madame Vauquer, madame Couture, mademoiselle Victorino, Vautrin et le fibro Goriot, Rastignac aperçut, cummo s'il eût rfivé, madame Vauquer occupée à prendre les tiouleilles pour en vider les restes de manière à ■a faire des touteilles pleines. — Abl sont-ils fous, sont-ils jeunes! disait la veuve. Ce Tut la dernière phrase que put comprendre Euffèno. — [| n'y a que monsieur Vautrin pour Taire de ces farces-ià , dit Sylvie. Allons, voili Clu^alopho qui ronfle comme uns toupie. — Adieu, maman, dit Vautrin, Je vais au boulevard admirer M. Marlj dans le Mont Sauvage, une grande ^faèce tirée du Solitaire. Si vous voulez, je vous j mène Bjosi que ces dames. ^L'— le vous remercie, dit madame Couture. Hi— Comment, ma voisine I s'écria madame Vauquer, Kous refusez de voir une pi^ce pri«e dans le SoUUdre, uu Hovrogo fait par Alala do ChSraubriand, et que nous ^■iDions tant h lire, qui est si joli que nous pleurions ^filoDae des Madeleines d'Élodie sous les tyettlkt cet été iHnJtr, enfla un ouiTage moral qui peut âtre susa^p^Dde d'instruire votre demoiselle? H^ U nous e^t défenda d'aller h la comédie, répondit Hoctorine. ^K'*- Allons, les voil^ partis, ceux-lè, dit Vautrin en re> ^■uant d'une manière comique la tête du ptre Goriot et ^bUe d'Eugf^ne.

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

K SCENES DE LA VIE PARISFBNNE r En plafant la tSle de l'étudiant sur la chaise, pour qu'il pllt dormir commodément, il le baisa chaleureusement au front, en chantant : Bormeï, mes chères amonrst [Foar Too) je veillerai tonjonrs. — rai peur qu'il iin soit malade, dit Tictorine. — Restez h le soigner alors, roprit Vautrin. C'est, lui souifla-t-il il l'oreille, votre devoir de Temme soumise. Il vous adorp, ce jeune homme, et vous serez sa petite femme, je vous le prédis. Enfin, dit-il h haute voix, iU furent considérés dans tout le pays, tieeureiU hetteux, et eurent becatcoup d'enfants. Voilà comment finissent loui les romans d'amour. Allons, maman, dit-il en se tournant vers madame Vau(luer, qu'il élreignit, mettez l« chapeau, la belle robe à fleurs, l'écnarpo de la comtesse. Je vais vous aller chercher un fiacre, soi-même. El il .partit en chantant : Mon Dieu! dites donc, madame Couture, «at homme-lèi me ferait vivre heurei.«e sur les toits. Allons, dit-ell(4 en se tournant vers le vermicellier, voilft le père Goriot parti. Co vieux cancre-là n'a jamais eu ridée de me mener nwie part, lui. Hais il va tomber par terre, mon Dieu 1 C'esl-y indécent à un homme d'âge do perdre la raison! Vous me direz qu'on ne perd point ce qu'on n'a pas. Sylvie, montez-le donc chez lui. SJlvie prit le bonhomme par-dessous le bras, le flt marcher, et le jeta tout habillé comme un paquet au travers dit son lit.

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

■ LS p£rz eoïuoT P _ Pauvre jeono tiomme, disait madame C écartant les cheveux d'EugèDe qui lui tombaient draa In jeui, il est comme une jcuoe fille, il ne sait pas ee qw c'est qu an eïcès. — Âb I je peux bien dîro que depuis trente et wa ans que je tiens ma pension, dit madame Tauqoer, il m'est passé bien des jeunes gens par les mains, comme on dit; mais je n'en ai jamais tu d'aussi gentil, d'aussi distingué que monsieur Eugène. Est-il beau quand il dort I Prenezlui donc la tête sur votre épaule, madame Couture. Bah I il tombe sur celle de mademoiselle Victorine : il y a un dieu pour les enfants. Encore un peu, il se fen

The text on this page is estimated to be only 11.36% accurate

K I scixes DE LA yiB PAnrsiEVNE mcil (l'Eirgt-ni-, {jiii dormait aiissi gracicusrment iWui enTanl. Ileiiireuso de pouvoir ss permello un de ces ecl*"4 do charité par lesquels s'épanchent tous les sentimcnls (Ici la Temm? , et qui lui fusait sans crime sentir le cœur du jouno hooiinno battant sur le sien, Vtctorina avaîtdansla physionomie quelque chose do malrmcllcin"nt protpctour qui la rendait fière. A travers les mille pensées qui s'élevaient dans son cœur, perçait un lumulluGui mouvemen' de volupté qu'eicilait VéchaEgu d'une jeune et pure chaleur. — Pauvre chère fille I dit madame Couturo en lui pressant la main. la vieille dame admirait cetto candide et sourfranle figure, sur laquelle était descendue l'aurôolo du t>0Dl)our. Vietorine ressemblait Ji l'une do ces naïves peintures du moyen Sge dans lesquelles tous les accessoires sont négligés par l'arlisle, qui a réservé la magie d'un pinceau calme et StT pour la figure jaune de ton, mais oil t« oitl scmholo so refléter avec ses teintes d'or. — Il n'a jiourlanl pas hu plus de deux vorreî, niantso, dit Viclurino en passant ses rloiglò dans la oherelurs d'Eugène. — Uais si c'était un débauché, ma fille, il ninil porté le vin comme tous les autres. Son Ivresse bit son éiogi'. Le bruit d'une voiture retentit dans la rue. — Maman, dit la jeune fille, voici monsieur Tautriih Prenez donc monsieur l'üugène. Je no voudrais pas Sire vue ainsi par cet homme, il a des expressions qiii salissent l'âme, cl des regards qui gênent une femme comme st on lui enlevait sa robe. — Non, dit madama Couturo, tu te trompes l Monsieur Vautrin est un lirave hommo, un peu dans le genre de

The text on this page is estimated to be only 12.50% accurate

■ Lx ?int noRiOT 303 ^plunl monsieur Coiiluri), biusquo, mo: i lion, im bourru bienfaisanl. En ce moment Vailriu entra tout lioucrment, et regarda Id tableau formé par ces deux enrants.'quc la lueur de la lampe setntilait caresser. — Eb bien I dit-il en so croi.sanl les bras, voilà de ces scCdcs (Jui ouraieil inspird do belles pages h oo bon Bernardin do Sainl-Pierre, l'uuteur il* Paul et Virginie. La jeuncsso esl bien belle, madame Couluro. Pauvre enfant, dors, diWl en contemplant Eugène, le bien vient quelquefois en dormant. Madame, roprit-il en s'etlressant à la veuve, ce qui m'altne à co jeune homme, ce qui m'émeut, c'est do savoir la beauté do son âme en harmonie avec cellû do sa liffurc. Voyez, n'est-ce pas un chérubin posé sur l'épaule d'un annal il est digno d'Ûtre aimé, celui-là I Sij'étais femme, jo voudrais mourir (non, pas si bête I] vivre pour lui. En les admirant ainsi, madame, dit-il à vois basse el so penchant à l'oreille de la veuve, je ne puis m'empPchor de penser que Dieu les a créés pour fitre l'un h l'autre. La Providence a des voies bien cachées, elle sonde les reins et les cœurs, s'écrla-t-il à baute voix. En vous voyant unis, mes enfants, unis par une mPmo pureté, par lous les sentiments humains, je nie dis qu'il est impossible que vous soyez jamais sépai^s dans l'avenir. Diou est juste. Mais, dit-il h la jeune fille, il me semble avoir vu chez vous des lijfocs de prospérilé. Donnez-moi votre main, mademoiselh Yiclorine? je me connais en chiromancie, j'ai dit souvent la bonne aven' tare. Allons, n'ayez pas peur. Ohl qu'apergoîs-jo î Foi honnête homme, vous serez avant peu l'uno ries plus tcbes béritiéros do Paris. Vous complerez de honneur ijijiii qui vous aime. Tolro père vous appelle auprès de j. Vous vous mariez avec un homme tilié, Jeune, beau, il vous sdro.

The text on this page is estimated to be only 15.83% accurate

SCÈNES DB LA VIE PARISIENNES I Ea ce moment, les pas lourds de In cotjueu qui descendait interrompèrent les prophéties de Vautrin. — Voilà mamman Vauquerre belle comme tin nœud, ficelée comme une carotte, retournerons-nous pas un petit brin? lui dit-il en mettant sa main sur le haut du buste; les avant-coureurs sont bien pressés, maman. Si nous pleurons, il y aura explosion ; mais je ramasserai les débris avec un soin d'antiquaire. — Il connaît le langage de la galanterie française, celui-là ! dit la veuve en se penchant à l'oreille de madame Couture. — Adieu, enfants, reprit Vautrin en se tournant vers Eugène et Victorine. Je vous bénis, leur dit-il en leur imposant ses mains au-dessus de leurs têtes. Croyez-moi mademoiselle, c'est quelque chose que les vœux d'un honnête homme, ils doivent porter bonheur, Dieu te l'écoute. — Adieu, ma chère amie, dit madame Vauquer à sa pensionnaire. Croyez-vous, ajouta-t-elle d'une voix basse, que monsieur Vautrin ait des intentions relatives à ma personne? — Heu ! heu ! — Ah ! ma chère mère, dit Victorine en soupirant et en regardant ses mains, quand les deux femmes furent seules, si ce bon monsieur Vautrin disait vrai ! — Mais il ne faut qu'une chose pour cela, répondit la vieille dame, seulement que ton maître de frère tombe de cheval. — Ah ! maman. — Mon Dieu, peut-être est-ce un péché que de souhaiter du mal à son ennemi, reprit la veuve. Eh bien, feu ferai pénitence. En vérité, je porterai de bon cœur des Seurs SUT sa l'âme. Mauvais cœur ! il n'a pas le courage

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

LI raBE KORMIT SB do parler pour sa mère, dont il gsrde fe too détnaol l'hérila^e par des micoiaoi. Ma cousue «nîl me !»■» rortuap. Pour ton malheur, il c'a jamais él4iiaesliOB4s £0D apport dans le cootral. — Mon bonheur me serait soDTent pénible i porter rfil coulait la vie à quelqu'un, dit Victorine. El s'il fallail, pour être heureuse, que moo frère disparût, j'aimerais mietu toujonrs être ici. — Mon Dieu, comme ditcebonmon£iearTaatriiij

The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate

gCEMiS DE Lk VIB PARiSIKKNB F ^«tie faire évader peoJaul la nuit. Elle venait da sortir, ecompagnée do l'oirel, |)oir aller trouver le fatauui chef lie la police île hûroto, {letile ruo Ssinle-Anne, croyant €Dcoroavoir affaire à uu employé supériDiti Donimé Goaliuroau. Le directeur de la police juui ici aire la reçut avec grSc^. l'uis, apr&s une conversation ob tout fut prâcisé, iiiademoigollo MidiooDeau dcimanda la potiou â l'aide do laquelle cllo devait opérer la vérilicalion de la marque. Au){esti) fie coDl^nliment que fil le grand homme delà petite rue gainto-Ânue, en chercliait une fiole dans un tiroir de son bureau, mademoiselle Hichonoeau devina qu'il j avait daus cette capture quelque chORe do plus important que l'arrestatiOD d'un simple forçat, A force do se creuser la cervelle, elle soupçonna que la police repérait, d'après quelques révélations faites par les traîtres du bagne, arriver à temps pour mettre la main sur des valeurs considérables. Quand elle eut exprimé ses conjectures à ce renard, il se mit à sourire, et voulut détourner les soupçons de la vieille fille. — Vous vous tromp('i,r(^pondLl-il.Coltinf si \atorbonne la plus dangereuse qui jamais se soit trouvée du côté des voleurs. Voilà tout. Les coquins le savent bien ; il est leur drapeau^ leur soutien, leur Bonaparte enQn; ils l'aiment tous. Ce drôle ne nous laissera jamais sa ironeAc en place de Grève. Mademoiselle Mictionneau ne comprenant pas, Qondoreau lui expliqua les doux mots d'argot dont il s'était servi. SorlKmne et tronche icnt pou de cliose quaod elle est coupée.

The text on this page is estimated to be only 13.53% accurate

ILE PÈRE (JOnlOT S07 — Collinnousjoue,repril-il. Quand nousrencanlrotu , de ces homines du façon de barres d'aciur iroinpéea l> ranglaise, nous avoa^ la ressource do \çs luer si, pendsol leur arrestation, ils s'avisent do faire la moindre résistance. Nous comptons sur queti]ues voies de fait pour luer Coliin demain matin. On évite ainsi le [irote, les frais de garde, la nourriture, el ça débarrasse ta aociiilô. Les procédures, los assignations aux témoins, leurs Indemnités, l'eiécution , tout m qui doit léf^ali'menl nous défaire de CCS garnements-iè coule au deli d^smiileécus que vous aurez. Il ; a économie de temps. En donnant un bon coup de baïonnette dans la panse do Trompe-laHorl, nous empêcherons une centaine de crimes, et nous éviterons la corruption de cinquante mauvais sujets qui se tiendront bien sagement aui environs do la corrooliODDBlle.Voilâ de la police bien faite. Selon les vrais plii' laDlhropesjSe conduire ainsi c'est prévenir les crimus. — Mais c'est servir son pays, dit Poiret. — Eli bieni répliqua le chef, vous dites des choses sonsées, ce soir, vous. Oui, certes, nous servons le pnjs. Aussi le monde est-il bien injuste k notre égard. Nous reodons à la société de bien grands services ignorés. En&n, il est d'un homme supérieur do se mètre au-dosflufl des préjugés, et d'un chrétien d'adopter lesmalheors que le bien entraîne après soi quand il n'est pas fait selon les idées reçues. Paris est Paris, vojez-vousT Ce mot explique ma vie. J'ai l'honneur do vous saluer, mademoiselle. Je serai avec mes gens au Jardin-du-Roi demaiu. Envoyez Christophe rue de Buffon, chez monsieur Condureau, dans la maison où fêtais, monsieur, je suis votre serviteur. S'il vous était jamais volé quelque chose, isfiet de moi pour vous le faire retrouver, je suis 8 votre wrvict^ — Eli biL'n ! dit Poiret à mademoisollo Miclionni.!OU. "

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

■ 208 SCÈSES OB LA TIE PARISIENNE se rencontre des imbéciles que ce mot de police met sens dessus dessous. Ce monsieur est Irès-Bimable, et ce qu'il TOUS demande est simple comme bonjour. Le lendemain devait prendre place parmi les jours les plus extraordinaires de l'histoire de la Maison Vauquer. Jusqu'alors, l'événement le plus saillant de cette rie paisible avait été l'apparition météorique de la fausse comtesse de l'Ambermesnil. Mais tout allait pSlir devant les péripéties de cette grande journée, de laquelle il serait éternellement question dans les conversations de madame Vauquer. D'abord Goriot et Eugène de Bastignac dormirent jusqu'à onze heures. Madame Yauquer. rentrée à minuit de la Galté, resta jusqu'à dix heures et demie au lit. Le long sommeil de Christophe, qui avait achevé le Tin offert par Vaulrin, causa des relards dans le sei de la maison. Poiret et mademoiselle ilichonneau n plaignirent pas de ce que le déjeuner se reculait. Quant à Victorine et à madame Couture, elles dormirent la grasse matinée. Vautrin sortit avant huit heures, et revint au moment mémo où le déjeuner fut servi. Personne ne réclama donc, lorsque, vers onze heures un quart, Sylvie et Christophe allèrent frapper h toutes les portes, en disant que te d^euuer attendait. Pendant que Sylvie et le domestique s'absentèrent, mademoiselle Michon&eau, descendant la première, versa la liqueur dans le gobelet d'argent appartenant à Vautrin, et dans lequel la crème pour son café chauffait au bain-marie, parmi tous les autres. La vieille Bile avait compté sur celte par» ticularilé de la pension pour faire son coup. Ce nu Ait pas sans quelques difQcultés que les sept pensionnaires se trouvèrent réunis. Au moment où Eugène qui se d^ tirait les bras, descendait le dernier de tous, un lommissionnaire lui remit une lettre de madame de Nucigen. Cette Icllre était uiusi ccu^uu :

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

LE PERE GORIOT 20Î* a Je n'ai ni fatisso vanité ni colère avec vous, aion ami. Je vous ai attendu jusqu'à deux heures ap^s minuit. Attendre un être que Ton aime ! Qui a connu ce supplice ne l'impose à personne Je vois bien »fuo vous aimez pour la première fois. Qn'est-il donc arrivé ? [/inquiétude m'a prise. Si je n'avais craint de livrer les soerets de mon cœur, je serais allée savoir ce qui vous advenait d'heureux ou de malheureux. Mais sortir à cette heure^, soit à pied, soit en voiture, n'était-ce pas 5e [mtdre? J'ai senti le malheur d'être femme. Rassurea-moi, expliquez-moi pourquoi vous n'êtes pas venu, après ce que vous a dit mon père. Je me fâcherai, mais je vous pardonnerai. Btes-vous malade? pourquoi se loger si loin ? Un mot, de grâce ? A bientôt, n'est-ce pas ? Un mol me suffira si vous êtes occupé. Dites : J'accours, ou je souffre. Mais si vous étiez mal portant, mon père serait venu me le dire ! Qu'est-il donc arrivé?... » — Oui, qu'est-îl arrivé ? s'écria Eugène qui se précipita dans la chambre à manger en froissant la lettre sans l'achever. Quelle heure est-il? — Onze heures et demie, dit Vautrin en sucant son café. Le forçat évadé jeta sur Eugène le regard froidement faseinateur que certains hommes éminemment magnétiques ont le don de lancer, et qui, dit-on, calme les fous i* fturieux dans les maisons d'aliénés^ Eugène trembla de tous ses membres. Le bruit d'un fiacre se fit entendre dans la rue, et un domestique à la livrée do monsieur Taillefer, et que roconnni sur-lo-champ madame Couture, entra précipitamment d'un air offar(^. — Mademoiselle, s'écria-t-il, monsieur votre père von?. demande. Un grand melheur est arrivé. MonsicMir Frodé rie s'est battu en dueU il a reçu un coup d'épée dans le

The text on this page is estimated to be only 14.39% accurate

I I SIO SCENBS DE LA \IK PARISIBNNK froni, les médecins ilést^spèreat de le sauver ; vous aiîT< à ptioe le temps de lui dire adieu, il n'a plus sa connai sance. — Pauvre jeuDe homme l s'écria Vautrin. Commei se querelle-t-on quand on a trente bonnes mille livres i renleT DécfdémenI la jeunesse ne sait pas se condni — Monsieur l lui cria Eugène. — Eh bien I quoi, grand enfant T dit Vautrin en acb Yant de boire son café tranquillement, opération qi mademoiselle Michonneau suivait de l'œil arec trop d'K lenlton pour s'émouvoir de l'événement eitraordinaii qui stupéâait tout le monde. N'j a-l-il pas des dncls toi les malins dans Paris î — Je vais avec vous, Viclorine, disait madame Coi ture. Et ces deux femmes s'envolèrent sans châte ni cba pr'flii. Avant de s'en aller, Victorine, les yeui en pleui ji^ta nir Eugène un regard qui lui disait : Je ne croya pas que notre bonheur dût me causer tant de larmes! — Bah I vous 6t(!s donc prophète, monsieur Vautrin dit madame Vauquer. — Je suis tout, dit Jacques Collin. — C'est-y singulier! reprît madame Vauquer en enl lant une suile de phrases insigniOanles sur cet ôrfnt ment. La mort nous prend sans nous consulter. : jeunes gens s'en vont souvent avant les vieui. Non sommes heureuses, nous autres femmes, de n'être p sujettes au duel; mais nous avons d'autres maladif que n'ont pas les hommes. Nous faisons les enfants, i le mal d>e mère dure longtemps I Quel quine pour Victl rinel Son père est forc^ de l'adopter. ~- Voilà! dit Vautrin en regardant Eugène, hier d Était sans un sou, ce malin elle est lîcho do plusieu millioBs,

The text on this page is estimated to be only 14.37% accurate

LB PERE GORIOT SI] - Ditos donc, monsieur Eugène, s'écria madame Vauquer, TOUS avez mis la main au bon endroit. a-t-elle interpellé, le père Goriot regarda l'étudiant li vit à la main la lettre chiffonnée. - «"ous ne l'avez pas actionnée I qu'est-ce que ceifit reul dire ? seriez-vous comme les autres Tlui demanda-t-il, — Madame, je n'épouserai jamais mademoiselle Yiolorino, dit Eugène en s'adressant h madame Vauquer avec un seolimenl d'horreur et de dégoût qui Burprit les assistants. Le père Goriot saisit la main de l'éludiaol et la Id serra. Il aurait voulu la baiser. — Oh, oh ! fit Vautrin. Les Italiens ont un bon mol : toi tempo ! — J'attends la réponse, dit h Raslignac le commissionnaire de madame de Nucingen. — Dites que j'irai, L'homme s'en alla. Eugène était dans un violent étal d'irritation qui ne lui permettrait pas d'être prudent. — Que faire? disait-il è haute voix, en se parlant ô lui-même. Point de preuves ! Vautrin se mit h sourire. En ce moment la potion ab- . sorbée par l'estomac commençait à opérer. Néanmoins [le forçat était si robuste qu'il se leva, regarda Bastignac, l lui dit d'une voix creuse : — Jeune homme, le bien nous \ Tient en dormant. Et il tomba roide mort. - n ; a donc une justice divine, dit Eugène. - Eh bien l qu'est-ce qui lui prend donc, à ce pauvre jsieur Vautrin î - tJne apoplexie I cria mademoiselle Michonneaii. - Sylvie, allons, ma fille, va chercher le médecin , I dit la veuve. Âh ! monsieur Bastignac, couti^i iQuiix'*»

The text on this page is estimated to be only 11.93% accurate

I I SIS ECËKES DE LA YIE fARISIENNB 1 chez monteur Biancbon ; 8jtvie [leut ne pas rencontrer I notre médecin , monsieur Grimprel. \ Rastignac, heureux d'avoir un prétexte de quitter cctia épouvantable caverne, s'enruid en courant. — Chnstophe.'allons, trotte chez l'apothicaire demander quelque chose contre l'apoploxie. Christophe sortit, — liais, père Goriot, ardcz-nous à le transporter làhaut, chez lui. Vautrin fut saisi, manœuvré à travers l'escalier et mis sur son lit. — iû ne vous suis bon à rien, je vais voir ma fille, dit monsieur Goriot. — Yieil égoïste 1 s'Écria madame Vauquer, va, je to J EDuhailfi de mourir comme un chien. — Allez donc voir si voua avez de l'éther, dit à madame Vauquer mademoiselle Mîchonneau qui, aidée par Poiret, avait défait les habits de Vautrin. Madame Vauquer descendit chez elle et laissa mado* moisftic Mtehonncau maîtresse du champ do bataille. — Allons , 6lûz-lui donc sa chemise et rotoumez-lfi vile ! Soyezdonc bon it quelque chose en m'évitent de vwr j des nudilés, dit-elle h Poiret. Vous restez là coam» | Baba. I Vautrin retourné, mademoiselle Micboanfau appliqua | sur l'épaule du malade une forle claque, et les doux fttates lettres reparurent en blanc au mitieu de la place rouge. — Tiens, vous avez bien lestement gagné votre grath J ficalioii du trois mille franoa, t,'éKî\ a Poiiet eu louant J Vautrin debout, pendant que mademoiselle Uicbonneau T lui remeltaisa chemise. — Ouf! il est lourd, reprit-il 1 en le coucliinl. — rai:>02-vous. S'il ^ûfVeiXvuui caissoStUivivânuiMlai^

The text on this page is estimated to be only 11.48% accurate

LS PiRR GoniOT 213 vietlle fille dont les yeux sembleicnt pcrœr)«s niiiKi , tant elle examinait avec avidité les moiodres meubleR do la cliambre. — Si l'oa pouvait ouvrir ce socrétairei sous UK prôlexla quehM)iique t rephil-elie. — Ce serait peut-être mal, répondit Poiret. — Non. L'argent volé, ayant été celui do tout le nonde, n'eist plus è personoe. Slais k< temps nous manque, répondit-elle. J'euleods ta Vauquer. - Voilà do l'éther, dit madame Vauquer, Par csem^e, e'est aujourd'biii ta journée aux aveulures. Dieu ! cet taomme-ià ae peut pas éiro malade, il est t>lanc oorame on poulet. — Comme un poulet î répéta PoirorL — Son cœur bai régulièrement, dit la vcuvo en lui posant la main sur le cœur. — Bégulièrementtdit Poiret étonné. — n wt trèa-hien. — Vous IrouveEÎ demanda Poiret. — Dame I il a l'air de dormir. Sylvie est alléQ clmcber un médecin. Dites donc, mademoi.solk) Hichonnoau, il renifla à l'éther. Baht c'est un *e-ptase (un spasme}. Son pouls est bon. Il est fort commo un Turc Voyez donc, mademoiselle, quelle palatine il a sur i'estomao ; il vivra cent ans, cet homme-là ; Sa perruque tient bien tout de même. Tiens, elle est collée, il a de faui cheToux, rapport à ce qu'il ost rougo. On dit qu'ils sont tout bons ou tout mauvais, les rouges l Il serait donc bon lui? — Bon à pendre, dit PoireL — Vous voulez dire au cou d'uoee Jolie femmo, s'écria vivementmadeiQoisoUeUichoDaeau. Atlox-vous-endooc, monsieur Poiret. Ça nous regiarde, nous autres, de vous soigner quand vous êtes malades. D'ailleurs, pour ce à quoi TOUS êtes bon, vous pouvez bien vous promener.

The text on this page is estimated to be only 16.61% accurate

I ' su tCtmS DE LA TIE PARISIENIII ajouta-t^tle, Uadame Vauquer et moi, nous garderons bien ce cher monsieur Vautriu. Pairer s'en alla doucement et sans murmurer, comme un chien qui son maître donne un coup de pied, fta» tignac était sorti pour marcher, pour prendre l'air. Il étouffait. Ce crime commis à heure flie, il avait voulu l'empêcher la veille. Qu'était-il arrivé ? Que devait-il faire ? Il tremblait d'en être le complice. Le saug-froid de Vautrin l'épouvantait encore. — Si cependant Vautrin mourait sans parler ? so Ai sait Rastignac. Il allait à travers les allées du Luxembourg, comme s'il eût été traqué par une meute de chiens,

The text on this page is estimated to be only 16.13% accurate

LB PÈRE Gor-ior 215 — Après qui donc ea as-IuT es-ta fouî
Donue-moi donc la maia, dilBiaacbon,

The text on this page is estimated to be only 11.62% accurate

II 4t6 GCÈKES DE LA VIE PARISIBmtK îtinrî. D'ailleurs, je lui dirai, moi. h col AlsadPn, de im • fttDr une rc-mme qu\l lui est impossible de rendre li"!Lo combflldo Faslignac dura lon^cmps. Oaoiqnfl lu vicloirc dûr rester buï vcrlus de la jeunesse, il fut véonI n oins ramcnf par uno lurincible curiosité sur les quatre heures ot demie, à la nuit tombante, vers la liaison Ta uquer, qu'il se jurait * lui-même de quitter pour touinurs.IIToulaîl savoir si Vautrin était mort. Après avotf 'u l'idée de lui administrer un vomitif, Bianchon arail fait portera son hôpital les matières rendues par Vautrin, afin de les analyser rhimiqiement. En TOvant l'insistance que mil mademoiselle Michonneau h vouloir les faire jeter, ses doutes se fartifiËrent, "Vautrin fat d'ailleurs trop promplempnt n^labli pour que Dianr.hon no BOupronnÛt pas quelque complot contra le jojeux boutera-train de la pynsioo. A l'heure où rentra Rasllgnao, Voulriil se trouvait donc debout urès du poêle dans la salle il manger. Attirés plus tôt .jue de coutume par in nouvelle du duel de Taillerer le fila, les pen si cm no ires, curieux de comiaUre les détails de l'afliiire et Tinfluence qu'elle avait eue sur la doatinûe do Ticlorine, étaient réunis, nioins le p^ro Goriot, et devisaient de cetls «centure. Quand Eugène entra, ses yeux roncontrfercnl ceux de l'importurbalile Vautrin, dont le regard pénétra Bl avant dans son cŒur et y remua si fortement quelques cordei mauvais», qu'il en frissonna. — Bh bien, cher i^nfant, lui dit le format évadé , la Camuse aura longtemps tort avec moi. J'ai, selon ces damos, GOulenu victorieusement un coup de sang qui aurait pu tuer un bceuf. — Ah! vous pouvez bien dire on taureau, s'écria la" Yeuve Vauquer. — Sorioz-vous donc fàctié do me voir en vie ? dit Van]

The text on this page is estimated to be only 12.11% accurate

LE PEHB GORIOT 217 ^po h i'oreillfl dr llnsign^c dont il
tmldwinoT Ips pensées. Cfi scroit d'un homme dianiremfnt Tort 1 — Ah ,
inn foi 1 dll Biaochoy, madrmoisplle HiCbmncait pnriail aTant-hier d'un
mODsieur surcoimnâ Tmmpe-la-Mort; ce nom-lil tous Irait bieD. C« mol
produisit sur Vauirin l'effet de la foudre : n pSilt et ctiancela, son regurd
magoétii^ue tomba comme a rayon île soleil sur mademoiselle ilicbonucau,
h lalelle ce jpt do volonté cassa les jarrets. La vieille fille [laissa couler sur
une chaiso. Poirot s'avança vivement e Hle et Vautriu, comprenant qu'elle
était en danger, fat la figure du forçat devint fËrocement signiRoatîve 7
déposant le masque bénin sous lequel se cachait sa |de nature. Sans rien
comprendre encore h ce drame, Bsles pensionna irus reslèn-nt hobahis.En
ce moment, p entendit le pas de plusieurs hommes, ot ?n bruit de jMijnes
fUsIls que des soldats firent sonner aur le pavé {la rue. Au momcul ob
Collin cherchait macbinaloint une îîsue en regardant les fenSlres et les
murs, bire hommes se montrèrent h la porte du salon. Le mier était le chef
de ta police de sûreté, tes trois auB étaient des oniciers de paix. — Au nom
de la loi et du roi, dit un des ofBckTs dont le discours fut couvert par un
murmure d'élonneineut. Dientôt le silence régna dans la salle h manger, les
pensionnaires se séparèrent pour livrer passage à trois deœs hommes, qut
tous avaient la main dansleur poche de cfllé et y tenaient on pistolet armé.
Deux gendarmes qui suivaient les agents occupèrent la porte du salon, ot
deux antres so montrèrent à celle qui sortait par l'escalier. Le pas et les
fusils de plusieurs soldats r'ienlîrenl sur le pavé caillouteui qui longeait la
façade. Tout espoir de fuite fut donc interdit h Trompe-la-Morl, sur qui tous
les r^'trards s'arrêtèrent Irrésisliblemyut. I.e (■.U'-'.

The text on this page is estimated to be only 14.27% accurate

■ 218 SCIU4)iS DS LA VIE PARISIENNS ' sUadroilàlui,
coaimeni;a panui donner sur la H tape si violomment applitjuée qu'il fit
sauter la prrni

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

■ LE PÈRE GORIOT redDt dans ce voleau humaio, retenlit dans la sa11« — te la coupe, monsieur l'eDronceur, reprit le foryat en regardant le célèbre directeur de la police judiciaire — Allons qu'on se déshabille lui dit l'homme do la peLîLe rue Saioto-Anne d'un air plein de mépris. — Pourquoi? dit Coilin, il y a des dames. Je ae nie rien, et je me rends. Il fit une pause, et reg^arda l'assemblée comme un orateur qui va dire des choses surprenantes. — Écrivez papa Lachapelle, dît-il en s'adressant à un petit vieillard en cheveux blanc qui s'était assis au bout de la table après avoir lire d'un portefeuille le procèsverbal de l'arrestation. Je reconnais ôtre Jacques Colin., dit Trompe-la-Hort, condamné a vingt ans de fers; et je viens de prouver que je n'ai pas volé mon surnom. Si j'avais seulement levé la maiu, dit-il aux pensionnaires, ces trois mouchards-là répandaient tout mon raisiné sur ie irimar domestique de maman Vauquer. Ces drdles se mêlent de combiner des guels-apensl Madame Vauquer se trouva mal en entendant ces mots. — Mon Dieu I c'est h en faire une maladie; moi qui étais hier à la Galtô avec luil dit-elte à Sylvie. — De la philosophie, maman, reprit Coilin. Esl-ce un malheur d'être allée dans ma loge hier, îi la GaltéT s'écria-t-il. Etes-vous meilleure que dousÎ Nous avons moins d'infamie sur l'Épaule que vous n'en avez dans le cœur, membres llasqut'S d'une société gangrenée: le meilleur d'entre vous ne me résistait pas. Ses jeuï s'arrêtèrent sur Rastignac, auquel il adressa un sourire gracieux qui contrastait singulièrement avec la rude expression de sa figure. — Notre petit marché va toujours, mon ange, en cas d'acceptation, toutefois! Vous savez? n chanta:

The text on this page is estimated to be only 10.03% accurate

ISSO SCÈNES DE LA VIE PARILILEK.SS ^^^^| } Ha bodioUa
e«t cbtf muta ^^^^^| — 74e soyez pas embarrassé, roprit-il, je sais fairemei
I recouvittuiHUs. L'ou me craint trop pour me flouer, moi! Lu bagne avec
ses mœurs et son lauga^, avec ses brusques trausions du piuisani à
t'horrible, son épouvauubli) grandeur, sa familiarité, i^8 bassesse. fUt tout à
coup représenté daus cette interpellation et par atl boiimo, qui ne fut plus
un boinme, mais lu type du toute une nation dégénérée, d'an peuple sauvage
et lQfd(lue, brutal et roupie. En un moment Collîn devint un poème infernal
oil se peiguiniul tous les sentiments humaine, moins un seul) celui du
repentir. Sou regard était colui de l'archang» décbu qui veui toujours la
guerre, nastignac baissa les yeux eu acceptant ce cousinage criminel comme
une expiation de ses mauvaises pensées. — Qui m'a trahi? dit Colliii en
promenant sun terrible regard sur l'assemblée. Et rarrôtanl sur
maiiemoiselle Michouneau ; C'est loi, lui dit-il, vieille cagnotte, tu m*Bs
dunué un faux coup Je sang, curteusel Eu disant deux mots, je pourrais te
luire scier le cou dans huit jours. Je te luirduuuu, je t>uis chrétiou.
D'ailleurs co n'est [ias loi qui m'as vendu. Mais quiê — Âhl ahl vous
l'ouiljoz là-baut, s*écrit-t-îl eu enl^udanl les officiers de la politw iudiuiaiiv
qui ouvraient ses armoires el s'emparainnt

The text on this page is estimated to be only 15.17% accurate

LE PÈRE GORIOT MI là-haut. Mus rien, mus petits mouchards. Quant a Filde-Soîej il sera terré sous quinze jours, lors mSme que vous i» feriez garder par toute votre gendarmerie. — Que lui avez-vous donné, à cette Miction nette, dit-il aux gens de la police, quelque millier d'écus ! Je vaiais mieux que ça, Ninon cariée, Pompsdour en loques, Vénus du Père-Lacbaise. Si tu m'avais prévenu, tu aurais eu six mille francs. Ah! tune t'en doutais pas, vieille ven^ deuse de chair, sans quoi j'aurais eu la préférence. Oui, je les aurais donnés pour éviter un voyage qui me coulrarie et qui me fait perdre de l'argent, disait-il, pendant qu'on lui mettait les menottes. Ces gens-là vont so faire uu plaisir de me traîne? un temps infini pour ra'olûlaTidrer. S'ils m'envoyaient tout desuite au bagne, je serais bientôt rendu S mes occupations, malgré nos petits badauds du quai des Orfèvres, Là-bas, ils vont tous se mettre l'âme à l'envers pour foire évader leur général, ce bon Trompe-la-Mort! Ya-t-il un de vous qui soit, comme moi, riche do plus de dix mille frères prêts à tout faire pour vousî demanda-t-il avec fierté. Il y a du bon là, dit-il en se frappant le cœur; je n'ai jamais trahi personne I Tiens, cagnotte, vois-les, dit-il en s'adressant à la vieille fille. Ds me regardent avec terreur, mais toi tu leur soulèves le cœur de dégoût. Ramasse ton lot. Il ûl une pause en contemplant les pensionnaires, — Etesvous botes, vous autres I n'avez- vous jamais vu do forçatt On forsai de la trompe de ColJin, ici présontl, est un homme moins lâche que les autres, et qui proteste conlro les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je rue glorifie d'ôtre Télèvt. Enfin, je suis -seul contre le gouvernement avec son tas de triba^ de gendarmes, de budgets, et je les roule -Siautrel dit le [leiulre, il est llimeuseraent beau &

The text on this page is estimated to be only 16.37% accurate

scLnls n£ LA vie parisienne r ^^*— Dis-moi, mcnin de
mouseigneur le bourreau, goo^^pTiiniir de la VElivB (nom plein Je terrible
poésie que lrs forçats donnent à la guillotine), ajouta- l-il en se tournant
vers le chef de la police de sûreté, sois bon enfant, dis-moi p c'est FiJ-de-
Soie qui m'a vendu! Je ne voudrais pas qii'il payai pour un autre, ce ne
serait pas juste. lin ce moment les agents qui avaient tout ouvert et tout
inventorié chez lui rentrèrent et parlèrent à voix basse au chef de
l'eipédition. Le procès-verbal était fini. — Messieurs, dit CoUin en
s'adressanl aux pensionnaires, ils vont m'emmenner. Tous avez été tous très-
aimables pour moi pendant mon séjour ici, j'en aurai de la reconnaissance.
Recevez mes adieux. Tous me permettrez de vous envoyer des ligues de
Provence. Il fit quelques pas, et se retourna pour regarder Bastignac. Adieu,
Eugène, dit-il d'une voix douce et triste qui contrastait singulièrement avec
le ton brusque de«es discours. Si tu étais gSné, je t'ai laissé un ami dévoué.
Malgré se» menottes, il put se mettre en garde, fit un appel de maître
d'armes, cria : Dut-, deux I et se fendît. En cas de malheur, adresse-toi là.
Homme et argent, tu peux disposer de tout. Ce singulier personnage mit
assez de bouffonnerie dans ces dernières paroles pour qu'elles ne pussent
être comprises que de Rastignac et de lui. Quand la maison fut évacuée par
les gendarmes, par les soldats et par les agents de la police, Sylvie, qui
frottait de vinaigre les tempes de sa maltresse, regarda les pensionnaires —
Eh bien! dit-elle, c'était 'un bon homme tout de même. Cette phrase rompit
le charme que produisaient sur rhacim l'affluence et la diversité des
sentiments excités purculli^ scL'iip. En ce monv.'nt. les pensionnaires, aprts

The text on this page is estimated to be only 15.89% accurate

LE PERE GORIOT 213
Ktro eiamiDcs rntrs eux, virent tous à la Tuis medeDioiselle Michonneau, grêle, sèche et froide autant qu'une itiumê, "aple près du p[>êle, les yeux baissés, comme si ('Mo eût craint que l'ombre de son abat-jour ne fût pas n'usez forte pour cacher l'expression de ses regards. Cette T^ure, qui leur était antipathique depuis si longtemps, lut tout à coup expliquée. Un murmure, qui, par sa parlaite unité de son, trahissait un dégoût unanime, retentit sourdement. Mademoiselle Michonneau l'entendit et resta. Bianchon, le premier, se pencha vers son voisin. — Je décampe, si cette fille doit continuer à dîner avec nous, dit-il à demi-voix. En un clin d'œil, chacun, moins Poiret, approuva la proposition de l'étudiant en médecine, qui, fort de l'adhésion générale, s'avança vers le vieux pensionnaire — Vous qui êtes lié particulièrement avec mademoiselle Michonneau. lui dit-il, parlez-lui, faites-lui connaître qu'elle doit s'en aller à l'instant même. — A l'instant même? répéta Poiret étonné. Puis il vint auprès de la vieille, et lui dit quelques mots à l'oreille. — Mais mon terme est payé, je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit-elle en lançant un regard de vipère sur les prisonniers. — Qu'à cela ne tienne, nous nous cotiserons pour vous le rendre, dit Hastignac. — Monsieur soutient Collin, répondit-elle en jetant sur l'étudiant un regard venimeux et interrogateur, il n'est pas difficile de savoir pourquoi. À ce moment. Eugène bondit comme pour se rueler sur la vieille fille et rétrograder. Ce regard, dont il comprit les implications. venait de jeter une horrible lumière dans son

The text on this page is estimated to be only 12.43% accurate

^^Bi SCENES DE LA VIE PARISIENNE ^^r — LaiSâcz-ta donc, s'écrièrent les pensionnai Bastignsc se croisa les bras et resta muel. — FJnissons^en avec mndL'raoiselle Judas, dît le peioLre en s'adressant h madame Vuu()Uor. Madame, à vous DQ mettez pas à la porto la Mlcbonneuiij nous quilloas tons votre baraque, et nous dirons partout qu'il m s^ trouve que des espions et dps Torçals. Dans le cas coiitraire, nous nous tairons tous sur cet AréneiDenl, qui, au bout du compte, pourrait arriver dans tpsmdlleiffefl sociétés, jusqu'à ce que l'on marque les galériens an /ront, et qu'on leur défende de se déguiser en bourgeois de Paris et de se faire s'issi bêlement f^ceurs qu'ils le sont tous. A ce discours, madame Vauquer, retrouva miraculeusement la santé, se redressa, se croisa les bras, ouvrit ses yeux clairs et sans apparence de larmes, — Hais, mon cher monsieur, vous voulez donc la ruine de ma maison? Voilà monsieur Vautrin... Oh! mon Dieu, se dit-elle en sinlerrompant elle-même, je ne puis pas m'empêcher de l'appeler par son nom d'honnPle homme! Voilà, reprit-elle, un appartement vido, et vous voulez que j'en aie deux de plus à louer dans une saison otl tout le mode est casé. — Messieurs, prenons nos chapeaus, et allons dlnef place Sorbonne, chez Flicoleau, dit Bianchon. Madame Vauquer calcula d'un seul coup d'œil le parS le plus avanlageui, et roula jusqu'à mademoiselle Mlchonncan — Allons, ma cb&re petite belle, vous ne ro«l(^ pas la mort de mon établissement, hrin t Vous voyez I quelle extrémité me réduisent cesmesàcnrs; remontez ^_ ^os votre chambre pour ce soir. IL — Du tout, du tout, crièrent les pensionnaires, nous ^Bf oulons Qu'ulle sorte à l'instant

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

tu PÈfIE GORIOT l'^ Mais, elle n'a pas dtné, la pauvre
dcmotsoUei dit oiret d'uD toQ piloui. — Elle ira (llner Quelle
voodra,crièreQtpluaieai — A la porte, la moucharde l — A la porte, les
moochanisi — Messieurs, s'écria Poirel qui s'éleva tout h coup fï la hauteur
du courage que l'amour prêle aux béliers, respectez une personne du sexe.
— Les mouchards ne sont d'aucun seio, dillepcinro. — Fameux soxoramal
— A la portorama. — Messieurs ceci est indécent. Quand on renvoie les
^Tns on doit y mettre des formes. Nous avons payé, nous restons, dit Poiret
en se couvrant de sa casquette et se Dlai^nt sur une chaise à cflle de
mademoisUe Micbon'flt^au, que prêchait madame Vauquer. — Méchant,
lui dit lo peintre d'un air comique, petit méchant, va l — Allons, si vous ne
vous en allez pas, nous nous en allons, nous autres, dit Bianchon, Et les
pensionnaires firent en masse un mo'jvcmont vers lo salon. —
Mademoiselle, que voulez-vous donc* s'écria madame Vauquer, je suis
ruinée. Vous ne pouvez pas rester, ils vont un venir à des actes de violence.
Mademoiselle Michouneau se leva, — Elle s'en ira ! — Elle ne s'en ira past
— Elle s'en ira! — Elle ne s'en ira pas! (^ mots dits alternativement, et
l'hostilité des propos qui commençaient à so tenir sur elle, contraignirent
mademoiselle Michooncau à partir, après quelques stipulations laitcfi à voix
l>assa avec l'hôtesse. — Jo vais chez madame Buneaud, Jit-uUe d'un air
menaçant.

The text on this page is estimated to be only 6.80% accurate

I ÏÏ ï» SCÈNES DE tA m f*IIPIEMÎF — AJIPK oti VOUS
voiidrei. mndenioiscUp, dit ma'tjifni Vauqtier, qui vil une crue)lp injurp
dflîiP ic choii quVllc fnisait d'une maiftnn avw! Iflquelip pIlb rivnlisait, pl
qui lui était coriséquemment odîpuFH. Allez chez le Biinf*a«d,
TODsauroifdu vin h fairo danser los chëv n». et dc^ plats iKbetés chez Ins
riiprnitîerB. Les pftnsionnaireR ne mimnt mir doux files dnno le plus grand
silence. Poirot regarda si tendrement mademoiselle Mic'jonncail, il no
montra Ai naï»empnt indécis pour savoir s'il devait la suivre ou rester, que
les pensionnaires, heureux du départ de mademoisello Michonoeail, se
mirent S rire en se regardant. — Xi. xi, xi, Poiret, lui cria le poinlre. Allons,
houpe li, laoïipl L'employé au Muséum se mil ft charter comiquement
diihut d'une romance connue : irbS— AUezdonc. vous en moure;r d'enrif .
trThit min ipmngvevotupfu, dit Binnchon. — Chacun suit sa pari ici iliî're.
traduclton libre de Tîi^e, dit le répétilleur. Mademoiselle Miehonneflu nv^nl
tait le seslp de p dre le liras de Poirel en je re;rnrdanl,îl n" put nWslwS cet
appel, et vint dOTiner •'iin appui ft la vieille. Des applaudissements
éHat^r"n^ ei il v eut une e^plorton de rires. — Bravo, Pniret! — O vioux
Poiret! — Apoflofrfniret. — Mara-Peiml. — Coiraffeux PoiretI f (En ce
moment, un connifasinnoaire entra, remit rHtfO t mnrtame Vnuquer. qui se
laissa couler mr i« ihâise, Bprts l'avoir lue. — Mai» il n'ya plus qu'A brûler
ma malsonilftom e !/■ (Ils Taillefer est mort ft trois bein>a. Assis

The text on this page is estimated to be only 6.43% accurate

Ia pimîn d'i ment dn w IR PERB OORIOT id

The text on this page is estimated to be only 16.36% accurate

SCÈNES DE LA VIE PARISTOSNE en 110 vojûQt que dix
porsonnies au liou de dix-huit al^lourde sa table; mais chacun tenta de la
consoler et de l'égayer* Si d'abord les eitermes s'entreliaient de Vautrin et
des événements de la journée, ils obéirent blentd à l'allure serpentine de leur
converâtioD, et se mirent k parler des duels, du bagne, de la justice, dua
lois à refaire, des prisons. Puis ils se trouvèrent fc mille tieues de Jacques
Collin, do Viclorine et de son frÔre. Quoiqu'ils ne fussent que dix. ils
crièrent comme vingt, et Isemblaiout être plus nombreux qu'à l'ordinaire; '
toute la différence qu'il y eut entre ce dtnor et celui de la veille.
L'insouciance habituelle de ce monde égoïste qui, le lendemain, devait avoir
dans les événements quotidiens de Paris une autre proie ï dévorer, reprit le
dessus, et madame Vauquer elle-même se laissa calmer parl'espérance. qui
emprunta la voix de la grosse Sylvie. Celle journée devait être jusqu'au soir
une fantasmagorie pour Eugène, qui, malgré la force de sou caractère et la
bonté de sa tête, no savait comment classer ses idées, quand il se trouva
dans le flacre b cfllé du père Goriot, dont les discours traliissaient une joie
inaccoutumée, et retentissaient à son oreille, après tant d'émotions, comme
les paroles que nous entendons en rêve. — Cest fini de ce matin. Nous
dtnons tous lea Irois ensemble, ensemble! comprenez-vous ¥ Voici quatre
ans que je n'ai dtné avec ma Delphine, uia petite Delphi Je vais l'avoir à moi
pendant toute une soirée. H sommes chez vous depuis :a malin. J'ai travaillé
comme un manœuvre, habit bas. J'aidais à porter les meubles. Âhl abl vous
ne savez pas comme elle est gentilleà l«ble, elle s'occupera de moi : >
Tenez, papa, dune de cela, c'est bon. n Et alors je ne peux pas ger. Ob ! y a-
t-il longtemp.s que ju n'ai été tranquilia avec elle comme nous allons l'être I

The text on this page is estimated to be only 16.09% accurate

^M LE PERE GOIUOT 239 ^K— Mais, lui dit B»gène, aujourd'hui le monde est doDC renversé? — BenvMsé, dit le père Goriot. Mais à aucune époque l@ monde n'a si bien été. Je ne vois que des figures gaies dans les rues, des gens qui se ijoddcld des poignées de main et qui s'embrassent; des gens heureux comme s'ils allaient tous dîner chez leurs Qlies, \ gobkhontier un bon petit dîner qu'elle a commandé devant moi au chef du café des Anglais. Mais, bah l près d'elle le chicotin serait doux comme miel. — Je crois revenir îi la vie, dit Eugène, — Mais marchez donc, cocher, cria le père Goriot en ouvrant la glace de devantL Allez donc plus vite, je vous donnerai cent sous pour iKiire si vous me menez en dii minutes là où vous savez. En entendant c*tte promesse, le cocher traversa Paris avec la rapidité de l'éclair. — Il ne va pas, ce cocher, disait le père Goriot. — Mais où me conduisez-vous donc, lui demanda Baatignac. — Chez vous, dit le père Goriot. La voiture s'arrêta rue d'Artois. Le bonhomme descendit le premier eljeta dix francs au cocher avec la prodigalité l'un homme veuf qui, dans le paroxysme de son plaisir, ne prend garde à rien. — Allons, montons, dit-il à Rastignac en lui faisant traverser une cour et le conduisant à la porte d'un appartement situé au troisième étage, sur le derrière d'une maison neuve et de belle apparence. Le père Goriot n'en avait pas besoin de sonner. Thérèse, la femme de chambre de madame de Nucingen, leur ouvrit la porte. Eugène se vit dans un délicieux appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit salon, d'une chambre h «jucher et d'un cabinet ayant vue sur un jardin. Dans le petit salon, dont l'amoubliment et le décor

The text on this page is estimated to be only 8.69% accurate

I I I S30 sCEMiS DE LA VIK FAHISIENNE souteoir la comparaison avrc co qu'il y avait de plus joli, dff plus gracieux, il aperffut, à la luoière de» boihi^es, Dulphlnâ, i^ui se leva uauiseu^se, an ooln du l'bu, mil soo écran sur la (Cheminée, et lui dit avec uno inloualion do voix chargée du leutlresso : — Il a donc fallu vous aller ctiercber, mouMeurqui no comprune* rien. Tbér6su sortit. L'éduatianiprit Di dernier (traïU) entre («qu'il voyait ol es qu'il venait devoir, dans un jour où laut d'irritations avaient fatipué son oœur et 8a ifilt), dcteiaiiau chez Raslignac un acuès de stiosibililâ nerveuse. — Je savais bien, moi. qu'il t'aimail, dit tout bas père Goriol h sa Ulle peudani qu'Eugène abattu gisait i la causeuse sans pouvoir prononcer une parole ni rondre compte encore de la niaaiôre dont ce dernier coup d(s baguetti» avait é!ô frappù. — Mais venez doui voir, lui dit uiidamii de Nucingaa en le prenant pur In main el iVnnmenaul dans une Chambre dont \.-:, lupis, k's meables et (es moindre* détails lui rappelèri-ul, en de plus petites proportioDs, i de Delphine. — il y manque un lit, dit Bastlgnao. — Oui, moniteur, dit-elle en touKissant et lui au ta main. Eugène la refjarda, et comprit, jaune encore, tout C6 qu'il y avait de pudeur vraie dans un cœur de tWnme aimaue. — Vous êteâ une de ces créatures que l'on doit ttdoFW louiours. lui dit^elle A l'oreille. Oui, j'Ose vous le dire, ;iuisqui> nous nous comprenons si bien : plus vif m bâti^ cère est l'amour, plu» il doit être voilé, m;slértmx. Ne tloauous tiutre secret & pursouoe.

The text on this page is estimated to be only 6.68% accurate

■ L£ nom GuHiOT m E^ ^ Oh 1 ju nu ^/ai ^ua i|uuiju'ua, uiui, ilit le pàn Goriot en gtogtuiiit, — Vuu;i:iu/i-X ttiea iuu vous Ôk-s nûiw, vous... — Ahl vuilà w quo ju vouloiï. Vous no futi^ piLt atlenliuui h moi, ii't^t'uu (juiif J'irai, je vioDilrai comnix un bon i^sprit ijuû Bttt pai'tuul, et qu'on âail âtru là san^ tb voir. Eli bitti, Dt:l^hintilo, NiiiolU.', Dedull u'ai (MI3 eu miaou de le dire : « Il 7 a un joli atJi^ârteiUBiu rue (l'Arlois, muublunâ-lo pour lui t > Tu no voulais pua. Atil L'Vxt moi quisiùs l'uulour delajoiu, comme je suis l'uuleur de Ita jour^. Les pères doivent UiujouK douoer pour être lieureui. Donner toujours, c'est eu qui lait qu'ou est yècD. — Comment? Uil Eugèie. — Uui, ellu ne vuuidil pas, elle avait peur qu'ou DO dit des tteïises, uommu m le monde valait le boatieurl mois toutes les femmes rCvent do l'aire eu qu'eliu fait... kl.» pitru Goriot parl'iii tout keul, maiJame de Nucing

The text on this page is estimated to be only 15.10% accurate

I S3S SCENES DE LA VIE PARISIENKE Eugène s'était trop solPtineltpinent inlOTTOfrè pemdaDt cette journée, et l'arrestation de Vautrin, en lui montrant Is profondeur de l'sbime dans lequel il avait failli rouler, venait de trop bien corroborer ses sentiments nobles et sa délicatesse pour qu'il cédât à cette caressante réfutation de ses idées généreuses. Une profonde tristesse s'empara de lui, — Comment! dit madame de Nucingen, vous refuseriezT gsvez-vous ce que signifie un refus semblable î Tous doutez de l'avenir, vous n'osez pas voua lier à moi. Tous avez donc peur de trahir mon affection? Si vous m'aimei!, si je... vous aime, pourquoi reculez-vous de* Tant d'aussi minces obligations? Si vous connaissiez le plaisir que j'ai eu ftm'occuper detoutco ménage de gardon, TOUS n'hésiteriez pas, et tous me demanderiez pardon. J'aTais de l'argent 6 tous, je l'ai bien employé, voilà tout. Vous croyez fitre grand, et tous êtes petit. Vous demandez bien plus... (Ahl dit-elle en saisissant tin regard de passion chez Eugène) et vous faites desfa^ns ^wur des niaiseres. Si tous ne m'aimez point, ohl outj n'acceptez pas. Mon sort est dans un mot. Parlez I Uais, mon père, dites-lui donc quelques bonnes raisons, ajoutât-elle, en se tournant vers son père après une psusa. Croit-il que je ne sois pas moins chatouilleuse que lui sur notre honneur? Le père Goriot avait le sourire fixe d'un Ibériak! i voyant, en écoutant cette jolie querelle. — Eofantl TOUS êtes à l'entrée de la vie, 'eprit-ellei saisissant la main d'Bug&ne, vous trouvez uinl hqrrière insurmoatable pour t>eaucoup de gens, une main de I femme ronsfouvre, et vous reculez! Hais tous Téussirsi, "nus ferez une brillante fortune, le succès est écrit ta TotTo ^^ -au front. Ne pourrez-vous pas alors me rendre caquojo vous piéte aiûourd'hui Autrefois lesdi

The text on this page is estimated to be only 16.48% accurate

ne doonnai^{nt}-elle» pas h leurs chevaliers dp.s arinures, des épées, des casques, des cotles de mailles, des chevaus, eRn qu'ils pussent aller combattre eu leur nom dans les loumoisT Eh bien, Eugène, les choses que je TOUS ofTr« sont les armes de l'époque, des outils nécessairesàqui veutêtre quelque chose. Lest joli, le grenier oîi vous êtes, s'il ressemble h la chambre de papa. Voyons, nous ne dînerons donc pasî Voulez-vous m'allIrislerî Répondez doncï dit-elle en lui secouant la main. Mon Dieu, papa, décide-le donc^ ou je sors, et ne le revois jamais. — Je vais vous décider, dit le père Goriot en sortant de son eîtase. Mon cbermonsieur Eugène, vous alltiz finprunler de l'argent à des juifs, n'est-ce pasî — Il le faut bien, dit-il. — Bon, je vous tiens, reprit le bontiomme en tirant un mauvais portereuille en cuir tout usé. Je me suis fait juif, j'ai payé toutes les factures, le.' voici. Vous ne devez pas un centime pour tout ce qui se trouve ici. Ça ne fait pas une grosse somme, tout au plus cinq mille francs. Je tous les prflle, moi l Vous ne me refuserez pas, je ne suis pas une femme. Vous m'en ferez une reconnaissance sur un chiffon de papier et vous me les rendrez plus tard. Quelques pleurs roulèrent à la fois dans les yeux d'Eupèno et de Delphine, qui se regardèrent avec surprise. Rastignac tendit la main au bonhomme et la lui serra. Eh bien, quoil n'êtes-vous pas mes enfants? dit Goriot. — Mais, mon pauvre père, dit madame de Nucingon, comment avez-vous donc faitî — AL! nous y voilà, répondit-il. Quand je t'ai eu décidée à la remettre près de loi, que je l'ai vue achetant dus choses comme pour une mariée, je me suis dit : « Elle va se trouver dans l'embarras ! » L'avoué préiend

The text on this page is estimated to be only 9.68% accurate

134 SCENES DK LA VIK fÀKIdll^iN.'^K que le procès h
inteuler à toa mari, pour lui foire ruiidre ta fortune, durtira plus de sii mois.
Bon. J'ai veu3 je ris dans ina barbe en me disant : u Vont-ils être heureux ! n
Bti bieiii n'fites-Vfius pas heureuïT — Oh! papa, papat dit madame de
Nucingen eu sautant sur son pÈre qui In rei;ut sur ses gauous. Elle lu
couvrit de baisers, lui caressa les joues uvau ses châVuuz blonds, et versa
des pleurs sur ce vieuK vioogu épanoui, brillant. — Cher père, vous êtes un
père ! Non, il u'ezistii pas deux pères comme vous sous le ciel. Eugène vous
aimait bieu déjà, que sera-ce muntenautf — Mais, mes enfants, dit Goriot
qui depuiii dix n'avait pas senti le cœur de sa fille butlrui sur le sien, mois,
Delphinette, tu veux donc me faire mourir de Joial Mon pauvre
coiursebrise. Allez, monsieur Eugène, noua sommes d^à guitlesl Et lu
vieillard serrait sa Bile par une étreinte si sauvage, et si délirante qu'elle dit;
— ALI tu me fais mal. — Je te fais mal 1 dit-il eu politisant. 11 la regarda
d'un air surhumuin de douk-ur. Pour bien peindre la physionomie de ce
Christ de la paternitài il fuudrait aller chercher des comparaisons dans les
images que les princes de la puletle ont inventifs pour petudia la passion
soufferte au bënëScti des mondes par le Sauveur des hommes. Le père
Goriot baisa bien douoemeul la aiinlure que ses doifrts avaient trop pressé». — Nos, iu>n,je ue t'ai pas tait mal, repril-il un ia quwtiuntuiiii

The text on this page is estimated to be only 9.44% accurate

LK P£Re fiOtUOT 235 ^r uii sourire; c'est loi qui tu'ii l'ait mal avec ion en. Ça ^lûto pluK cher, dit-il à l'oreillu de t>a fillo en la lui baisai avec DrécttutiOQ, mai:t il faut l'atlrappor, saus quui l se rAcberait. Bugèno éiaxl pëlriQé par l'iDepuisable dévouËineaC lie est homme, et le contemplaiV eu exprimant celle naïve «dmiration qui, au jeune âge, estielafoi. — Je strai digae iJo toul cela l s'écria-t-il. — O mou Eugène, c'eil beau ce dit le père Goriot. Oui, elle vuus aimail, la pe tiu ; et, soD ttèto mort, la voilà licbe comme Cié:>us. — Ohl pounjuoi le direî s'écria lUstignac — Eugène, lui dit Delphiae k l'oreille, mainleuanl j'ui un regret pour ce soir. Âhl je vous aimerai bien, moi I ut toujours. — Voilà la plus belle jouroée que j'aie eue depuis vos mariages, s'écria le pèfo Goriot. Le bon Dieu peut mo faire souffrir tant qu'il lui plaira, pourvu que ce ce soit pas par vous, je me dirai: En février de celte année, j'ai été poudaatun moment plus heureui que le» hommes ne peuvent l'être peuJaut lùutu leur vie. Regarde-moi, Piâiial dit-il à sa fille. Eliu est bien belle, n'est-ce past Diteir-moidonc,avez-vousr

The text on this page is estimated to be only 15.79% accurate

SCENES DE LA VIE PARISIENNE Si tQ savais, mon enfant, dit-il en se levant et allant à elle, lui prenant la tête et la baisant au milieu de ses nattes de cheveux, combien tu penses moi Tendre amoureux à l'Opéra! viens me voir quelquefois, je serai là-haut, tu n'auras qu'un pas à faire. Prémolfe-le-moi, dis! — Oui, cher père, — Dis encore. — Oui, mon bon père. — Tais-toi, je te le ferais dire cent fois si je t'écoutais. Dis-moi, La soirée tout entière fut employée en enfantillages, et le père Goriot ne se montra pas le moins fou des trois, ne se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait longtemps dans les yeux; il frottait sa tête contre sa robe; enfin il faisait des folies comme en fait l'amant le plus jeune et le plus tendre. Voyez-vous dit Delphine à Eugène, quand elle est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pour-bien gênant quelquefois. Kugène, qui s'était senti déjà plusieurs fois des mouvements de jalousie, ne pouvait pas blâmer ce moi, qui renfermait le principe de toutes les ingratitudes. — Et quand l'appartement sera-t-il fini dit en regardant autour de sa chambre. Il faudra donc nous qu'on vienne ici ce soir? — Oui, mais demain vous viendrez dîner avec DiDi dit-elle d'un air fin. Demain est un jour d'Italiens. — J'irai au parterre, moi, dit le père Goriot. Il était minuit. La voilure de madame de Nucingen attendait. Le père Goriot et l'étudiant retournèrent à la Maison Vauquer en s'entretenant de Delphine avec un croissant enthousiasme qui produisit un curieux combat d'expressions entre ces deux violentes passions.

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

LE PEHE GORIOT 337 ne poovni pas aedisaimulerquo l'amour du frfrp, qu'uncuu inlérôl personnel n'entachail, écrasait le siei; puraa persistaoce et par son étendue. L'idole était toujours pure «t belle pour le père, et son adoralioa s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir. Ils trouvèrent madame Vauquer seule au coin de son poêle, entre Sylvie et Christophe. La vieille tiôtesse était \k comme Marins sur les ruines de Carthage. Elle attendait les deux seuls pensionnaires qui lui restassent, en se désolant avec Sjlvie. Quoique lord Byron ait prêté d'assez belles lamentatiots au Tasse, elles sont bien loin de la profonde vérité de celles qui échappaient à madame Vau(juer. — Il n'y aura donc que trois lasses do café & faire demain matin, Sylvie, Hein ! ma maison déserte, n'est-ce pas à fendre le cœur? Qu'est-ce que la vie sans mes pensionnaires? Rien du tout. Voilà ma maison démeuh\ée de ses hommes. La vie est dans les meubles. Qu'ai-je fait au ciel pour m'fitro atlicô tous ces désastres? Nos provisions de haricots et de vK)mme de terre sont faites pour vingt personnes. La police chez moi ! Nous allons donc ne manger que des pommes de terre ! Je renverrai donc Christophe ! Le Savoyard, qui dormait, se réveilla soudain ot dit : — Madame ? — Pauvre garçon ! c'est comme un dogue, dit Sjl— Une saison morte, chacun s'est casé. D'oh me tombcra-t-il des peosionnt^esi J'en perdrai la tfito. El et'tle sibylle de Michonneau qui m'enlève Poiret! Qu'est-ce qu'elle lui faisait donc pour s'être attaché cet hommela, qui la suit comme un touiou ? — Aiil damol tlt Sylvie eu hochatitlalêlê, cesvioillea ' ûlles, ça connaît les rubriques.

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

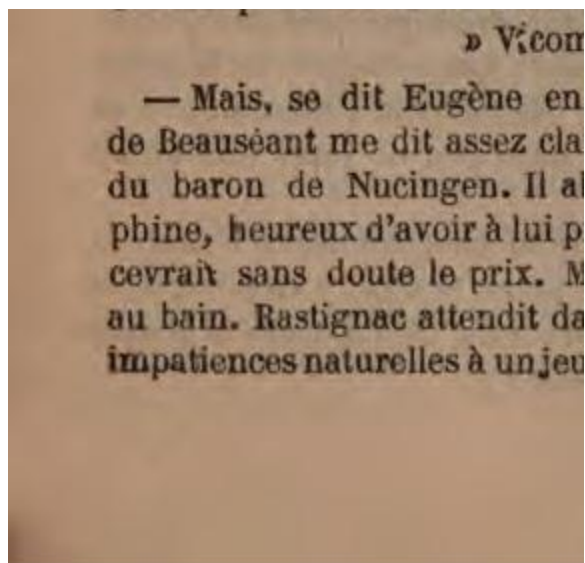
SCEISBS nR tA VTB PkMSIEtWİ I I Cn pnnvTP monsinur
Vautrin dont ils ont ftiit tjT\ fhrçat, reprit 1» veuve, ph biwi I Sylvjp. c'pst
ploi iort qu" moi.jfUflecwHspiMPncorp. UnhoFimpgnicoimfc ç«, qui
pr^nnt du florin pour quinze frsnu par moifi, et qui payait rubÎR sur l'ongle
I — Et qui était géntiTewt I dit Cbrintophe. — Il y a erreur, dit Sylrie. —
Hnin non, il a avoué Ini-mAme, reprit madaiM Tauqurr. Bt dire qun touW
ws cboti-s-lh sont arrivées chez moi, den» un quartier ob il nn paN«> pa.s
tin chat ! Foi d'honnPte femme, je rôve. Car voi»-lo. noua avons vu Iflui*
XVI avoir son accident, nous avons vu tomber l'empereur, nous l'avons vu
revenir et retomber, tout cela c'était dans l'ordre des choses poviibles; tandis
qu'il n'y n point de cbanceg contre les pennions bourfreoite on peut se
passer de roi, main il faut toujours qu'on mnn^p; et quand une honnfite
fimme, née àti ConQauF, donne à dtoer avec toutea bonnes chosea, mais ii
mtAv* que In fin du monde n'arrive... Maia, c'est ça, e'nst laÛl du monde.
— Et pen^nr que mademai. mlle Michonneao, qui tous fait tout (v tort, va
recevoir, h ce qu'on dit. mille éi de rente, fi'écia Sylvie. — No m'en parle
pas, ce n'est qu'une wélér«ts! dit madame Vanquier. Elle va chez la Bunesud,
par-de»wis le marché ! Mais elle est capable dfi tout, nlln a dO ftiire des
hirreure, elle a tué, volé dans son temps. Elle devait aller au bain à la
place de ce pauvre cher homme... En c*> moment Euft^e et le p^re Goriot
sont^rral. — Ah I voilà mes deux fldMrs, dit la veuve eu soupirant. I^a deiïi
fidèles, qui n'avaient qu'un fort léger wjore;ir des dà^astres do la pension
liourKoolso, annoncèmil

The text on this page is estimated to be only 9.45% accurate

LE PfrRK GORIOT la Ch8(iï'^é(>-d*Aiilin. — Ah ! Sylvie ! dil
la vpuve, voilà mon dprnipr atout. Vous m'avez doonné le coup de la mort,
messipursl ra m'a frappée dans l'estoniec. J'ai une barre Ift. Voilà nue
journée qui me met dix ans de plus sur la tête. Je devifinflrai folle, ma
parole d'honneur I Que faire des haricots? Ali bicnl si je suis wule ici, tu t'en
iras demain, Chrislophe, Adiou. messieurs, bonne nuit. — Qu'a-t-elle donc ?
demanda Eng^e h Sylvie. — Dame l voilà?i tout le monde parti par suite des
afraîres. Ça lui a troubli^ la teie. Allonit. je l'entende qui pleure. Ça lui fera
du bien de ehigner. Vorlô la premi&pe fois qu'elle se vide les yeux depuis
que Je suis ft aon service. Le lendemain, madame Vauquer s'était, suivant
son expression, raiionnée. Si elle parut affligée comme une femme qui avait
perdu tous ses pensionnaires, et dont ta Tio était bouleversée, elle avait
loute sa tête, et montra ce qu'était la vraie douleur, une douleur profonde, la
douleur ca^i-ée par l'irltSrÇt froissô, par les liabtludes rompues. Certes, le
regard qu'un amant jetlc sur les lieax habitas par sa maîtresse, en les quilant,
n'est pas plus triste que n- le fut celui de med.ime Vaiiquer sur M table vido,
Eog&ne la eonsoln en lui diranl que Binnchon. don! l'inlernat finissait dans
quelques jours, viendrait sans doute le remplaceer ; que l'employé du
Muséum avait souvent manifesté le désir d'à voir l'appartement de madame
Couture, et que dans peu de jours elle aurait remonté sdd personnel. —
Dipi: vous entf^nde, mon cher monsieur I mais Iti malheur est ici. Avant di:i
jo"" , l=» mort y viendra, vous verrez, lui dil-elle(»n Jetant un re^^^fd
lu^bresm-la wiUe * maiiRrr, Qui prend ra-t-o!le T

The text on this page is estimated to be only 12.89% accurate

Il Tait bon déDiénager, dit lout bas Eugène au pïirs Goriot. — Hadnme, dit Sylvie en accourant effarée, voici troîa jours que l'^v n'ai vu Mistigria. — Âh bien l si mon chat est mort, s'il nous a quittés Je... La pauvre veuvo n'acheva pas, elle joignit les maiiv fit se renversa sur le dos de son tauleuil accablôe par ci terrible pronostic. Vers midi , heure à laquelle les fadeurs arrivaïen dans le quartier du Panthéon, Eugène rei;ii une lotln élégamment enveloppée, cachetée aux armes de Beauï séant. Elle contenait une invitation adressée 4 monsieur et à madame de Nucingen pour le grand bal annoncé depuis un mois, et qui devait avoir lieu chez la vicomtesse. Â cette invitation était joint un petit mot pod « J'ai pensé, monsieur, que vous tous chargeriezân plaisir d'ôlre l'interprète de mos sentiments auprès d madame de Nucingen; je vous envoie l'invitation que TOUS m'avez demandée, et serai charmée de faire la o naissance de la sœur de madame de ResUiud. Amenermoi donc cetta jolie personne, et faites en sorte qu'ells ne prenne pas toute votre affection, vous m'en derei beaucoup en retour de celle que je vous porta. B Vicomtesse de Bbahsbant. » - Mais, se dit Eugène en relisant ce billet, madamo z clairement qu'elle ne veut du baron de Nucingen. l l alla promptement chez Delphine, heureuxd'avoir à lui procurer une joie dont il cevraiV sans doute le prix. Madame de Nucin^a ë L au bain. Rustignac attendit dans le boudwr, en butifl l Impatiences naturelles à uoje.une homme ardent et '



The text on this page is estimated to be only 20.68% accurate

LE PERE GORIOT l'ait de prendre possession d'ano luattresso, l'objet do deux ans de désirs. C'e^it des émotions qui no se reicuiitrciit pas deux fois dans la vie des jeunes ^us. La premion» lemme Téelleineut femme à laquelle s'attache un honmits c'est-à-dire celle qui se présente à ^ui dans la splendeur des accompagnementsquo veut la société parisienne, collolà n*a jamais de rivale. L'amour à Paris ne resseniblo en rien aux autres amours. Ni les hommes ni les femiucs n'y sont dupes des montres pavoisées de lieux commuu.s que chacun étale par décence sur ses adectionous soi-disant désintéressées. En ce pays, une femme ne doit [lai satisfaire seulement le cœur et les sens, elle sait purfai* tement qu'elle a de plus grandes obligations à remplir envers les mille vanités dont se compose la vie. Là sur-^^ tout l'amour est essentiellement vantard, elfrouté, gaspilleur, charlatan et fastueux. Si toutes les femnjes de la cour de Louis XIV ont envié à mademoi^Ue de La VaN Uère l'entraînement db la passion qui (il oublier à co grand prince que ses manchettes coûtaient chacune milio écus quand il les déchira pour faciliter au duc de Vermandois son entrée sur la scène du monde, que peut-on demander au reste de l'humanité ? Soyez jeunes, riches et titréSi soyez mieux encore si vous pouvez; plus vous apporterez de grains d'encens à brûler devant l'dole» plus elle vous sera favorable, si toutefois vous avez une idole. L'amour est une religion, et son cuite doit coûter plus cher que celui de toutes les autres religions ; il passe promptement, et passe en gamin qui tient à marquer son passage par des deva&la lions. Le luxe du sentiment est la poésie des greniers; L.ans cette richesse, qu'y deviendrait Tamour? S'il «;st des exœptions h ces lois diucufliennea ùu code parisien, elles se rencontrenl duiis la solitude, chez les âmes qui ne se sont ('Oiut laissé enli alner par les doctrines sociales, qui vivent pics de quelque

The text on this page is estimated to be only 16.09% accurate

SCENES DE LA VIE PARISIENNE source au T claires, fugitives, mais ÎDWS'anl fldèlps h leurs ombrages verte, heureuses d'écouler le tangage de l'iuSni, écrit pour elles en toutes choses et qu'elles retrouvent en elles-mêmes. attendent patiemment leurs ailes en plaignant ceux de la terre. Mais Eastignac, hiable à la plupart des jeunes gens, qui, par avance, ont goûté les grandeurs, voulait se présenter tout armé dans la lice du monde; il en avait épousé la Sèvre, et sentait peut-être la force de le dominer, mais sans connaître ni les moyens ni le but de cette ambition. A défaut d'un amour pur et sacré, qui remplit la vie, cette soif du pouvoir peut devenir une belle chose ; il suffit de dépouiller tout intérêt personnel et de se proposer la grandeur d'un pays pour objet. Mais l'étudiant n'était pas encore arrivé au point où l'homme peut contempler le cours de la vie et la juger. Jusqu'alors il n'avait pas même complètement secoué le charme des fraîches et suaves idées qui enveloppent comme d'un feuillage la jeunesse des enfants élevés en province. Il avait continuellement hésité à franchir le Rubicon parisien. Malgré ses ardentes curiosités, il avait toujours conservé quelques arrière-pensées de la vie heureuse que mène le vrai gentilhomme de son château, Néanmoins ses derniers scrupules avaient disparu la veille, quand il s'était vu dans son appartement. En jouissant des avantages matériels de la fortune, comme il jouissait depuis longtemps des avantages moraux que donne la naissance, il avait dépouillé sa peau d'homme de province, et s'était doucement élaboré dans une position où il découvrait un bel avenir. Aussi, en attendant Delphine mollement assis dans ce joli boudoir qui devenait un peu le sien, se voyait-il déjà s'offrir du Rastigoac venu l'année dernière de Paris, -qu'il lorgnait par un effet d'optique morale, et s'Use ressemblait à ce moment à lui-même.

The text on this page is estimated to be only 13.64% accurate

^IE PÈRE GORIOT Î43 - Madami? («si dans sa chambre, vint lui dire Thiârëfvi qui le fil tressaillir. Il trouva Dpl(ihine étendue sur sa causeuse, bu coin dr: feu, fraîche, reposée. A la voir ainsi étalée sur des iloide mousseline, il élail impossible de ne pas la compare: h ces belles planUts de l'Inde dont le fruit vient dans |.i Qeur. Kh bien I nous voilé, dit-eile avec émotion, — Devinez ce que je vous apporte, dit Eugène en s'hm 'ant près d'elle et lui prenant le bras pour lui baiser U: Jn. Madame de Nucrn^n fit un mouvement de joie en lisant l'invilation. Elle tourna sur Eugène ses yeux mouillés, et lui jeta ses bras au cou pour l'attirer à elle dation délire de satisfaction vaniteuse. — El c'est vous (loi, lui dit-elle à l'oreille ; mais Thi^rèse est dans mon cabinet de toilette, soyons prudents I» vous h (jui je dois ce bonheur? Oui, j'ose appeler cela 0:1 bonheur. Obtenu par vous, n'est-ce pas plus qu'un triomphe d'amour-ptoprc 1 Personne ne m'a voulu présenter dans ce monde. Vous me trouverez peut-être en ce moment petite, frivole, légère comme une Parisienne; mais pensez, mon ami, que je suis prête h tout vous sa- crifler, ei que, si je souhîi^ plus ardemment que jamn.:; d'aller dans le faubourg Saint-Germain, c'est que vou» y Btes. — Ne pensGZ-vous pas, dit Eugène, que madame de Beauséanl a l'air do nous dire qu'elle ne compte pas voii ^■to baroQ de Nucingen h son balT ^H^-Uais oui, dit la baronne en rendant la huître h Eu^^pe Ces temmes-lâont legéniederimportit^eoce. Maif ^^Knporte, j'irai. Ma sœur doit s'y trouvi^r, je sais qu'elle ^^■épare une toilette délicieuse. Eugène , reprit-elle i vois ^^b.iKe, elle y va pour dissiper d'affreux sou9»iQ"ts9,.*la\^=i

The text on this page is estimated to be only 9.77% accurate

I I 144 SCBMia DK Vk V1B PAHISIBNNR ne MTes pas les bruits qui courent i.ac eUal Nuciugen ÉBt venu me dire ce matin qu'oa ea pai'liUt hier au Cerde saoE se gêner, A quoi tient, mou Dieul iliouneur des femme» et des familles I Je me suis seotie[^]ttaquée, blessée dans ma pauvre sœur. Selou certaineu pefsooDes, mousteur de Trailles aurait souscrit des lettres de cliuiigii inuulaut h wnt mille friincs, presque toutea échues, et pour lesquelles il allait être poursuivi. Dans oeUeeitrémité, ma MBuraurait vendu ses diamanttid un Juifi ces beaux diamants que vous avei pu lui voir, et qui viennent de madame de Bestaud la irière. Enfin, depuis deux jours, il n'est question que de c»la, Je conçois alors qu'AnasUtsie se fasse faire une robe lamûe, ut veuille allirar sur elle tous les regards chez madame de Beausêant, en y puraisant d.ins tout son éclat et a ses diamants. Hais je nu veux pa[^] ôlio au-dessous d'elle. Elle a toujours cherché A m'écraser, elle n'a jamais 6l bonne pour moi, qui lui rendais tant de services, qui avais toujours de l'argimt pour elle quand elle n'en avait pas. Mais laissons le monde, aujourd'hui je veux fitre toute tieureuse. Bastignec était encore à une heure du matin chez masmu do NucingHn, qui, en lui prodiguant l'adieu des amants cet adieu ploin de joies & venir, lui dit avec noo pxpr'tssion de mélancolie : — Je [^]uis si peureuse, si superstitieuse, donnez à mes prussentiments le nom qu'il vous plaira, que je tremble de payer mon boubour par quelque affreuse catastrophe. — Enfant, dit Eugène. — Ahl c'est moi qui suis l'enfant ce soir, dit[^]llt* en riant. Eugène revint è la Maison Viiuquer avec la certitude de la quitter le lendemain; il s'abandonna donc pendant la route b c/m jolis rêves que font tous les jsunee gaiu gmiid ils ont encore sur les lèvres le goût du boahcui.

The text on this page is estimated to be only 11.19% accurate

^H LE PÈRE GORIOT SiH ^T— Eb bien? dit lo p&rc Goriot
guncd Bei^tignac l'ansa (ipvant lui. — Eb bip»: Té^jondit Kiiçène, je tous
dirai tout domain. — Tout, n'psl-ce jibs ? cria le bonhommp. Couchez-Toua.
Nous allons commeneer demain notre vie heureuse. Le londeiTiflin, Goriot
et Rastiçnac n'attendaient plus que le bon vouloir d'un commissionnaire
pour partir de la pension bourgeois, quand vers midi le bruit d'un équipage
qui s'arrdlail précisément h la porte de la Maison Tauquerretentildans la rue
NeuTe-Sainte-Oeneriève. Madame de Nucingeu descendit de sa voilure,
demanda si son père était encore à la pension. Sur la réponae affirmative de
Sylvie, dlo monta lestement l'escalier. Eugène se trouvait chez lui uans

The text on this page is estimated to be only 16.57% accurate

irTrr= — ^^Eu l'idëa de demander compta de ma l'orlune assez à I
lombs pour que je no sois pas ruinéel Pm's-jo parlerî — Oui, la maison est
vide, dit le père Goript d'une voix i^ltéTée. — Qu'avez-vous donc, mon
pèreî demanda oiadame de Nucingen. — Tu viens, répondit le vieillard, de
me donner un coup de hache sur la iële. Dieu te pardonne, mon enfant I Tu
ne sais pas combien je t'aime ; si tu l'avais su, lu ne m'aurais pas dit
brusquement de semblables choses, surtout si rien n'est désespéré. Qu'est-il
donc arrivé de si pressant pour que tu sois venue me chercher ici quand
dans quelques instants nous allions 6tre rue d'Artois? — Eh ! mon père, est-
on maître de son premier mouvement dans une catastrophe? Je suis folle!
Votre avoué nous a fait découvrir un peu plus tôt le malheur qui sans doute
éclatera plus tard. Votre vieille expérience commerciale va nous devenir
nécessaire, et je suis accourue vous chercher comme on s'accroche à une
branche quand on se noie. Lorsque monsieur Dervil le a vuNucingen lui
opposer mille chicanes, il l'a menacé d'un procès en lai ijisant que
l'autorisation du président du tribunal serait promptement obtenue.
Nucingen eskrenu ce matin chez moi pour medemander si je voulaissa ruine
et la mienne. Je lui ai répondu que je ne me connaissais à rien de tout cela,
que j'avais une fortune, que je devais être es possession de ma fortune, et
que tout ce qui avait rapport à ce démfilé regardait mon avoué, que j'étais de
la dernière ignorance et dans l'impossibilité de rien entendre 4 ce sujet.
N'était-ce pas ce que vous m'aviez recommandé do dire? — Bien, répondit
le père Goriot. — Eh bien , reprit Delphine, il m'a mise au Ait âfl' tes
affaires. L a jeté tousses capitaux et les oiiwis da&s

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

LE PÈRE GOMOT 347 4es entreprises à peine comaiencios, et pour lesquelles il a fallu metlre de grandes sommes en dehors. Si je le forçais à «ne représenter ma dot, il serait obligé de déposer son bilan ; tandis que, sf je veux attendre un an, il s'engage sur l'booneur à me rendre une fortune double ou triple de la mieone en plaçant mes capitaux dans des opérations territoriales à la ûr desquelle.s je serai maîtresse de tous les biens. Moq cbor père, il était sincère, il m'a effrayée. Il m'a demandé pardon de sa conduite, jii m'a rendu ma liberté, m'a permis de me conduire h ma guise, h la condition de le laisser entièrement maître de gérer les affaires sous mon nom. It m'a promis, pour ma prouver sa bonne foi, d'appeler monsieur Derville toutes les fois que je le voudrais pour juger si les actes rn vertu desquels il m'instituerait propriétaire seraient convenablement rédigés. EnÛa il s'est remis entre mes mains pieds et poings liés. Il demande encore pendant deux ans la conduite de la maison, et il m'a suppliée de ne rien dépenser pour moi de plus qu'il ne m'accorde. Il m'a prouvé que tout ce qu'il pouvait faire était de conSL-rver les apparences, qu'il avait renTOjé sa danseuse, et qu'il allait être contraint à la plus stricte mais à la plus sourde économie, afin d'atteindre au trrme de ses spi^culalions saos altérer son crédit. Je l'ai in aime né, j'ai tout mis en doute afin de le pousser à bout et d'en apprendre davantage : il m'a montré ses livres, eaân il a pli-uré. Jo n'ai jamais ru d'homme en pareil état- Il avait perdu la léte, il parlait de se tuer, U délirait. Il m'a fait pitié. — Et lu crois h ces sornettes? s'éc/ia le père Goriot. C'est un comédien I J'ai rencontré des Allemands en affaires : ces gens-là sont presque loua de bonne foi, pleins de candeur; mais quand, sous leur air de franchise et d« bonhomie, ils se mettent à âtre malins et charlatans, ils le sont alors plus que les autres. Ton mari l'abuse. IL

The text on this page is estimated to be only 9.28% accurate

SCKSBS DE LA VIE WHWENNB r ^B 6f ffni BKtT& de près, il
rsit h mort, il veut rceter plm ^B m:iliro sous ton nom qu'il ne l'est eous le
stcn. Il ra pro^H (Ik'r dn MtP circODf^DC? pour se meUrs k f'abri des ^K
ctiances de son commerce. Il est aussi fio que ppr&feî ^B c'i'sl un mauvais
gars. Won, non, je ne m'en irai pas en ^Ê r^rp-LachRisB en lais^Dt mes
dites dôiiioéis de (otri. Je ^P inf connais encore tin peu bui affaires, n a, dit-
H , en■^ pajjé BPS fonds dans les entreprises, eti bien! ses inléreis s-
(tTitreprésenl6s par des vaifturs, par des reconnaissances, |inr des traités !
qu^l les montre et liquide atec t

The text on this page is estimated to be only 11.19% accurate

ILK r-E«« liOlUOT 2W imaient. To savoir traiii]uitle et faeurcuæ du cdl6 do rargenl, mais cette pensée aH^eait tous mes maux et cahnaH mes diagrins. L'argent, c'est la vie. HoLDaie fait touv. Que nous diante-t-il donc, cette gross» soudie tfAisociiml Delphine, ne Tais pas vub coucoasion d'un ijuart de Itard è cette ^osse b^lo, qui t'a mise h la chaîne et l'a rendue malhi^uTeuse. B'il a besoin de loi, nous le tricoterom ferme, el nous le ferons marcher droit. Mon Dipu, j'ai la Ifilo en feu, j'ai dans le Ciflno quelque clioso (jui me tffûle. Ma Delpliine sur la paille ! Oh ! ma Fiflue» toil Sapristi! où sommes (fan Isî Allons partons, je veux aller tout voir, les liiTes, les affaires, ta caisse, la corresjtondance, èi l'instant. Je ne serai calme que quand il ino swa prouvé que la fortune ne court plus de risques, et que jo la verrai de mes yeui. — Won (l»r pèrel allei-y prudemment. Si vous mettiez la moindre Tolléttâ de veugeanee en celle aflMre, et si vous montriez des intentions trop hostiles, je serais perdue. Il vous connall, il a trouvé tout naturel que, sous i-olro inspiration, je mlnquiélasso de ma fortune; mais, je vous le jure, il lalieul en ses mains, et a voulu la tenir. Il est homme h s'enfuir avec tous les capitaux, et nous laisser là, le scélérat I Il sait bien que je Me désbouoreraï pas moi-même le nom que je porte en le pourivanl. Il est à la l'ws fort el faible. J'ai bi.nji tout esa'. Si nous le poussons h bout, je suis ruinée. Mais c'est donc un fripon? — Eh bien, oui, mon père, dit-elle en se jetant sur une en pleurant. Je ne voulais pas vous l'avuuer pour vojs épargner le cbagrin do m'avoir mariûe à un liommii de celle ospoce-làl Mœurs aecrèles et consdenoe, ^^Snia et le corps, tout en lui s'accorde! tfe-st elIVoyable: <4e bais ut le méprise. Oui, je ne puis plus estimer ce Nucingen après tout eu qu'il m'a dit. Un homme oa.

The text on this page is estimated to be only 16.10% accurate

S50 SCâNKS DE LA VIE PARI^IENRE pable de se jeter dans les combinaisons commerciales dont il m'a parlé n'a pas la moindre délicatesse, et mes crainiea Tiennent de ce que j'ai tu parfaitement dans son fimp, H m'a nettement propose, lu;, mon mari, la (Jbprté, TOUS savez ce que cela signifie? si jo voulais être en cas da malheur, un instrument entre ses mains, enfin si js voulais lui servir de prête-nom. — Mais les lois sont là ! mais il j a une place de Grfere pour les gendres de cette espèce-là ! s'écria le père Goriot; mais je le guillotinerai moi-même s'il n'y avait pas de bourreau. — Non, mon p&re, il n'y a pas de lois contre lui. Écoutez en deux mots son langage, dégagé des circonlocutions dont il l'enveloppait : e Ou tout est perdu, vous n'avez pas un liard, vous êtes ruinée; car je ne saurais choisir pour complice une autre personne que vous, ou vous me laisserez conduire à bien mes entreprises, d Estle clair? Il tient encore à moi. Ma probité de femme le rassure ; il sait que je lui laisserai sa fortune, et me conr tenterai de la mienne. C'est une association improbe et voleuse à laquelle je dois consentir sous peine d'être ruinée. Il m'achète ma conscience et la paye en me laissant être à mon aise la femme d'Eugène. « Je te permets de commettre des fautes, laisse-moi faire des crimes en ruinant de pauvres gens I > Ce langage est-il encore assez clair? Savez-vous ce qu'il nomme faire des opérationsT Il achète des terrains nus sous son nom, puis il y fait bStir des maisons par des hommes de paille. Ces hommes concluent les marchés pour les OSTisses avec tous les entreprenftur, qu'ils payent en effets à longs termes, et consentent, moyennant une légère somme, à douser quittance ft mon mari, qui est alors possesseur des maisons tandis que ces hommes s'acquittent avec les entrepreneurs dupés en faisant faillite. Le nom de la maison

The text on this page is estimated to be only 15.68% accurate

LE PÈRE GORIOT S51 de Nucingen a servi à éblouir les ^auTres constructeurs. J'ai compris cnla. J'ai compris aussi que, pour prouver,, PD cas de besoin, le paiement de sommes énormes, Nucingen a envoyé des valeurs considérables à Amsterdam, à Londres, à Naples, à Vienne. Comment les saisiricas-nousî Eugène entendit le son lourd des^^enoux du père Goriot, qui tomba sans doute sur le carreau de sa chambre. — Mon Dieu, que t'ai-je faitî Ma Bile livrée à ce misérable, il exigera tout d'elle s'il veut. Pardon, ma fille! cria le vieillard. — Oui, si je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute, dit Delphine. Nous avons si peu de raison quand nous nous marions! Connaissons-nous le monde, les affaires, les hommes, les mœurs? Les pères devraient penser pour nous. Cher père, je ne vous reproche rien, pardonnez-moi ce mot. En ceci, la faute est toute h moi. Non, ne pleurez point, papa, dit-elle en baisant le front de son ptre. — Ne pleure pas non plus, ma petite Delphine. Donne tes yeux, que je les essuie en les baisant. Va ! je vais retrouver ma calwche, et débrouiller l'écheveau d'alfaires que ton mari a môle. — Non, laissez-moi Taire; je saurai le manœuvrer. Il m'aime, eh bien, je me servirai de mon empire sur lui pour l'amener à me placer promptement quelques capitaux en propriétés. Peut-être lui ferai-je racheter sou? mon nomNuciugen,enÂl5ace, il y tient. Seulement, ve* nez demain pour examiner ses livres, ses affaires. Mon sieur Derville ne sait rien de ce qui est eommercial. Non, ne venez pas demain. Je ne veux pas me tourner le sang. Le bal de maiieme de Beauséant a lieu après-demain, je veux me soigner pour y fitre belle, reposée, et faire

The text on this page is estimated to be only 7.75% accurate

Hplioni I SCÈNES DK LA Vie PKfaslKHttR nour è moa cbur
Eng^ml Allous Uuuc toû cbsinbrs. Eu ce moment uac voiluni s'airôlu dans
]a rue NeuveSainte-GooevJôvi), et l'an eotetiâit duns l'escalier [s roiz du
mfidaruQiÎâliusUtuii, qui disait h Sy\vii: — MQii pËre y osl-ilT Cetlo
circoiislauce sauva beureusemenl Eugène, qui méditait déjà de se jeti-T sur
sou lit et de feiudre d'j dormir. — Ah I mon p&ro, vous a-t-on parlé
d'ÂnastasieT dit Delpliite en tgcou paissant la voîjr de sa sœur. Il paraîtrait
i^u'il lui arrivu aiissi de singulières clioses dans son ménage. — Quoi donc t
dit le père Goriot : ce serait donc ma flu?Ma pauvre lèlG ne tiendra pas hua
doublu malheur. — Bonjour, mon [lère, dit la comtesse en enlraut. Ah ! te
voilé, Delphine. Madame de Ile-slaud parut enibarrassiîîi de renoontrer sa
sœur. — Bonjour, Nasie, dit la baronne. Troiive^tu donc ma présence
oïlraordinaireê Je vois mon père tous U jours , moi. — Depuis quand* ■ —
Si Ui y venais, tu le eauraîs. — No me taijujne pas, Delphine, dit la
contesMi (fuue voix lamentai)!». Je suie bien inallietireuae, je| suis perdus,
iuod pauvre pèrol oh] bien perdue, cette' .tiist — Qu'as-lu, Nasie, cria le
[lère Goriot. Dis-nous UmU IHOH enfant. Elle pSIit. Delphine, allons,
secours-la dane, sois bonne pour ulle, je l'aimerai encore mieux, «i je peui,
loi! — Sla pauvre Nasie, dit madame de Nucingen ea seyant sa so^ur, parle.
Tu vois eu nous les deux suula qui l'aimeront toujours assez pour te pordOB

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

y LE PERE /SORIOr 253 ner tout. Vois-tu^ les affections de famille sont les plus sûres. Elle lui fit respirer des sels, et la comtesse revint à elle. — y en mourrai, dit le père Goriot. Voyons, reprit-il en remuant son feu de mottes, approchez-Toos toutes les deuXk J'ai froid« Qu'as-Ui> Nasie? dis rite, to me tttesu. ^ Eh bien! dit \él pâttvre femme, mon mari sait tout. Figurez-vous, mon père, il y a quelque temps, vous souVeiéX-VoUs do cette lettre de change de Maxime? Eh bien ! ce n*était pas là plremiè'e. J'en aVais déjà payé beâûcôîip. YerS le comtnencement de jativier, monsieur de TMilles iile pataissai^ h^en chagrin. Il ne me disait rien ; tûm^ il est si facile de Ure dans le cœur des gens qu'on ôîihé, dn rieti suffît : pdis il y a des pressentitriénts. Enfin il était plus àiMànt, plus tendre que je ne Yéï jamais Vd, j'étais toujours plus heureuse. Pauvre Maxime! dàhs sa pensée, il die faisait ses adieux, ma-t-il dit J il voûteit se biûler la cei'vellë. Enfin je l'ai tant tourmenté, tant supplié, je suis testée deux hedfes à k)s genoux. Il m'a dit qu'il devait cent mille francs ! Oh ! papa, cent milie francs I Je suis devenue toile. Vous ne les aviez pas, j'avais tout dévoré... — Kon, dit le père (Joriot, je n'aurais pas pu les faire, à moins d'aller les voler. Mais j'y aurais été , Nasie I j^îraî. A ce mot lugubrement jeté^ comme on son du rôle d'un m ourant^ et qui accusaft l'agonie du sentiment paternel r4>duit à Vimpuissance, les deux sœurs firent une pause. Quel égoïsme serait resté froid à ce cri du desespoir qui, semblable è une pierre laucéo dan» un gouûre, en révélii la profondeur ? «M le les ai trouvés en disposant de ce qui ne m'a^H

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

I <3 Si SCENES DE LA TIE PARISIENNE parlait pas, mun
iière, dit la comL'Ssa en fondant ca larmes. Delphine fut émue et pleura en
mcltiint la tèle sur le cou de sa sœur. — Tout est donc vrai, lui dilrello.
Anastasie tiaissa la tête, madame de Nucingen la saisit à plein corps, la
baisa tendrement^ et l'appuyant sur soc cœur : — ici, tu seras toujours
aimée sans êixa jugée, lui dit-elle. — Mes anges, dit Goriot d'une voix
faible, pourquoi Tolre union est-elle due au malheur? — Pour sauver la vie
de Maxime, enQn pour s tout mon bonheur, reprit la comtesse encouragée
par ces témoignages d'une tendresse chaude et palpitante» j'ai porté chez cet
usurier que vous connaissez, homme fabriqué par l'enfûr, que rien ne peut
attendrir, ce monsieur Gobseck, les diamants de famille a quels tient tant
monsieur de Reslaud, les siens. Les miens, tout, je les ai vendus. Tuudns!
com prenez- vousT il a été sauvé ! Mars , moi , je suis morte. Beslaud a tout
su. — Par quiî comment? Que je le tue! cria le pèreGoriot. — Hier, il m'a
fait appeler dans sa chambre. J'y suia allée... a Anastasie, m'a-l-il dit d'une
voix...

The text on this page is estimated to be only 15.15% accurate

■ LE PÈRE GOHIOT S55 IMJJt l'autre, tant quo je serai viviiut, pc'ul ùtro sQr quo je lo brdlerai à petit feu I Oui, je lo déchiqueterai comme... Le [jcre Goriot so toi. les mots eipiraient lians sa gorge. — Eufln, ma chère, il m'a demandé quelque chose de plus difbcile à l'aire que de mourir. Le ciel préserve toute femme d'entendre ce que j'ai entL'tnlu! — J'assassinerai cet homme, dit le père Goriot tranquillement. Hais il n'a qu'une vie, et il m'en doit deui. Edlïd, quoi? reprit-il en regardant Anaslasie. — Eh hieo I dit In comtesse en continuant, après une pause, il m'a regardée : a Anaslasie, ma-t-il dit, j'enserelis tout dans lo silence, nous resterons ensemble, noua avons des enfants. Je ne tuerai pas monsieur de Trailles, je pourrais le manquer, et pour m'en défaire autrement je pourrais me heurtef contre la justice humaine. Le tuer dans vos bras, ce serait déshonorer le* enfants. Mais pour ne. voir périr ni vos enfants, ni leur père, ni moi, je vous impose deux conditions. Hépondoz: Âi-je un enfant à moi 1 'J'ai dit oui. a Lequel? s a-t-il demandé. Ernest, notre alnê. o Bien, B-t-il dit. Maintenant, jurez-moi de m'obéir désormais sur un seul point.» J'ai juré, a Vous signerez la vente de vos biens quand jo vous le demanderai. > — Nu signe pas, cria le përi> Goriot. Nu signe jamais celai Ah lahl monsieur do Bestaud, vous ne savez pas ce que c'est que de rendre une femme heureuse, elle va chercher le bonheur là où il est, et vous la punissez (te tvotre niaise impuissance?... Je suis là, moi, halte là ! il me Irouvera dans sa route. Nasie, sois en repos. Ah ! ii tien! îi son héritier 1 bon, bon. Je lui empoignerais son fils, qui, sacré tonnerre, est mon petit-fils. Je puis tewa

The text on this page is estimated to be only 7.81% accurate

^V'Ie voj I P'ie voir, ce niormolï Je le mpls dans mon villngc, feu Bura; soin, sois bien tranquille. Je In feiaî capTtolw, moislre-lô, en lui disant: aA nous deux! Si lu veux avoir ton fils, ronds k ma fille son bien, i>t laisse-h w conduire à sa guise. — Slon pÈre! — Oui, ton père! Ah ! je suis un vrai p^re. Que ee drôte de grand sdiigHflur ne maltrailf- pas mes filles. Tone I je ne sais pas ce que j'ai dans les veines. Vy ai le saug du tigre, je voudrais dérorer ces deux hommes. 0 mes enfants! voilà donc voire vie? Mais c'est mort. Que derieudrez-vous donc quand je ne serai plus là t Les pères devraient vivre aulant que leurs enranls. Mon Dieu, comme ton monde est mal arrangé I Et tu ns un lils, eependonl, â ce qu'on nous dit. Tu devrais nous empdrher de souffrir dans nos enrants. Mes chers an^es, quoi ! ce B'esl qu'à vos douleurs que je dois votre præseucel VoBs nome faites connaître que vos larmesT Eh k Wen. oui, ĩ&U3 m'aimez, \e le vois. Venez, venei vous plaîEklre ki l mon cœur esl grand, (I peut tout recevoir. Oui, ïons aurrz beau le percer, les lambeaux feront eneure dis cœurs de père. Je voudrais prendre vos peines, mulfrir pour vous. Ah l quand vous ^tiez petites, vmis Mil s Ima hi-ur'use... — Nifus n'avons ru que ce temps-l& de bon, dit De)phiue. Où suiit les monii'Uts ub nous dégringnlions du liuut des sjicsdans le grand greniej? — Mon père ! oe n'est pas tout, dit Ann^tasie fc IV »reille de Goriot qui [Il un bond. Les diamants n'ont pns é\é vendus ceut mille friiuc?. Maxime est poursuivi. Noue n'avuus plus que douze mille francs h payer, tl m'a promis d'i^Lre sage, de ne plus jou->r. fl ne me rrsto plus jo moi.de que son a muur, et je l'ai |>ayé Irop ebc r pfwr

The text on this page is estimated to be only 16.01% accurate

LE PÈRE GORIOT ÎS*? Donneur, repos, eorauls. Oh I faites qu'au moins Maxime soit libre, honoré, qu'il puisse demeurer d8DS le monde où il saura se faire une position. Maintenant il ne me doit pas que le bonheur, nous afons des enfants qui seraient sans fortune. Tout sera perdu s'il est mis à Sainte- Pélagif. — Ja ne les ai pas.Nasie. Plus rien, plus rien ! C'est la fin du monde. Oh! le monde va crouler, c'est sûr. Ailtzjvous-en, sauvez-vous avant ! Ah l j'ai encore mes bou[cles d'argent, siï couverts, les premiers que j'aie eus dans ma vie. Enfin, je n'ai plus que douze cenia francs de lente viagère... — Qu'avpz-vous donc fait de vos rentes perpétuelles? — Je les ai vendues en me réservant ce petit bout de revenu pour mes besoins. Il me fallait douze mille francs pour arranger un appartement à FiQne. — Chez loi, Delphine ï dit madame de Restaud h sa sœur. — Oh t qu'est-ce que cela fait ! ropril le père Gorio^, les douze mille francs sont employés. — Je devine, dît la comtesse. Pour monsieur de Raslignac. Ahl ma pauvre Delphine, arrête-toi. Vois où j'en suis. — Ma chère, monsieur de liastignac est un jeune homme incapable de ruiner sa maîtresse. — Merci, Delphine. Dans la crise où je me trouve, j'attendais mieus de toi : mais lu ne m'as jamais aimée. — Si, elle t'aiiiiie, Nasie, cria le père Goriol, elle me le disait tout à l'heure. Nous pariions de loi, elle rao soutenait que tu étais belle et qu'elle n'était que jolie, elle! — Ello '■ répéta la comtesse, elle est d'un beau froid . — Quand cela serait, dit Delphine en rougissant, comment l'es-lu comcorlée envers moi? Tu m'as reniée, tu

The text on this page is estimated to be only 9.99% accurate

SCeMllS De la vie l>AiiU>l£MN£ m'a» fait fermer ias portes de toutes les maiwns oti je soubailaû aller, enûn, lu n'as jamais manqué la moimirs occuiiiOQ de me causer de la peine. Et moi, suiâ-je venue, comme toi, soutirer à ce ^tauvre père, mille fraocg A mille francs, ^a fortune, et le réduire dam Vélat-oli il est T Voilà ton ouvrage, ma sœur. Hui, j'ai vu mou père tant que j'ai pu. je ue l'ai pas mis à la porte, et du suis pas venue lui lédier les mams quand j'avais tiesoiu de liu. Je ne savais pas seulement qu'il eût employ'é as douze mille francs pour moi. J'ai de f ordre, moi ! tu le suis. D'ailleurs, quand papa m'a fait des cadeaux, je ne lésai jamais quêtes. — Tu étais plus beureu^ que moi : monsieur de Marsay était rictie, tu en sais quelque cbose. Tu as toujours été vilaine comme l'or. Âdieu, je n'ai ni sœur, aL,, — Tais-toi, Kasiel cria le pète Goriot. — Il n'y a qu'une soaur comme toi qui puisse repéter ee que le monde ne croit plus, tu es un monstre, liii dit Delphine. — Mes enfants, mes enfants, taisez-vous, ou je nu tue devant vous. — Va, Nasie, je te pardonne, dit madame de NucingMi en continuant, tu es malheureuse. Mais je suis mâHleure que tu ne l'e.s. Me dire cela au moment où je me sentais capable de tout pour te secounr, tnôme d'entrer dans la cbambre do mon mari, ce que jti ne ferais ni pour moi ni pour... Ceci est di({Qe de tout ce que la aa cuuuuis de mal contre moi depuis neuf ans. — Mes enfants, mes enfants, embrassez- vous I dit l6 pÈre- Xaua êtes deuï auges. — tioa, laissei-moi, cria la comlessa que Goriot avait pris« par le bras et qui secoua l'umbrassement de son i-i^u. iHiv ià Diuiiis de puie imui uiul tiue n'eu uunul

The text on this page is estimated to be only 11.04% accurate

^f LE ftUIK GOiUOT mon mari. Ne dirait-«u pas (ju'olle est
limage de toute» . les venus I — J'aimu encore mieux passer pour devoir de
fergeot h mousieuT de Marsay que d'avouer que monsieur da Traînes me
coûte plus de deux ceui mille francs, répondit madame de Nuciiii^eu. —
Delpbioel cria la comtesse en faisant un pas vers fiUe. — Je te dis la vérité
quand tu me calomnies, répliqua froidement la Ijaronne, — Delphine I tu es
une... Le pè»a Goriot s'élança, retint la comtesse et l'empAcba de parler en
lui couvrant la bouclte avec sa main. — Uon Dieti! mon père, & quoi donc
avez-vous (ouché ce matin? lui dit Anastasie. — Eh bien , oui, j'ai tort, dit le
pauvre père en s'essujant les mains à son pantalon, liais je ne savais pas qne
vous viendriez, je déménage. Il était heureui de s'Être attiré un reproche qui
dètoomait sur lui la colère de sa fille. — Ah l reprit-il en s'asseyant, vous
m'avez fondu le cœur. Je me meurs, mes enfants I Le crine me Cuit
Intérieurement comme s'il avait du feu. Soyçi donc gentilles, aimez-vous
bien I Vous me feriez mounr. Delptiinc, Nasie, al'ons, vous aviez raison,
vous aviez tort toutf^s l»s deux. Voyons, Dedel, repnt-il en portant sur ta
baronne des yeux pleins de larmes, il M faut douze milld ftanes. cberchuns-
les. Ne vous regardez pas comme ^ U se mit k genoux devant Delphme. —
Ilemande-lul ysrdob pour me l'aire plaisir, lui dit-il à foreittu, ellu Mlh plus
malheureuse, voyous? — Ma pauvre Nosie, dit l>et|>hine À^\RKti.vJ»A «si
[la aauvaiia tl ivtlf espiesaluu mi« ta ûuuii^'ax \isvv»*'

The text on this page is estimated to be only 15.46% accurate

I,

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

^H LE PÈRE GORIOT 961 ^pe lettre de change régulière de
douze mille Traocs à l'ordre de Goriot et entra. — Voici tout TOtre argent,
madame, i.t. â.v^'

The text on this page is estimated to be only 11.02% accurate

5fH SCftTfES BE tA TTE MMRIBJWl rppnrd, "wns fairp alt.Piilion h son père dont le gilet fut Tapiil<:>'Ui défait par Di'lphine. — Madamp, je payerai el je me tatrai, répondit-il sans attendre la questioo. — Tu «9 tué DOtrp pftre, NasiR I dit Delphine ra montrant le vieillard émnoui h «a sœur, qui m sauva. — Je lui pardonne bien, dit le tionhomnip en ouvrant los yeux, SB situation e-st épouvantable et tournerait une meilleure tête. Consol" Nasie, sois douce pour elle, pronnet^Ie h ton pauvre père, qui se meurt, demanda-t-il h Delphine en lui pressant la main, — Mais qu'ater-vous ? dit-elle tout effrayée. — Rien, rien, répondit le père, ça s» passera. J'ai quelque chose qui me presse le front, une migraiae. Pauvre Nasie, quel avenir I En ce moment la comip.sie rentra, se jeta aux (^noux de son pi'^re : — Pardon I cria-t-elle. — Allons, dit le père Goriot, tu me fais encore plus de mal maintenant. — Monsieur, dit la comtesse h Rastipnac, les yeuic bai(mes de larmes, la douleur m'a rendue injuste. Vous serez un frère ponrmoi Treprit-elle en lui tendant la main. — Nasie, lui dit Delphine en Is serrant, ma petite Nasie. oublions tout, — Non, dit-elle, je m'en souviendrai, moi [— Mes anges, s'écria le père Goriot, vous m'enlevez le rideau que j'avais sur les yeux, votre voix me nnime. Embrassei-vous donc encore. Eh bien ! Tfasie, celle lettre de change tn sauvera- t-elle î — Je l'espère. Ditea-donc, papa, voolez-vons y mettra votre signature? — Tiens, suis-je hAte, mfli, d'oublier ç» ! Mais je me mis trouvé mal, Nasie, ne m'en veux pas. Enroie-noi dH'O que tu es hors de peine. Non, jtrei. Mais non. Je

The text on this page is estimated to be only 10.49% accurate

LB PÈRE GOBIOT foS li pas. je D" puis plus voir ton mari, jn le
tuerait Quant è dénaturer les biens, je serai l\ . Va vile, mon onfaul, et fais
que Ma:dine de'»iennp sage. Eugène était .slupêrail. — Cette pauvre
Aoasiasie a loujotirs été riolflotci, dit madame de Nucingen, mais elle a bon
weur. — Elle est revenue pour l'endos, dit Eugène à Toreille de Delphine. ,
— Vous CTOvez ? ' — Je voudrais no pas le croire. Méfiez-vous d'elle,
répondit-il en levant les veui comme pourconfiM h ' Dieu des pensées qu'il
n'osait exprimer. — Oui, elle a toujours été un peu comédienne, et mon
pauvre pf^re se laisse prendre k ses mines. — Comment allez-vous, mon
bon père Goriot? 60mamla Rastignac au vieillard. — J'ai envie de dormir,
répondit-il. Eu^ne aida Goriot h se coucher. Puis, quand le bonhomme se
fut endormi en tenant la main de Delphine, sa flile .se retira. •— Ce soir aux
Italipas, dit-elle à Eug&ne, et tu me diras comment il va. Demain, vons
déménagerez, monsieur. Voyons votre chambre. Oh [quelle horreur! dilell"
eu j entrant. Mais vous étiez plus mal que n'est mon père. Eu^ne, tu l'es bien
conduit. Je vous aimerais davantage si c'était possible -, mais, mon enfant,
si vous voulez faire fortune, il ne faut pas jeter comme ça des]. douze mille
francs par les l'enfitres. Le comte de Trailles est joueur. Ma sœur ne veut
pas voir ça. H aurait été chercher ses douze mille francs là oïi il sait perdre
ou gagner des monts d'or. Un (fémissement les fil revenir cheï Goriot, qu'ils
troit■Trftrent eu apparence endormi; mais quand les dMix ~ lanls
s'approchèrent, ils entendirent cesmota : — tilles

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

1^ f oer SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE sont pas heureuses I
Qu'il dormit ou qu'il veillât, l'accent de cette phrase frappa si vivement le
cœur de Balthazar, qu'Émile s'approcha du grabat sur lequel gisait son père, et le
baisa au front. Il ouvrit les yeux en disant — C'est Delphine ! — Eh bien !
Comment vas-tu ? demanda-t-elle, — Bien, dit-il. Ne sois pas inquiète, je
vais sortir. Venez, allez, mes enfants, soyez heureux. Eugène accompagna
Delphine jusqu'à chez elle ; mais, dans l'état dans lequel il avait laissé
Goriot, il refusa de dîner avec elle, et revint à la Maison Vauquer. Il trouva
le père Goriot debout et prêt à s'attabler. Bianchon s'était mis de manière à
bien examiner la figure du vermicellier. Quand il lui vit prendre son pain et
le sentir pour juger de la farine avec laquelle il était fait, l'étudiant ayant
observé dans ce mouvement une absence totale de ce que l'on pourrait
nommer la conscience de l'acte, fit un geste sinistre. — Viens donc près de
moi, monsieur, dit-il à Bianchon, dit Eugène. Bianchon s'y transporta
d'autant plus volontiers qu'il allait être près du vieux pensionnaire. — Qu'a-
il ? demanda Rastignac — A moins que je ne me trompe, il est flambé ! Il a
dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il semble être sous le
poids d'une apoplexie sévère imminente. Quoique le bas de la figure soit
assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front malgré lui,
vois ! Puis les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sang
dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière ?
Demain matin j'en saurai davantage. — Y aurait-il quelque remède ? —
Aucun. Peut-être pourra-t-on retarder sa mort si

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

I LE PÊTE GORIOT trouve les moyens de déterminer une réaction vers les extrémités, vers les jambes; mais si demain soir les symptômes ne cessent pas, le pauvre bonhomme est perdu. Sais-tu par quel événement la maladie a été causée? il a dû recevoir un coup violent sous lequel son moral aura succombé. — Oui, dit Rastignac en se rappelant que les deux filles avaient baigné sans relâche sur le cœur de leur père. — Au moins, se disait Eugène, Delphine aime son père, (surtout le soir, aux Italiens, Rastignac prit quelques précautions afin de ne pas alarmer madame de Nucingen. — N'ayez pas d'inquiétude, répondit-elle aux premiers mots que lui dit Eugène, mon père est fort. Seulement, ce matin, nous l'avons un peu secoué. Nos fortunes sont en question, songez-vous à l'étendue de ce malheur? Je ne vivrais pas si votre arrection ne me rendait pas insensible à ce que j'aurais regardé naguère comme des angoisses mortelles. Il n'est plus aujourd'hui qu'une seule crainte, un seul malheur pour moi, c'est de perdre l'amour qui m'a fait sentir le plaisir de vivre. En dehors de ce sentiment tout m'est indifférent, je n'aime plus rien au monde. Vous êtes tout pour moi. Si je sens le bonheur d'être riche, c'est («ur mieux vous plaire. Je suis, à ma bonté, plus amante que je ne suis Qllo. Pourquoi? Je ne sais. Toute ma vie est en vous. Mon père m'a donné un cœur- mais vous l'avez fait battre. Le monde entier peut me blâmer, que m'importe si vous, qui n'avez pas le droit de m'en vouloir, m'acquitez des crimes auxquels me condamne un sentiment irrésistible. Vê Me croyez-vous une fille dénaturée? Oh, non. il est impossible de ne pas aimer un père aussi bon que t'est le vôtre, Pouvais-je empêcher qu'il ne vîl enfin les s^iiiKi

The text on this page is estimated to be only 11.01% accurate

I Me SCÉffffi PF LA VUE PARISIENtTB naluroUps de nos
dt^plorable,^ mariages? Pourqanl ne tes a-t-il pas emp^hés? 14'était-ce pas
à lui de réfléohir pour noiut Aujourd'hui, je le mis, il souiTra autant qne
nous; mais que pouTioos-nons r faire? Le consoler! BOUS ne l9
consolerioas de rion. Noire résignation Inê faisait plus de douleur que non
reproches et nos plaintes ne lui causeraient de mal. Il est des situationa dans
If vie où tout est amertume. EuKène re.^ta muet, .«aisi de tendresse par
l'e^resnon naïve d'un sentiment rral. Si l»i Parisiennes sont souvenl fausses,
ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, ilest sOrque quand elles
aiment réellemi-nt, elleL^saaiSenl plus de sentiments que les autres remmes
à leurs passions: riles se Rrandissenl de louiez leurs petitesse, et
deviennent sublimes. Puis Eoi^ne ^lait fmppé de l'esprit profond et
judicieux que la femme déploie pour juger tos senlimentls les plus naturels,
quand une affeo Uon privilégiée l'en sépare et la met â dislance. Madame de
Nucingen se choqua du silence que gardait Eugène. — A quoi penspr-vous
doncT lui demanda-t-die, — J'écoute encore ce que vous m'avez dit J'ai cru
jusqu'ici TOUS aimer plus que vous ne m'ai m les. Elle sourit et s'arma
contre le plaisir qu'elle éprouva, pour laisser la conversation dans les bornes
imposée:; par les convenances. Elle n'avait jamais entendu les pressions
vibrantes d'un amour jeune et sincère. Quelques mots de plus, elle ne se
serait plus conieoue. — Eugène, dil-elleeocbangen'", de conversaLoa,
nes3vezdonc p8sce

The text on this page is estimated to be only 10.58% accurate

LK PEBB COMOT Î87 ppnwr âe n«CPTOrr. «l lo mnrquli ne sera pa?» il son bal, Od ne !t'eo(r(>tipnl q»G de ixtto avratam. — El Je moode se rit d'une infamie, et il t trempe t Tous ne sareï donc pas que madame de B^auitant en mourra? ~- Kon, dit Delphine en souriant, tous ne eonoussez ^bu Ms sorte» de remmes-IÀ. Haiï» tout Paris viendra ^WMz elle, ei j'y serai l Je tous dois œ bonheur-là pourtont. — Mais, riil Rasfifmac, n'est-ce pas un de ces bruits absurdes comme on en latl tant courir h Pamî — Nous saurons la vérité demain. Eugène ne rentra pas è la Maison Vauquer. D ne pnt se résoudre' à ne pas jouir de son nouvel appnrtenienl.. Si, la veille, il arait éié forcé de quitter Delphine A une heure spr^s minuit, ce fut Delphine qui lo quitta vers deux heures pour retourner chez elle. Il dormit le lendemain Nssez lard, aHendil vers midi madame de Nudnpen, qui vint déjeuner avec lui. Les jeunes gens sont si avides de ces jolis bonheurs, qu'il avait presque oublié le père Goriot. Ce fut une longue f&te pour lui que de s'habituer h chacune de ces élégantes choses qui lui appartenaient. Madame de Kucrn^a était là, donnant à tout nn nouveau prix. Cependant, vers quatre heures, les deux amants pensèrent au père Goriot en songeant eu bonheur qu'il se promettait h venir demeurer dans celte m«son. Eugène fit observer qu'il était nécessaire d'y transporter promptement le bonhomme, s'il devait fitro malade, et quitta Delphine pour courir 6 la Maison Vauquer. Ni le père Goriot ni Bianchon n'étaient ?i table. —Eh bien nui (?it le peindre, le père Goriot est éclopé, ■v'fiiBDchou est là-haut pri^s de lui. Le bonho'vime a tu e ses filles, la comtesse de Restaurama. Puis il a

The text on this page is estimated to be only 15.52% accurate

I 16 SCENES DE LA TIB PARISIENNE ▼ oalii sortir et sa maladie a empiré. La société va être privée d'un de ses beaux ornements. Rastignac s'élança vers l'escalier. — Hé ! monsieur Eugène ! — Monsieur Eugène ! madame vous appelle, cria Sylvie. — Monsieur, lui dit la veuve, monsieur Goriot et tous, vous deviez sortir le quinze de février. Voici trois jours que le quinze est passé, nous sommes au dix-huit ; il faudra me payer un mois pour vous et pour lui ; mais, si vous voulez garantir le père Goriot, voire parole me sur Sara. — Pourquoi ? n'avez-vous pas confiance ? — Confiance ! si le bonhomme n'avait plus sa lèze et mourait, ses filles ne me donneraient pas un liard, et toute sa défroque ne vaut pas dix francs. Il a emporté ce matin ses derniers couverts. Je ne sais pourquoi. Il s'était mis en jeune homme. Dieu me pardonne, je crois qu'il avait du rouge, il m'a paru rajeuni. — Je réponds de tout, dit Eugène en frissonnant d'horreur et appréhendant une catastrophe, il monta chez le père Goriot. Le vieillard gisait sur son lit, et Blanchon était auprès de lui. — Bonjour, père, lui dit Eugène, Le bonhomme lui sourit doucement, et répondit en tournant vers lui des yeux vitreux : — Comment va-t-elle ? — Bien. Et vous ? — Pas mal. — Ne te fatigue pas, dit Blanchon en entraînant Eugène dans un coin de la chambre. — Eh bien ! dit Rustignac. ~ Il ne peut être sauvé que par un miracle. I

The text on this page is estimated to be only 15.73% accurate

LE PÈRE GORIOT 'fiO portion sf^reuse a nu lieu, il a les
sinapismes; heureusement Di il l'as sent, il» egis.ssnt. — Peut-on le
transporter? — Impossible, l'as le lai.iser % lui éviter l'ou^ mouvement
physique et toute émotion... — Selon bon Bianchon, dit Eugène, nous le
soignerons h nous deux. — J'ai déjà fait venir le médecin en chef de mon
h/^ pital. — Eh bien 1 — 11 probablement demain soir. Il m'a promis de
venir après sa journée. Malheureusement ce fichu bonhomme a commis ce
matin une imprudence sur laquelle il ne veut pas s'expliquer, il est entêté
comme une mule. Quand je lui parle, il fait semblant de ne pas entendre, et
dort pour ne pas me répondre ; ou bien, s'il a les yeux ouverts, il se met à
gémir. Il est sorti vers le matin, il a été b. pied dans Paris, on ne sait où. Il a
emporté tout ce qu'il possédait de vaillant, il a été faire quelque sacré trafic
pour lequel il a outrepassé ses forces. Une de ses filles est venue. — La
comtesse? dit Eugène. Une grande brune, l'œil vif et bien coupé, joli pied,
taille souple? — Oui. — Laisse-moi seul un moment avec lui, dit Rastignac.
Je vais le confesser, il me dira tout, h moi. — Je vais aller dîner pendant ce
temps-là. Seulement t'asche de ne pas trop l'agiter; nous avons encore
quelque espoir. — Sois tranquille. — Elles s'amuseront bien demain, dit le
père Goriot h Eugène quand ils furent seuls. Elles vont à un grand

The text on this page is estimated to be only 11.36% accurate

^K S7U SCBNtIS DB LA VIE PAIIISIENNE J^^^l — yu'avez-vûus donc fait ce rnaln, ^«lpa. pour flttîli" I - yu'avez-vûus donc fait ce rnaln, ^«lpa. pour ô souffi-ant txi soir qu'il vous faille re^ilur au lit? — Biea, — AoasUisie est venue? demanda Rastîg^oac — Oui, répoaUil lu père GorioU — Kh bien? ne ma cachez rien. Que vous a-t-edu encore demandât — Ah ! repril-il en rassemblant sos forces pour parler, elle était bien malheureuse, allez, mon enfantl NaMe n'a pas un ^u depuis l'affaire des diamants. Elle avEut commandé, pour ce bal, une robo lamée qui doit lui aller comme un bijou. Sa couturière, une icJîmu, n'a pas voulu lui faire crédit, et sa femme de chambre a payé mille francs en b-compte sur la lûilette. Pauvre Nasie, en ôtre venue là ! Ça m'a déchiré le cœur. Mais la femme do chambre voyant m Resiaud retirer toute sa confiance à Na.iie, a eu peur de perdre soû argent, et s'enlend avec la couturière pour ne livrer la robe (jue si les mille francs sont rendus. Le bal est demain, la robe est prête. Nasie est au désespoir. Elle a voulu m'emprunter mes couverts pour les engag^er. Son mari veut qu'elle aille à ce bal pour montrer à loul Paris ies diaoanls qu'on prétend vendus par ello. Peut-elle dire a ce monstre: «Je dois mille Iraocs, payez-Iusî b Non. Tai compris ^a, moi. Sa sœur Delphine ira ih dans jetle superbe. Ânastasie ne doit pas être an-dessous de ta cadette. Et puis elle est si noyée de larmes, ma pauvre fltte I J'ai été si humilié de n'avoir pas eu douze mille mille francs hier, que j'aurais donné le reste sérablo vie pour racheter ce tort-là. Voyez-vousT j*avais eu fa force de tout supporter, mats mon dénier manqua d'argent m'a crevé la cceur. Oh t oh I jo n'eu ai fait ni. une ui deux, je me suis ralislolé, requinqué; j'ai ventlu pour nu. ciiul» l'itUMik(leeuuM

The text on this page is estimated to be only 11.58% accurate

LE PERE GORIOT 271 eagtgé, pour un an, mun uirv do rente
viagèm ooaire quatre wute fraucs une fois pajés, bu papa Gobs^ex. Bahl jo
mangeiai du paini ^a me !iufS! ril-Tou', à ma Nasie. Je la consolerais dans
sa misère, au moins. Ça m'acquitte du tort de m'ôife fait du viager. Ellecsl
au fond de l'abîme, et moi je ne suis plus assez fort pour l'eu tirer. Obi je
vais me remettre au commerce. J'irai h Odessa pour j acheter du grain. Les
blés valent là trois fois moins que les ndlres ne câûlenL Si l'introduction dos
céréales ost défendue en nalure, loi braves gens qui font des lois n'ont pas
songé à probiher les fabrications dont les bI6s sont le phndpe. Ué, bel... j'ai
trouvé cela, moi, ce matin] Il y a de beaux coups è faire dans les amidons.
— U est fou, se dit Eugène en regardant le vieillard. Allons, restez en repos,
ne parlez pas... Eugènedescenditpourdtner quand Iliaochon remonta. Puis
tous deux passèrent la nuit à garder le malade à tour de rôle, en s'occupanl,
l'un k lire sus livres de méileciue, l'autre â écrire à sa mère et A sls sœurs.
Le lendemain, les symptômes qui se déclarèrent chez le iualudu l'urotit,
auivaul Biducbon, d\"uv IdM^it^i^^ 'o^^

The text on this page is estimated to be only 16.32% accurate

372 SCENES SE LA VIB PARISIENNE ^ret mais ils exigèrent des soins continuels dont les deux étudianL" étaient seuls capables, et dans le récit desquels il est impossible de compromettre la pudibonde phrsaéolDgie de l'époque. Les sangsues mises sur le u)rt>s appauvri du bonhomme» Turent accompagnées de cataplasmos, de bains de pied, de manœuvres médicales pour lesquelles il fallait d'ailleurs la force et le dévouement des deui jeunes gens. Madame de Gestaud ne vint pas ; elle envoya chercher sa somme par un commis— Jo croyais qu'elle serait venue elle-même. Mais ce n'est pas un mal, ello se serait inquiétée, dit le père en paraissant heureux de cette circonstance. A sept heures du soir, ThérÈ'se vint apporter une lettre de Delphfne, ■ Que faites-vous donc, mon ami î A peine aimée, serais-je déjà négligée î Vous m'avez montre, dans ces confidences versées de cœur à cœur, une trop belle Sme pour n'ôlre pas de ceux qui restent toujours fidèles m , voyant combien les sentiments ont de nuances. Comme vous l'avez dit en écouant la prière de Mosé :« Pour les > uns c'est une même note, pour les autres c'est l'infini » de la musique! » Songez que je vous attends ce soir pour aller au bal de madame de Beauséant. Décidément le contrat de monsieur d'Adjuda a été signé ce matin à lli cour, et la pauvre vicomtesse ne l'a su qu'à deui heures. Tout Paris va se porter chez elle, comme le peuple encombre la Grève quand il doit y avoir une exécution. N'est-ce pas horrible d'aller voir si cette femme cachera sa douleur, si elle saura bien mourir. Je n'irais cortés pas, mon ami, si j'avais été déjà chex elle; mais elle ne recevra plus .lans doute, et tous les efforts que j'ai rails seraient superflus. Ma situation est bien difflerente de celle des autres. D'ailleurs, j'y vais pour vous

The text on this page is estimated to be only 9.83% accurate

ILK PKRE GORIUT Bssi. Jo VOUS nltemls. Si vous irttioz pns
prw dô moi ans deux heures, jf> nn «ih si j» vous panlunnerais cûtle
félonie, ■ Basli^ac prit une plume et ré[jioii dit ainsi : f J'atteqtid un
inéclecin pour .savoir sï votre père doit Tjrrç encore, il eut mourant. J'irai
vous porter l'arrêt, At j'ai peur que ce ne soit un anal de mort. Vous verrez si
-vous pouvez aller au ImiL. ilille tumjressea. > Le médecin vint ù huit
heure» et J^tniet et, sansdon>er un avis favorable, il ne pen^ pas temps ""o
u'eo demandait le fond même de la toile. — Eh quoi, vous n'fltes pas
hahilléT dit-ello. — Mais, madame, votre père... — Euwre. mon pf're,
s'teria-I-plleeii rinterromiiant. Mais vous DP m'appreniln>z pas ce que jo
dwa ti ipoB |>ëre. JecDDnais mon pjwn din>'ii-' lotiKtimps. Pas un mul.

The text on this page is estimated to be only 13.35% accurate

Pfc GGENBB OS LA VIB PAiUBlEnKE É[^]ne. Je oe vous écoulerai quH quaufl vous aurez fait votre loilelip. Tberèso a loul préparé chez vous; ma YOi ture est [^]r&te, preuez-la; reveuez. Nous causerons de luou père «n allant au hnl.II Tant partir de boone heure; El nous simintfs pris dans lit flie des voilurets, nous serous bii[^]u h>:!ureuz Je faire uolre entrée k onze beurw. — Mailiimc! — Allez! pos UD mot, tlit-elle en courant daos son boudoir puur ; prendre un collier. — Hais, allez donc, monsieur Eugène, vous (Bchercz madame, dil Thérèse en poussant le jeune homme épouvaoté de cet élégant parricide. Il alla s'habiller en faisant les plus tristes, les plus décourageantes réflexions. Il vojait le monde comme UD océan de boue dans lequel un homme se plongeait jusqu'au eou, s'il y trempait le pied. — Il ne s'y commet que des crimes mesquins l se dit-il. Vautrin est plus [^]rand. Il a vu les trois grandes eipressions de la société : rObéissauce, la Lutte et la Révolte; la Famille, le Monda et Vaulrin. Et il n'osait prendre parti. L'Obéiâsance était ennuyeuse, la Révolte impossible, et la Lutte incertaine. [^] pensëD le reporta au sein de sa famille. Il se souvmt des pures émotions de cette vie calme, il se rappela lea jours passés au milieu des être» dont il était chéri. Bo se conformant aui lois naturelles du foyer domestique, ces chères créatures y trouvaient un bonheur plein, continu, sans angoisses. Uulgr[^] ses bonnes pensées, il ne se. sentit pas le courage de venir confesser la foi dee âmes pures à Delphine, en lui ordonnant la Vertu au nom de l'Amour. Déjà son éducation commencée avait porta »es fruits. Il aimait égoïstement déjà. Son tact lui avait permis de reconnaître la nature du coeur de Oeiphine. Il pressentait qu'elle étail capable de marclsr sur le corps de son p[^]re pour aller au bal, et il n'avait tu la

The text on this page is estimated to be only 14.36% accurate

« L'absence de la PEKB GOFUOT » de jouer le rôle d'un raisonneur, ni le courage de fût déplaire, ni la Terlu de la quitter. — Elle ne me paraissait jamais d'avoir eu raison contre elle dans cette circonstance, se dit-il. Puis il commenta les paroles des médecins, il se plut à penser que le père Goriot n'était pas aussi d'ingérence malade qu'il le croyait; enfin, il ennuia des raisonnements assassins pour justifier Delphine. Elle ne connaissait pas l'état dans lequel était son père. Le bonhomme lui-même la renverrait au bal, si elle l'allait voir. Souvent la loi sociale, implacable dans sa formule, condamne là où le crime apparent est excusé par les innombrables modifications qu'introduisent au sein des familles la diversité des caractères, la diversité des intérêts et des situations. Eugène voulait se tromper lui-même, il était prêt à faire à sa maîtresse le sacrifice de sa conscience. Depuis deux jours, tout était changé dans sa vie, la femme y avait jeté ses désordres, elle avait fait pâlir la famille, elle avait tout conduit à son profit. Rastignac et Delphine s'étaient rencontrés dans les conditions voulues pour éprouver l'un par l'autre les plus vives jouissances. Leur passion bien préparée avait grandi par ce qui tue les passions, par la jouissance. En possédant cette femme, Eugène s'aperçut que jusqu'alors il ne l'avait qu'« désirée, il n'avait aimé qu'au lendemain du bonheur, l'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir. Infamie ou sublime, il adorait cette femme pour les voluptés qu'il lui avait apportées en dot, et pour toutes celles qu'il en avait reçues; de même

The text on this page is estimated to be only 12.60% accurate

yfi SCËNI» DE LA VIE PARtSIKNNR donner m^ preuve de
TOtre affeclion, nous court — Eh bien! oui, dit-elle, mais apr^lfthol. Mnn
bon EuK&oe, sois gentil, ne me fais pas do morale, vîpns, lu parlireni.
Ëuf^ne resta silencieux pondant ubb Krtie du chemin. — yu avtz-vuus
doncT dit-elle. — J'entends le r.'ilo de voire p&re, répondtt-i! avec l'aci'ent
de la râcherie. Et il se mit h raconter avec la chaleureuse éloquence du jeune
Sge la ftroce action i laquelle madame de Restaud avait élé poussée par la
vanité, la crise morlelle que le dernier dévouement du père avait
détercainée, et ce que coûterait la robe lamée d'Anaslasie. Delphine pleurait.
— Je vais Ctre laide, pimsa-t-elle. Ses larmes se séchèrenL J'irai garder
mon père, je ne quitlerai pas son cheVBl, reprit-elle. — Ah ! te voilà
comme je te voulais, .s'écria ItastigDsc. Los lanternes de cinq cents voitures
éclairaient les abords de l'IiOtel de Bi'auséHiiL D(i chaque Cale de la porte
illuminée piaffait un gendanne. Le grand monde affluait si abondamment, et
chacun mettait laut d'empressement à voir cette grande femme au moment
de sa chute, que les appartements, situés au rez-de-chaussée de l'hôtel,
étaient déjà pleins quand madame do Nucinffen et Rastignac s'y
présentèrent. Depuis le moment oîl toute te cour se rua chez la grande
Mademoiselle, ft qui ifluis XIV arrachait son aniatit, nul désastre de cœur
ne fut plus éclatant que ne l'était celui de madame iJe'BeauKfant. En cette
circonstance, la denii&re fille delà ijuBsl royale maison de Bourgogne se
montra supérieure ^ sot mal, et domina jusvju'a son dernier moment le
mond^ iluirt elle n'avait accpté les vanités que pour les feîré ■^fnir au
triomphe de sa passion. Les plus belles fem

The text on this page is estimated to be only 13.50% accurate

F LR PÈRE GORIOT S77' Kn**!! à^ Paris animafoat les salons de lenra Miettes c; d6 IfurM sourires. Les hommes les pins distingués de la cour, les ambassadeurs, le« ministres, les gens illuslrés un tout genre, chamarres de croix, de plaques, d« (dons muticolorés, se pTossaient autour de la vicomtesse. L'orchestre faisait résonnai les motifs de sa musique sous les lambris dorés de ce palais, désert pour sa reine. Madame de Beauséant se tenait debout devant son premier salon pour recevoir ses prétendus amib Têtue de blanc, sans aucun ornement dans ses cheveux simplement nattés, elle semblait calme, et n'afBchait ni dtiuleur, ni fierté, ni fausse joie. Personne ne pouvait lire dans son Sme. Vous eussiez dit d'une Niobé de marbre. Son sourire à ses inlimes amis fut parfois railleur ; mais elle parut & tous semblable h elle-même, et se montra s) bien ce qu'elle était quand le bonheur la parait de ses rayons, que le.s plus insensibioâ l'admirèrent, comme les jeunes Romaines applaudissaient le gladiateur qui savait sourire en expirant. Le monde semblait s'être para pour faire ses adieux à l'une de ses souveraines. — Je tremblai'^ que vous ne vinssiez pas, dit-elle h Bastiguac. — Madame, répondll-il d'une voix émue en prenant cè inot jxiur un reproche, je suis venu pour rester li dernier. — Bien, dit-elle en loi prenant la main. Vous êtes peut-être ici le seul auquel je puisse me fier. Mon ami, aimez une femme que vous pui.ssitz aimer toujours. N'en abandonnez aucune. Elle prit le bras de Rastignac et le mena sur un Dapé, dans le salon où l'on jouait. — Allez, lui dit-elle, ehej: le marquis. Jacques, mon balet de chambre, vous y conduira et vous remettra u a pour loi. Je lui demande ma correspoudande. 11

The text on this page is estimated to be only 13.54% accurate

S78 SCÊSEa OB tA TtE PABÎSIENTK TOUS la remettra toul
enlièrn, j'aime h le croire. SI toos ■rez mes lettre.<z lui, remit une botte i
l'étudiant, et loi dit: — Elles y sont toutes. Il parut vouloir parler i Eugène,
soit pour le questionner sur les événements du bal et sur û vicomtesse, soit
pour lui avouer que déjà peut-être il était au désespoir de son marieve, me il
le fut plus tard ; mais un éclair l h parler. *Je ne verrai plus jamais ni Paris
ni le monde. A cinq heures du malm, je vais partir pour aller m'easevelir au
fond de la Normandie. Depuis trois heurm*

The text on this page is estimated to be only 13.07% accurate

Bpr^ LR PÈRE GORIOT !T9 inWi, j"ai été obligée de Tairn mes
pr^piiratr

The text on this page is estimated to be only 9.12% accurate

■^fltrr ECËNES dîl la VtE i>AltISIE»NR te fit madame île Nucin^n. La cumtossn èlait tiia^f^ittie livM: tous ses tJiumaiils éUlès, qui, pour L'Ile, élaïortbrSIbdU sans duule, nWo k'S porluit |JOur la dernière Tûis. Quelque puissiiDls que fusîL'tiL nou orgueil et son amour, elle ne soulcuaii (la^ hli'n les regards de son mari. Cfl Apectaole n'ûluit pas île iisiun' è rendre les pensées de Da^ligiiac moins tristes. S'il avait revu Vautrin dans In colonel il^lien, I) revit alors, sous lias diamants des deux sœurs, le ^abat sur lequel grisait le père Goriot. SOii iit^ tilude ftiélancoliqOe ayant trompé la ricointesse, elle lU; rôтира 80U bras. — ÀIibï ! îe ne veux pus tous coûtoi un plaibir, diti Eugène fut bientôt réclamé par Delphine, heureusode l'eDet qu'elle produisait, et jalouse de mdtre aux ; de Titudiant les hommages qu'elle rucumllait dauti o« monde, ob elle espérait 6tre adoptée. — Comment trouvez-vous Nasie T lui dît-elle. — Elle a, dit Bastignac, escompté jusqu'à la mort de son père. Vi-rs iualre heures du matin, la Toule des salons corn* men';ait à s'éclairdr, DientAl lu musique fiesefitpluf eiiteudro. La duchesse de Langeais et Basllgnac se troavèrent seuls dans le grand salon. U vioaminsse, croyam A'y rencontrer qoe l'étudiant, y vint aprfes avoir dit adieu mon»eiir de Seausëani, qui s'alla coucher en lui ré"pétanl: — Vousevei: tort, ma chère, d'aller vous enfermer à votre flgo 1 Restez donc avec Mous. En voyant la duchesse, madame du Bcauséam ua ^\A^letiir une exclamation. - ie vous ai devinée, Clara, dit madame do LenneiaiS. is partez pour ne plus revenir ; mais vous ne partîrîâ aans m'a voir entendue etsaiinquenous noussorons

The text on this page is estimated to be only 10.61% accurate

I LE P?.nt «)ItIOT SSI SDtnpTisKt. Kllfi pril SOL amie par le
(rrus, .remmena dans le salon toisId, et IS, la regardant avec des InrniOM
Jans lea yeux, elle la serra dans ses bras et la bam sur (es jouM. — Je ne
veiir pas Tous quitler froidement, ma ch&re, ce serait un ren-ords trop
lourrt- Tous pouvez compLer sur moi comme sur vous-même. Vous avez été
l,Tanile c« soir, je me suis sentie difine dp voUs, ei veux voua le prouver.
J'ai eu des tors envers vous, je n'ai pas toujours été bien, pardonnez- m Oi,
ma chfere: je désavoue tout ce qui a pu vous blesser, je voudrais reprendre
mes paroles. Une même douleur a réoiii nos flmes, et je ne :

The text on this page is estimated to be only 11.64% accurate

KEKSS M LA. VIE PARISIENNR W ^fJBuquer, pnr un temps bumide et Groid. Son éi n s'achevait. — Nous ne MUTcmn» pas le pauvre père Goriot, lui ditBiaachon quand liulignae entra chei — Mon ami, lui dit EugÈnp après aroir n^ardé h vieillard endonni, va, poursuis ta destinée modeste h i»quelle tn bornes tes désirs. Moi, je suis en enfer, el il (autque j'y iTste. Quelque mal que l'on (ndise du mondt^, CTOia-le! il u'j a pns de Jurénal qui puisse en peindre l'horreur couvprlo d'or et de piiiireries. Le li'nd-n médecine, H cependant nous ne pouvons pas camer de combattre le mal. I felUoir lui donner dea soins coûteux. Nous serons bien ses garde-malade; mais je n'ai pas le sou, moi. J'ai retourné ses poches, fouillé ses armoires : zéro au quoUenl. Je l'ai quesliuané dans un moment oii il avait sa tête, il m'a dit ne pas avoir un liant h lui. Qu'as-tu, toi? — n me reste vin^ flânes, répondit Rastignac ; mi firai les jouer, je gagnerai. — Si tu perds î — Je demanderai de l'argent h ses gendres et X S flilles. — Et s'ils ne t'en donnent pais? reprit Bianehon. Le ' plus pressé dans ce moment n'est pas de trouver de Targent, il faut envelopper le bonhomme d'un sinapisme bouillant depuis les piettsjusqu'A la moitié 4 es euL'<8n. ffil crie, il y aura de la re.wource. Tu sais oommaot o ange. D'ailleurs, Glinstoplio l'aidera. Moi, je pa»

The text on this page is estimated to be only 11.31% accurate

rLE PERE CCIRIOT ZB^ l'apothlcairu répondre de tous Ifs
miMîcamonla jiK noas J preiidroDS. Il ni malbi-ureuT que le pauvre jumme
a'ail pes été trans portable h Dolro hospice, il j lurait été mieiu. Allons,
riens, que je t'installe, et do le [uitte pas qo^ je sp aois reTcno. Les d«iii
jeunes gen.s entrèrent dsDS la chanbro où :isait le ri«illard. E:u|ième fut
elTrajé du chaugroient de lette fiaee convulsée, blanche et prorondémeal
débile. — Et> bien, papa T lui dll-il bd se penchant sar le Tabal. Goriot lera
sur Eu^oe des youi temea et le regarda iwt atteubvement sans le
reconnattre. L'étudiant ne outint pas ee spectacle, des larm£« humectèrent
ses eux. — Bianchon, ne faodrait-il pas des ridpauï nui telâlres? — Non, les
circonstances atmosphériques na l'afTeoBDt plus. Ce serait trop heuroux s'il
avait chaud ou froid, léanmoins il nous Taul du Teu pour Taire les tisanes et
fféparer bien des choses. Je l'euTerrai des ralourdes qui ous serriront
juscju'à ce que nous ayons du bois. Hier t cetlfl nuit, j'ai brûlé le tien et
toules les moUes du «uTre homnip. Il Taisait humide, l'eau dégouliait des
aura. A peine ai-je pu sécher la chambre. Chrislophe a balayée, c'est
vraiment une écurie. J'y ai brûlé du *nièiTe, ça puait trop. — Mon Dieu l
dit RasligTiap, mais ses flle» f — Tiens, s'il le demaudo à boire, lu lui
donneras de J eci, dit riuterne, en montrant à Kastignac un grand pot tanc.
Si tu l'entends se p'aindre et que le rentre soit ttaut* et dur, tu te Teras aider
par Christophe pour lui Smintslrer... tu sais. S'il avait, par hasard, une
grande tallelion, s'il parlait beaucoup, s'il avait euQu un petit rin de
démence, laisxe-le aller. Ce no sert pas un znau

The text on this page is estimated to be only 11.82% accurate

I tSi SCÈNES DE LA VIB rARISIBNM vais sigae. Mais ^nvoii?
Chrlistopho à t'bospice Cocbln Notre médecin, mon camarade ou moi, nous
viendriontl lui appliquer dm moxas. Nous avons fait, ce matin, (leth I daul

The text on this page is estimated to be only 10.25% accurate

I LE PEHF. GORIOT 28S I rw peHte DeiphÎDf ! Nasie ! Ma parole il'honuour, dit I Têlfeve fia médecine, c'élaïi h foudre en larmes. I — Delphine, dit le vieillard, elle est là, n'tist-ce p»wT ie te savais bien. Bt sas yeux recouvrèrent une activilô I folle pour regarder les murs et la porte.) — Je dc>sc8a4.s dire à Sylvie de préparer les sinapiKmmit, I oria Bianchon, le momenl e^t favorable. I Bastignac resta seul près du vieillard, assis au pînd du [lit. les yeux fixes sur cette tËte effrayanle et doulouloureuse à voir, — Sladnme de fieauséant s'enfuit, c

The text on this page is estimated to be only 11.85% accurate

no SCENES DB LA VIE PAKISIENNE Il s'itD alla, laiïsau
Kiiij^ètifi seul avec le vidllard, el dans rapgrétatmsiou d'une crise qui ne
larda pas à se déclarfir. — Âh ! c'est voua, mon cher enfant, dit le père
Goriot ' en reconnaissant Eugèoe. i — Alieï-vous mieuiT demanda l'étudiant
en lui prenant la main. I — Oui, j'arais la tSte serrée comme dans un élau,'
mais elle se dégage. Are2-TousTumf)sQlles?Elle«voDl venir bientôt, elles
accourroDt aussildt quVII^s me snuront malade, elles m'ont laat soigu'^ rue
de la Jussienne! Mon Dieu l je youdrais que ma chambre fût propre poni
les recevoir. Il j^ a un jeune bomme qui m'a brûlé toulei mes moïtes. —
J'entends Cbrislophe, lui dit Eugt'ine, il vous monta dn Dois que ce jeune
homme vous envoie. — Bon I mais cemment payer le boisïje n'ai pas un
eoii, mon enfant. J'ai toul donné, tout. Je suis à la cbnrité. La robe lamêe
était-e[le twile au moins? (^1 je souffre I) Merci, Christophe, Dieu vous
récon pensera, mou garçon ; moi, je n'ai plus ri«n. — Je le payerai bien, toi
et Sylvie, dit Èugèus à l'oleltle du gari^on. — Hes Biles voue onl dit
qu'elles «liaient venir, n'estce pas, Christophe? Vaa-y encore, je te donnerai
cent sous. Dis-leur que je ne me sens pas bien, que je voudrais lea
embrasser, les voir encore une Tois avant do mourir. Dis-leur cela, mais
sans trop les effrayer. Christophe partit sur uu Eigue de Itastiguac. — EWaa
vont venir, reprit le vieillard. Je les coudas. Celte bonne Delphine, si je
meure, quel chagrin je causerai I Nasie, au&si. Je ne voudrais pas mourir,
pour pas les faire pleurw. Mourir, uoa t>on Eugène, c'est "1 i

The text on this page is estimated to be only 11.75% accurate

^M 'jS, PEKS GORIOT 287 ^Eb t'lii!i les roir. Li où l'on s'en va, je m'enauit^ral liivn. Pour Qù père, feafer, c'esl d'ûcre sans ODiaols, ut J'ai déjà Tnit mou apprentùsage depuis qu'elles aont niariéw. Mon paradis était rue de la lussienne. Dites dODO. « J0 Tais en paradis, je pourrai -evenir sur terre en esprit autour d'elit«s. J'ai entendu dira tlo ces choeos-là. Sontelles vraies? Je crois les »oir eo ce momenl telles qu'elles étaient rue de la Jus«ienne. Elles descendeienl le matin. Bonjour, papa, disaient-elles. Je les prenais sur mes genoux, je leur faisais mille agaceries, des niches. Klles me caressaient gentiment. Nous déjeunions lau« les matins ensemble, nous dînions, enûn j'étais pèr«i je jouissais de mes enfants. Quand elles étaient rue de la iussienne, elles ne raisonnaient pas, elles ne savaient rion du monde, elles m'aimaient bien, llou Dieu I pourquoi ne sont-elles pas toujours restées petites! {Oh I je souUVe, la tête me tire.) Ah 1 ah 1 pardon I mes enranUl Je souQTre horriblemeni, et il faul que ce soit de la vraie douleur, TOUS m'avez rendu bien dur au mal. Mon Dieul si j'avais seulement leurs mains dans les miennes, je ne sonlirais point mon mal. Croyez-vous qu'elles vienuenll Christophe est si bêla î J'aurais dû y aller moi-oiSme. Il va les voir, lui. Hais vous avez été hier au bal. Ditt«moi donc comment elles elalentl Elles ne savaient neh de ma maladie, n'est-ceT Elles n'auraient |ins dansé, pauvres petites I Oh I je ne veux plus être malade. Ell«a oui encore trop t>esoinde moi. Leurs forlunwi sont compTumises. Et ï quels maris sont-elles livrées ! Guérissatnioi, guérissez-nioi I (Oh I que je louffre I Ab ! ata ! ab 1) Voyei-vous, il faut me guérir, parce qu'il lenr faut di3 l'argent, et je sais où aller en gagner. J'irai faire d« l'amidon eu aiguilleN à Odes»a. Jt^ suis un maliu, je| gueraï ues millions. (Oh 1 je souffru trop I) Goriot «aida le silunce pendaul un niooieul.

The text on this page is estimated to be only 9.30% accurate

8CENK M LA VTİ PARfiWftWlt ^Ks8 ^^■rui.^snnt fairf Luu»
nef. eflurts pour riissumtjler aes Torcns ^^KfeBn iiMSijpportst v(>nii lul-
mdnie, et l'a dit wrnime ça :Monsieur Goriot se nieurl, eh bien, '«'est ce qu'il
a dn niieux h faire. J'ai besoin do madttmo , ce ffloisieur là. J'allais sortir,
lor^iue madame est entrée d. l'aulicliarribn' par urin porte qure va plu» mal
qtiaiid ello me sonnera. Pour une mauvaise nouvelle, il esl toujours temps
de la lui dire. J'ai eu beau prier ! Ah ! cuio ! j'ai demandé A parler à
monsieur le baron, il éUul soni, — Aucune de ses filles ne viendraitl s'écria
R Je vais écrire il toutes lil^u^. — Aucune, répondît li' vii-illard en se
dressant si I Béuul. Elles ont des affuiri's. i>lle» dorment, elli

The text on this page is estimated to be only 13.53% accurate

LE PBRE GOniOT 2«9 fendront pas. Je le savais. Il faut mourir pour savoir) que c'est i^ue des enfants. Ah I muo ami, dp vous lariPX pas, a'ajez pas d'enfanlsl Vous leur doonr^ la rifi) Il3 TOUS donnent la mort. Vous les Taites entrer dans le monde, ils tous en chassent. Non, elles ne viea droDI pas! Je sais cela depuis uix ans. Je ma le disais luelquefois, mais je n'osais pasy croire. Une larme roula dans chacun de ."les]>eux, sur la borne rouge, sans en tomber. — Ah ! si j'étais riche, si j'avais gardé raa Tortune, d ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me :beraienl les joues de leurs baisers I je demeurerais ns un hOtol, j'aurais de belles chambres, des domes|ues, du feu h moi ; et elles seraient tout en larmeSi vec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais eu. L'argent donne tout, même des filles. Oh ! mon arinl, o[i est-il T Si j'avais des tré-^rs h laisser, elles me inséraient, elles me soigneraient ; je les entendrais, je ! verrais. Ah l mon cher enfant, mon seul enfant, j'aimu lieux mon abandon et ma mis&rel Au moins quand un islheureux est aimé, It est bien sûr qu'on l'aime. Non Toud rais être riche, je les verrais. Ha foi, ijuûsaitf [les ont toutes les deux des cœurs do roche. J'avais trop amour pour elles pour qu'elles en eussent pour moi a père doil Être toujours riche, il doit tenir ses enfants i bride comme des chevaux surnois. Et j'étais k ge>ux devant elles! Les misérablesl ailes couronnent dilement leur conduite envers moi depuis dix ans. Si vous riez comme elles étaient aux jictiis soins pour moi dan-s 6 premiers temps de leur mariage! (Ohl je souOre un > ■uel martyre I) Je Tenais de leur donnera chacune près buit cent mille &anci, elles ne pouvaient pas, ni ' urs maris non plus être rudes avec moi. L'on me rewait: « Mon bon père, par ici; mon cher pèie, par là. ■

The text on this page is estimated to be only 10.65% accurate

I JM SCÈNES BE tA Vti: PAW6IEKHK Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin jr dînais avpc leurs maris, qui me traJUietil avec consiitwr' tion. J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pouiquoi ça? le n'aTais rien dit de mes affaires. Va hommo qui Uonae huil cent mille Trancs h aes filles était un bomm» k soigner. El l'on était aux petits minR, c'était pour mon arpent. Le monde n'est pas beau. J'ai vu cela, moi ! L'on me menait en voilure au spectacle, et je restais comme je voulais «ux soirées. Enfin elles : (Usaient mes tilles, et elles m'avouaient pour leur père. J'ai encore ma finesse, allez, et rien ne m>st échappé. Tout a éiéA fiou adresse et m'a percé le cœur. Je vuvais bien que c'étaient àes (rimes i mai» le mal était sans mède. Je n'éuis pas ehei: elles aussi h l'aise qu'à la table d'en Les. Je ne savais rien dire. A.us^ quand quelquesous de ces gens du monde demandaient b l'oreille de mes gendres : — Qui est-ce que ce monsieur-Ift f — Cm! lo père aux écus, il est nctie. — Ah I diable ! disailou, et l'on me regardait avec le respect dfl aux écus. Mais si je les gSnaiss quelquefois un peu, je racbelais bien mes défauts l D'ailleurs, oui donc est parfait 7 (Ha tMe est une plaie I) Je soulTre en ce moment ce qu'il faut souffVir pour mourir, mon cher monsieur Eugène, eli bien! ce n'est rien en comparaison de ladouleur que m'a CHOséi le premier ret^.ard par lequel Ana.staaie m'a fait comprendre O'id je venais do dire une bfitLse qui rbumî' liai : son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su. tint quefé* ta'S de trop sur torre. Le lendemain, Je suis alM olim belphine pour me consoler, et voilft que j'y fais iBie btMise qui me l'a mise en coU^rn. J'en suis devenu comme Ifou. rai été huit jours ne sachant plus ce que j» di - taire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de Jeurs n^ ^ Dchus. Et me voUA h la porte de chei mes filles, 0

The text on this page is estimated to be only 14.26% accurate

PERf cor;--: S!lî non Dieu! pnisquA tu connais les mls^rm, les
souiftnncps que j'ai endurées; puisque tu as compté les coups

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

SCENES DE LA VIE PAmstENNE uujours étâ on hiver ici ;
Jen'ai plus eu que des chngr\ns il dévorer, et je les ai dévorés ! J'ai vécu
pour ôire humilié, insulté. Je les aime lanl, que j'avalais tous les arfronts par
lesquels elles meveaîûienl UDe pauvre petite jouissance honlei.se. Un père
se cacher pour voir ses ûlles! Je leur ai donné ma vie, elles De me donne-'
root pas une heure aujourd'hui I J'ai soiT, j'ai faim, le cœur me brûle, elles
ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens. Hais elles
ne savent donc pas ce que c'est que de marcher sur te cadavre de son père?
Il j' a un Dieu dans les cieui, il nous venge malgré nous, nous autres pèro.s.
Oh! elles viendront l Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un
dernier boiser, le viatique de votre père, qui priera Dieu pour vous, qui lui
dira que vous avez étû de bonnes filles, qui plaidera pour vous I Après tout,
vous êtes innocentes. Elles sont innocentes, mon ami ! Dites-le hien h tout
le monde, qu'on ne les inquiète pas h mon sujet. Toutes! de ma faute, je les
ai habituées è me fouler aui pieds. J'aimais cela, moi. Ca ne regrade
personne, ni la justice humaine, ni la justice divine. Dieu serait injuste s'il
les sondamnait à cause de moi. Je n'ai pas su me conduire, j'ai fait la bêtise
d'abdiquer mes droits. Je me serais avili pour elles! Que voulez-vous t le
plus beau naturel les meilleures âmes auraient succombé è la corruption de
cette facilité paternelle. Je suis un misérable, je suis justement puni. Moi
seul ai causé les désordres de c filles, je les ai gStées. Elles veulent
aujourd'hui le plaisir, commes elles voulaient autrefois du bonbon. Je leur ai
toujours permis de satisfaire Itrurs fantaisies de jeunot filles. A quinze ans,
elles avaient voiture l Rien ne leur a résisl*. Moi seul suis coupabto, mais
coupable par ^L amour, ^eur voix m'ouvrait le c«eur.Je les entends /?lIm
^H Tiennent. Oh I oui, elles viendront. La iwi veut qu'ui

The text on this page is estimated to be only 15.20% accurate

LE ftUR GOBIOT 293 ïïpne voir mourir son pfrn, la loi est pour moi. Puis ja ne coûtera qii'noe coursp. Je la payerai. Écrivez-leur que j'ai des niillioDS à leur laisser! Parole d'houDeur. J'irai faire des pSlcs d'Ilalie h Odessa, Je coDuais Is maiiiièff'. Il y a, dans mon projet, des millions h gagner. Per^unoe n'y a pensé. Ça ne se gStera point dans la Iraiisporl comme le blé ou comme la farine. Eh! eh! l'itmidon? il y aura là des millioas! Vous ne mentirez pas, dites-leur des millions, et quand même elles viendraient par avarice, j'aime mieux Ctre trompé, je les verrai. Je veux mes Slles I je les ai faites! elles sont à moi Idil-ilen se dressant sur son séant, en montrant i. Eugène une t^te dont les cheveux blancs étaient éparés et qui menaît par tout ce qui pouvait exprimer la menace. — Allons, lui dit Eugène, recounhez-vous, mon bon p&re Goriot, je vais leur écrire. Aussilât que Bjancon sera de retour, j'irai, si elles ne viennent pas. — Si elles ne viennent pas? répéta le vieillard en sangloiait. Mais je serai mort, mort dans un acc^s de rage, de rage ! La rage me gagne ! En ce moment, j« vois ma vie entière. Je suis dupe! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé ! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas. Plus elles auront lardé, moins elles se décideront à me faire cette joie. Je les connais. Elles n'ont jamais su rien deviner do mes diapriiis, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront p.is plus ma mort ; elles ne sont seulemeol pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois, pour elles, l'habitude de m'ouvrir les entrailles a ôté du pris a tout ce quBju faisais. Elles auraient demandé Ji me crever les yeui, je leur aurais dit : ■ Crevez-les ! s Je sui» trop tiôie. Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toi^ours se faire valoir. Leurs enfants me

The text on this page is estimated to be only 11.95% accurate

^ wnii GCËNBg OK LA VIE PAUSÆXNS I VfingeroDt. Mais c'est dans leur lûlérêt du venir Venez-les donc qu'elles ctimprumelleiit leur agonie Ellus commelleat tuus les crimes en un seul. Hais allez iloDc, dites-leur donc que, ne pus venir, c'est un parricide I Ell(.« en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi: allé! Nasiel hë! Delphine Iveoez it volrc père qui a élé si bon pour vous et q\ n souffte J s Rien, personne. Mourrai-je doue comme un chienf Voilà ma récompense, l'abandon. Ce sont des iofAmes, des scélérates ; jo les abomines, je les maudis ; je me relèverai la nuit de mon cercueil pour les remaudire, car, enGn, mes amis, ai-je tort? elles se conduisent bien mail hëinT Qu'est-ce qiie je dis? Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là T C'csi la meilleure des deux. Vous êtes mon fils, Eugène, vous I aimez-la, so^ez un père pour elle. L'autre est bien malheureuse. Et leur fortune! Ah! mon Dieu! j'expire, je souffi!re un peu trop : Coiipez-moi là tête, laissez-moi seulement le cœur. CbrJslopbe, allez chercher fiianchon! s'écria Eugène épouvanté du ciiracLërQ que prenaient tes plaintes et les cria du vieillard, et Tameuez-moi un cabriolet. — Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, jp vous les ramènerai. — De force t de forra 1 Demandez la garde, la ligne, tout I tout, dll il en jetant à Eugène un dernier regard oïl brilla laraison.Dilt-s au gouvornemenl, au procureur du roi qu'on me les amène, je le veux! — Mais vous les avez maudites. —

The text on this page is estimated to be only 11.96% accurate

^P 1.B PEHE GORIOT ^%oiis remercier, mais je n'ei rleu à voua
donnnr quu les bénédictions d*un mourunL Ali! j" vrmilrals itii moins voir
Delphine pour lui dire di: m'aoi|U'ttire8lei tranquille, ne vous agitez pas, ne
puusec yaa.

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

w SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE Np pas les voir, voilà
l'agonie I Vous allez les voir. — Vraiment cria le vieillard égaré. Oh! les voilà! je
vrai? |ps voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien! oui, je ne
demande plus à vivre, je n'en binais plus, mes peines allaient croissant. Hais
les voir, loucher leur robes, au lieu de rien que leurs robes, tout bien peu; mais
que je sente quelque chose d'elles! Faites-moi prendre les cheveux... vpus...
Il tomba le tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses
mains s'agitaient sur la couverture i comme pour prendre les cheveux de ses
tempes. f — Je les bénis, dit-il en faisant un effort... bénis. I Il s'affaissa tout
à coup. En ce moment Bianchon entra, ^ J'ai rencontré Christophe, dit-il, il
va l'amener une voiture. Puis il regarda le malade, lui souleva de force les
paupières, et les deux étudiants L'4 lui firent un œil sans chaleur et terne. — Il
n'en reviendra pas, dit Bianchon, je ne crois pas. Il prit le pont, le teta,
mit la main sur le cœur du bonhomme. — La machine va toujours; mais,
dans sa position, c'est un malheur, il vaudrait mieux qu'il mourût! — Ha foi,
oui, dit Rastignac. — Qu'as-tu donc? tu es pâle comme la mort — Mon ami,
je viens d'entendre des cris et des plaintes. Il y a un Dieu! Oh! oui! il y a
un Dieu, car il nous a fait un monde meilleur, ou notre terre est un non-sens.
Si ce n'avait pas été si tragique, je fondrais en larmes, mais j'ai le cœur et
l'estomac horriblement serrés. — Dis donc, il va falloir bien des choses; où
prendra-t-on l'argent? dit Rastignac en sa montre. Tiens, me la vole en gage. Je
ne veux pas m'entendre raouter, par j'ai peur d'en perdre une mienne! Ufit

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

^M LE PÈRE GORIOT S97 BRttends Christophe. Jg ii'ai pas unJiard, il fauika paym mon cochor bu rolour. Itasiignac sn précipita dans l'escalier, et partit pour aller rut' du Heldur, chez madame do Bcstaud. Pendan', lo chemin, son imm^nation, frappée de l'iioirible spe^i lacie dont il avait été témoin, é(^aulla son indignation. Quand il arriva dans l'an lich ambre et qu'il demanda madame de Bestaud, on lui répondit qu'elle n'était pai visible. — Mais, dit-il au valet de chambre, je viens de la par , de sou pftre qui so meurt — Monsieur, nous avons de monsieur le comte les ordres les plus sévères... — Si monsieur de Rostand y est, dites-lui /ions quplle ciriwnstanco se trouve son beau-pf^re et prévenPz-le qu'il faut que je lui parlée l'instant mPme. Eugène attendit pendant longtemps. — Il se meurt peut-être en ce moment, pensail-il. Le valet de chambre l'introduisit dans le premier salon, oh monsieur de Itestaud regut l'etudfaat debout, sans le taire asseoir, devant une cheminée où il n'y avait pas de l'eu. — Monsieur le comlB, lui dît Rastignac, monsieur votre beau-père expire en ce moment dans un bouge infâme, sans un Irard pour avoir du bois; il est nactement à la mort et demande à voir sa fille... — Monsieur, loi répondit avec froideur le comte dp Boslaud, TOUS avez pi: vous apercevoir que j'ai fort peu de tendresse pour monsieur Goriot. Il a compromis son caractère avec madame de Restaud, il a lait le malheur do ma rie, je vois en lui renoemi de mon repos. Qu'il meure, qu'il vive, tout m'ejrt parfaitement indifférent. Toili qupl» sont mes senlimrnls A sou ^ard. L« monde pourra me blâmer, je méprise t'opinVon. J'ai maijilenani

The text on this page is estimated to be only 9.55% accurate

suit BCENXS DB LA VIE PABBIENCTK des chos[^] plu»
imyrtaûtA i. accomplir qu'%' m'occuper de eu quo pensBront de moi des
sots ou des iadiltenu. Quant à madauo de Reiiiaud, elle est taors d'éljit de
sortir. D'ailleurs, je ae veux pas qu'elle 'luit sa maison. Dilos h son père
qu'aussilAt qu'elh aura rempli ses dt>voirs envers moi. envers mon enfant,
elle ira lo voir. Si elle aime son père, elle peut être libre dans quelques
instants... — Moasif>ur le oomtp, ii ne m'appartient pas de juger de votre
conduite, vous aies le mattre de votre femme; mais je puis compter sur
voUe loyauté; eh bien, prumeltMZ-moi seulement de lui dire que »où père
n'a pas un jour à vivre, et l'a déjà maudite eu ne la voyant pas & son cbevet
I -[^] Dites-le-lui vous-même, répondît moDEieur de Restaud frappé des
sentiments d'iudi({uation que trahissait l'accent d'Eugène. Baslignai; entra,
conduit par le comte, dans le salon où se teoiiit babitueilement la comtesse :
il la trouva noyôe de larmes, et plongée dans une bergère comme une
femme qui voulait mourir. Elle lui fit pitié. Avant de regarder Bastignac,
elle jeta sur son mari de craintifs regards qui annonçaient une prostration
complète de ses forces écrasées par une tyrannie morale et ptqrsique. Le
comie bocba ta léle, elle se crut encouragée h. parler. — Monsieur, j'ai tout
entendu. Dites à mon père que s'il connaissait la situation dans laquelle je
suis, il me pardonnerait. Je ne comptais pas sur ce hupjilice, il est au-dessus
de mes for>[^] monsieur, mais je résislwai jusqu'au bout, dit-elle h sou mari.
Je suis mère. EUW b mon pèrp que je suis irréprochable envers lui, nvi([^]ré
les appareuueb, crut-i-ulle avec dusespuir k l'éttt

The text on this page is estimated to be only 14.01% accurate

^B LE FÈRE GORIOT 299 ^■Eugène salua les doux é|>oiix, en devinant l'horribla crise dans laquelle était la Temme, et &e relira stupéraiL Lh ton de monsieur de Rostand lui avait démontré l'inutilité de aa démarche, et il comprit qu'AnaKlasie n'était i}\ua libre. Il courut chez madame de Nuciugen, et la trouva ilans son liL — Je suis souffrante, mon pauvre ami, lui dit-elle. J'ai pris Iroid en sortant du bal, j'ai peur d'avoir une fluxioB

The text on this page is estimated to be only 13.78% accurate

^^BOO SCÈNES DE LA VIE PAIUSIRNKE ^^K Eugène, h'-
ureux lie pouvoir anoonaT au moribond lu ^^Epréscnce d'une de ses tilles,
arriva presque joyeux rue ^FSïeuve-Sainl(>-Geneviève. H Touilla dans la
bourse pouf ^B pouvoir paypr immédial^meiit son cocher. La bourse " de
ceint ji>une fcvmnc, si riche, si élégante, contenait soisaiiti'-six franis.
Parvenu on haut de i'escalier, trouva le père Goriot mainlrnu par Bianchoo,
et opéré par le chirurgien de l'hOpilal, sous les yeui du médecin. »On lui
brûlait le dos avec des moias, deroier remËde de ,ta scieuoec. reniMe inutile.
— Ijs sentcz-vousî demandait le médecin. Le père Goriot, ayant entrevu
l'étudiant, répondit Elles Tiennent, n'est-ce pasî — Il peut s'en tirer, dit le
chirurgien, il parle. — Oui, répondit Eugène, Delphine me suit. — Allons I
dit Bianchon, il parlait de ses filles, aprËs lesqui^lles il crie comme un
homme sur le pal, crie, diton, après l'eau... — Cessez, dit le médecin au
chirurgien, il n'y a plus rien h faire, on ne le sauvera pas. BianchoD et le
chirurgien replacèrent le mourant A plat sur soD grabat infect. — I) faudrait
cependant le changer de linge, dit le médecin. Quoiqu'il n'y ail aucun espoir,
il faut respecter en lui la nature humaiui'. Je reviendrai, Bianchon, dlt-JI h
»J'étudiaut. S'il se plaignait encore, mettez-lui de l'opium sur le diaphragme.
Le chirurgien et le médecin sortirent. — Allons, Eugène, du courage, mon
t^lsl dit Bianchon â Rastignac quand ils furent seuls, il s'agit de lui mettre
une chemise blanche et de changer son lîL Ta dire h Sylvie de monter des
draps et de venir nous , «ider. Eugène de^emiit. et nouva madame Veuquer
occupée

The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

LE PBRE GORIOT 301 ^^Rnettre le couvert av?c Sylvie. Aux premiers mots i(uo lui dit Bastignac, la veuve viat à lui, ea prenaat l'air ligrement doucereux d'une mari^tiFinde soupçoDceuse qui ne Toudrait oi perdre sod argent, ni fScher le consomoiateur. — Mon cber monsieur Bu^ne, répondil-elle , voua ffirez tout comme raoi que le père Goriot n'a plus le sou. Doofier des draps à un homme en train do tortiller de l'œil, c'est les perdre, d'autant plus qu'il Taudra bien en sacrifier on pour le linceul. Aussi, vous mu devez déjà cent quarante-quatre francs; mettez quarante Trancs de draps, et quelques autres petites choses, la chandelle que Sylvie vous donnera, tout cela fait au moins doux cents francs, qu'une pauvre veuve comme moi n'est pas en état de perdre. Dame, sojez juste, monsieur Eugène, j'ai bien assez perdu depuis cinq jours que le guignon s'est logé chez moi. J'aurais donné dix écus pour quD ce bonhomme-là fût parti ces jours-ci, comme vous le disiez. Ça frappe mes pensionnaires. Pour ua Tien, je le ferais porter è l'hôpilal. Enfin, mettez-vous à ma place. Mon établissement avant tout, c'est ma rie, ^^m Eugène remonta rapidement chez le père Goriot. ^^H— Bianchon, l'argent de la montro ? ^^ —Il est sur la table, il en reste trois cent soîxanlo et quelques francs. J'ai payé sur ce qu'on m'a donné tout ce que nousdevjons. La reconnaissance du Mont-de-Pieté est sous l'argent. — Tenez, madame, dit Rastignac apr^s avoir dégringolé restali(r avec horreur, soldez nos comptes. Monsieur Goriot n'a pas lonjîtemps à rester chez vous, — Oui, il sortira les fiieds en avant, pauvre hon

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

301 SCÈPES DE LA TIK PARIRIENNE homnip, dil-elle en comptant deux cenL-; rancs. d'un nîr moitié gai, moitié inélancoiui'. — Finissons, dit Rastit^nac. — Sjfirie, donnez des draps, et allez aider r«3 messieurs, là-haut. — Vous n'oublierez pas Sylvie, dit madamo Vauquer k l'oreille d'Eugtoe, voilS dmx nuits qu'elle veille. C*8 quTEug&ne eut le dos tourné, la vieille courol à sacuiânère: — Prends les draps retournés, numéro sept. Par Dieu, c'est toujours assez bon pour un morl, lui dit-elle à l'oreille. Eugène qui avait déjà monté quelques marches de l'escalier, n'entendit pas les paroles de la riftillu hîtesse. — Allons, lui dit Biancbon, passons-lui sa chemise. Tiens-le droit. Eugène se mit ft la tPle du lit, et soutint le moribond auquel Biaur.hon enleva sacbemise, et le bonhomme fit un gesla comme pour ganler quelque chose sur sa poi irine, et poussa des cris plaintifs et inarticulés, à la manière des animaux qui ont une grande douleur à exprimer. — Oh (oh I dit Bianchon, il veut une petite chaîna di cheveux et un médaillon que nous lui avons Aies lout A l'heure pour lui poser s(w moxas. Pauvre homme ! il ftul ta lui remettre. Elle est sur la cheminée. Eugène alla prendre une chaîne tressée avec des chi*. veux blond-cendré, sans doute ceux de madame Goriot Il lut d'un cAté du médaillon : Anastasie; ei de l'autre Delphine. Image de son cœur qui reposait toujours sur son cœur. Les boucles contenues étaient d'une telle Qnease qu'elles devaient avoir été prises pendant la première enTance des deux tilles. Lorsque le médaillon toucha sa I fi&itriDe, lu vieillard Kt un han prolongé qui 8iinoii(ail

The text on this page is estimated to be only 12.09% accurate

U PHIE <50M0T 3Ô3 UT le mo- 1 ^B||D«i safinfsrtinn effrayante
h voir. Cela it un desdernifirs ^" ^èiwnlLsspments de sa sensibililé, qui
semblait sn retirer au centre uiconnu d'où parlPDt et où s'adrns.spr' nos
Rvmpathies. Son visage convulsé prit une expression dw joie maladive. Les
doux étudiants, frappés de ce terribli édat d'une force de senlimpnt qui
.survivait à la ppnséi laissèrent tomber chacun dps larmes chaudes sur le
ribond, qui jela un cri de plaisir aigu. — Nasie ! Fitine ! dil-il. — Il vit
encore, dit Bianchon. — A quoi ça lui serl-il î dit Suivie — A souffrir,
répondît Rastignac. Aprè.^ avoir fait à son camarade un sigoe pour lui dilfl
de l'imiter. Bianchon s'agenouilla pour passer ses bras sous les JaiTeLs du
malaue, pendant que Rastignac en raisaitautantderauteccflédulitaQn de
passer le^ mains sous le dos, Sylviaétaitlft, prNeÎL retirer les drapsquand le
moribond serait soulevé, alln de les remplawr par ceux qu'elle apportait.
Trompé sans doule par leslarnias, Goriot usa de ses dernières forera pour
étendre les mains, rencontra de chaque rfité de Koh lit les lèW des
étudiants, les saisit violemment par les cheveux, et l'on entendit faiblement ;
— * Ah I mes anges l • Deux mo's, deux murmures accentué-s par l'fime
qui s'envola sur _cel!e parole. — Pauvre cher homme, dit Sjlvie attendrie de
cetto (txdamation oCt se peignit un sentiment suprême que le plus horrible,
le plus involoniaire des meawnges exaltait une derni&re fois. Le dernier
sourir de ce père devait Mre un soupir dfl joie. Ce soupr fui l'expression de
toute sa vie, il se trompait encjjre. Le p^re Goriot fut pieusement replace sur
son grabat, A compter de ce moment, sa phvsionomifl garda la douloureuse
emsreiute du combat qui su "ivrait

The text on this page is estimated to be only 14.10% accurate

^entf SCENES DB LA VIE PAHISIENh'K itfe la mort et la rie dans une mdchino qui n'avait plus etfite espèce de conscience cérébraln d'où résulte le sadtimentl du plaisir et dt^ la douleur pour l'ël? humaio. Ce D'élail plus qu'une question de temps pour la destruction. — Il va rester ainsi quelques heures, et mourra sans que l'on s'en aperçoive, il ne rfllera même pas. le cerdoit ôlre complètement envahi. Eu cti moment on entendit un pas de jeune femme telante. Elle arrive trop tard, dit Rastignac. Cfi n'était pas Delphine, mais Tliérèsu, sa femme de chambre. — Monsieur Eugène, dit-elle, il s'est élevé une scène violente entre monsieur et madame, à propos de l'argent que celle pauvre madame demandait pour son père. Elle s'est évanouie, le médecin est venu, il a fallu la saigner, elle criait : — Mon pèro se meurt, je veux voir papa ! EnBn, des cris à fendre l'flnie. — Assez, Thérèse. Elle viendrait que maintenant ce serait superflu, monsieur Goriot n'a plus de connaissance, — Pauvre cher monsieur , est-il mal comme ça I dK Thérèse. — Vous n'avez plus besoin de moi, faut que j'aille i mon dîner, il est quatre heures et demie, dit Sylvie qui faillit se heurter sur le haut de l'escalier avec madamâ de Resiaud. O fut une apparition grave et terrible que celle de la cointi'sse. Elle regarda le lit de mort, mal éclairé par wie si'ule chandelle, et versa des pleurs en apercevant le masque do son père oii palpilaient encore les demiert tressailiemunts de la vie. Bianchon se retira par ifisarô

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

LE PÈRE GORIOT — Je ne me suis pas échappée assez tôt, dit la comtesse de Rastignac. L'étudiant fit un signe de tête affirmatif plein de tristesse. Madame de Restaud prit la main de son père, la baisa. — Pardonnez-moi mon père! Vous disiez que ma voix vous rappellerait de l'autre tombe; eh bien! reveuei au moment à la vie pour bénir votre fille repensante. Entendez-moi. Ceci est affreux ! votre bénédiction est la seule que je puisse recevoir ici-bas désormais. Tout le monde me hait, vous seul m'aimez. Mes enfants eux-même me haïront. Emmenez-moi avec vous, je vous aimerai, je vous soignerai. Elle n'entend plus, je suis folle. Elle tomba sur ses genoux, et contempla ce débris avec une expression de délire. Rien ne manque à mon malheur, dit-elle en regardant Eugène. Monsieur de Trailles est parti, laissant une masse de dettes énormes, et j'ai su qu'il me trompait. Mon mari ne me pardonnera jamais, et je l'ai laissé le maître de ma fortune. J'ai perdu toutes mes illusions. Hélas! pour qui ai-je trahi le seul cœur (elle montra son père) où j'étais adorée ! Je l'ai méconnu, je l'ai repoussé, je lui ai fait mille maux, initialement que je suis! — Il le savait, dit Rastignac. En ce moment le père Goriot ouvrit les yeux, mais par l'effet d'une convulsion. Le geste qui révélait l'espoir de la comtesse ne fut pas moins horrible à voir que l'œil du mourant. — M'entendrait-il? cria la comtesse. Non, se dit-elle en s'asseyant auprès du lit. Madame de Restaud ayant manifesté le désir de garder son père, Eugène descendit pour prendre un peu de nourriture. Les pensionnaires étaient déjà réunis. •0

The text on this page is estimated to be only 15.05% accurate

306 — CHÂNGS DE LA VIE PARISIENNE — Eh bien, lui dit le peintre, il paraît que nous allons avoir un petit panorama là-haut — Charles, lui dit Eugène, il me semble que vous déniez plaisanter sur quelque sujet moins lugubre. — Nous ne pourrons donc plus rire ici et reprît le peintre. Qu'est-ce que cela fait, puisque Bianchon dit que le Don Quichotte n'a plus sa connaissance ? — Eh bien ! reprit l'employé au Muséum, il sera mort comme il a vécu. — Mon père est mort ! cria la comtesse. A ce cri terrible, Sylvie, Rastignac et Bianchon coururent, et trouvèrent madame de Restaud évanouie. Après l'avoir fait revenir à elle, ils la transporteront dans le fiacre qui l'attendait. Eugène la confie aux soins de Thérèse

The text on this page is estimated to be only 12.51% accurate

^H u rcu souOT 307 ^^ h hoM» Tflle de Pim, ^eat qu'en f*m y
naAn, ; viwn, j mcm tt ans qoR pen cmoe bsse attPDtk» k vous. PmfitoD:-
dow des nvaOgfs à la dvilisatioD. Il v n soïanie morts aufonnfliiî, tou1«i-
tois tous apilOTCT sur les bècatombes pniswiinesîQwlpp^re Goiiot soit
cn-Yt, tant miem pour lui t Si tous l'arioriez , allez le gnrdr et laissn^oQS
manga tranquillemcnl, nous autres, — Oh ! oui, dît la veure, tant mieui pour
lui qu'il soit mon l It paratt que le pauvre homme a*ail bien du
d^sagrcaent, sa Tie duranl. Ce fui la seule oraison funèbre d'un Cire qui.
pour Fiigène, représentait la Paternité. Les quinze pensionnaires se mirent à
causer comme h rordinaire. Lorsque Etifiène elBianchon eurent mangé, le
bruil des fourchelli'S m des cuillers, les rires de la conversation, tes diverses
eipressons de ces figures gloutonnes et indifférenles, leur insouciance, tout
les glaça d'horreur. Ils sortirent pour aller chercher un prèbre qui vellISl et
priflt pendant ta nuit près du mort. Il leur fallut mesurer les derniers devoirs
h rendre au bonhomme sur le peu d'argent dont ils pourraient disposer. Vers
neuf heures du soir, le corps fut placé sur un fond sanglé, entre deux
chandelles, dans celtB chambre nue, et un praire vint s'asseoir aupri's de
lui. Avantdesecoucher. Rastignac, ayant domaiidé des renseignements à
l'ecclésiastique sur le prix du snrviai h faire et sur celui des convois, écrivit
un mot au baron de Nudngen et au comte de Restaud, en les priant
d'envoyer leurs gens d'affaires afin de pourvoir h tuua les frais de
l'enlerrement. Il leur dépêcha Chrlslopho, puis il se coucha et s'endormit
accablé de fatigue. 1^ lendemain matin Bianchon et Rastignac furent
obligé» d'aller déclarer eux-même le décès, qui vers midi fut constaté. Deux
heures après, aucun des deux gendres n'avait envoyé d'argent, personne ne
s'était présunlé tn.

The text on this page is estimated to be only 9.13% accurate

V" SCÉNIDS US LA VIË fAlUliieNHB tour nom, et RaïlI^'Hiic avuit élâ forcé tl^à dn paTtf-^IH train du prêtre. Sylvi» ayout tlumandé dix ft'aiics pour ftnsovetir le ^lODbommu et le coudre dans ud linceul, Eu^'^nu l't Bianchua calculèrent quo si les parents du mort ne voulaient se mêler de rien, ils auraient à peine de quoi puurvoir aux frais. L'étudiant eu médecine, m chargea danc de mettre lui-même le cadavre dans u iilére de pauvre t(u'il Ht apporter de sou hôpital, oii il l'out h meilleur marché. — Fais une farce à ces drâles-là dit-il à Èugèna. Va acheter un terrain, pour ciQ de la comlessn de Ke»taud H de la baruunu de Nucingen, enterré aux frais de deux étudiants. * , Eugène ne suivit le conseil de son ami qu'après avoir nité infructueusement chez monsieur et madame de Nu> KjÎBingen et chez monsieur et madame de Besiaud. U n'alla pas plus loin que la porte. Chacun des ooucierges av^ des ordres sévërtis. — Uonsieuret madame, dirent-ils, ne re(, 'oivent personne; leur père est mort, et ils sont plongés dans U plus vive douleur. Eu^èt f avait assez l'expérience du monde paria |i>our savoir qu'il ne devait pas insister. Son cœur sa m ■èirangementl quand il se vit dans l'imposâibiltlé de p venir ji;squ'à Delphme. I Veidet une jiamrt, lui écrivit-il chez le conae^ et que votre jjire toit déceemment conduit à sademién9>'

The text on this page is estimated to be only 12.71% accurate

^V LE PERE GOKIOT reiiiettre à Tbértise pour sa maTtres^c ;
mais le concierge lu remi* ïu haron de Nuduj^D qui le jeta dans le Tciu.
Après avoir fait toutes ses disposilioDS, EugèDe revint vers trois heuros à
la pension bourgeoise, et no put retenir ime larme quand il aperçut h wtte
porte bâtarde la bière à peina couverte il'iiD lijHpnoir, posée sur deux
chaises dans celte rue déserte. Un mauvais goupillon, auquel personne
n'avait encore touché, trempait dans un plat de cuivre argenté plein d'eau
bénite. La porte n'était pan même tendue de noir. C'était la mort des
pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, bi amis, ni parents. Bîanchon, obligé
d'être à son hApilal, avait écrie un mot à Hasti^ac pour lui rendre compte de
ce qu'il avait fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors
(le prix, qu'il fallait se contenter du service moins coQteij dos vèijres, et
qu'il avait envoyé Christophe avec un mot aux t*cimpes-Funèbres. Au
moment oii Eugène achovait do lire le grilfonnage de Bianchon, il vit entre
les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les
cheveux des deux filles. — Comment avez-vous osé prenirre ra î lui dit-il,
— Pardi I fallait-il l'enterrer avec? répondit Sylvie, c'est en or. — CertosI
reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule
chose qui puisse représenter SOS deux filles. Quand le corbillard vint,
Eugène fit remonter la-oière, la décloua, et plaça religieusement sur la
poitrine du liimhomme une image qui se rdp;)orlail à un temps ob Delphine
et Ânaslasie étaient Jeunes, vierges et pures, l'i rie taûonnaieil pas, comme
il l'avait dit dans ses cm l';it;onisant. Bastignac et Christophe
accompagn^Tenl . iils, avec deux croiue-morts, le char qui ma-ïH^VAs,
aavrehommQâSaiai-Èt(jnne~d\i-Tiuii.v, éiijàs«VM>i.ù»i^

The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate

■ 810 SCENES DE LA VIS PARtSIF.NNB taote de la ruo NeuTe-Saiote-Generiève. Arrivé W, la corps fut présenté h une polite cbapGlle basse ùl sombre, autour de laquelle l'éludiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou Ir^jm maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs h un homme qui lui avait fait gagner quelque.* bous pourtioires. En attendant les deux praires, l'enfant de chœur et le bedeau, Rasiignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole, — Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnOle homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personue et n'a jamais fait de mal. Les deux prfilres, i'enfanl de chœur et le bedeau vinrent etdonnèrent tout ce qu'on peut fiTOir pour soixanbdix francs dans une époque où la religion n'est pas aj riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le Libéra, le De profundû. Le service dura vingt mraules. tl n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant do chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe. »— Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller plus vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie. Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deui voitures armoriées, mais vides, cpIIb du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-LaChalse. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses SUes, qui disparurent avec le clergé aussitdt q fui dite la courte prière duo au bonhomme pour l'aj gunt de l'étudiant. Quand les deui fossoyeurs eoreoR jeté quelques pelletées ùa \^te, sur la bière pour li

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

■^ LE PËRK GORIOT 311 Feacber, ils se relBvèreot, et l'un d'eux s'atin^^anl à Rasd^oac, lui demanda leur pourboire. Eugène foudla dans sa pocho et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sousù Christophe. Ce fait, si léger en luimême, détermina chez Eugène un accès d'horrible tristesse. Le Jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, celle larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages. Le voyant ainsi, Christophe te quitta. Ra^EigDaG, resté »ieul, fit quelques pas vers le haut du cimetière, et vit Paris tortueusement couché le long des lieux rives de la Seine, oh commençaient h briller les lumières. Ses yeux s'altscbèrenl presque avidement entre lo colonne de la place Venddme en le dAme de.i tDvatides, là où vivait ce beau monde dans lequel it avait voulu pénétrer, U lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : — A nous deux, maintenant ! Et pour premier acte de dés qu'il portait è la Soeiâté, Rasliguac alla dîner chez madame de Nucingeu. ^^^^^ Stthé, septembre 133J ^^M

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

'•>■

The text on this page is estimated to be only 17.55% accurate

^M iiiiHliii 71 j STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY STANFORD, CALIFORNIA 94305-
6004 (650) 723-9201 5alcirc@Eulmail, stanford.edu Ail boo^are subiect to
recall^ DATE DUE NO^ 0 2000 * L^_J